UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01659982 1

B VI
32

LT.C
B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages, ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MAI, 1779.

209698
4. 3. 27

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve-Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue St. Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

MAI, 1779.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LA CRÉTIDÉE
DU CAVALIER
JEAN-BAPTISTE MANZINI.

Paris, 1643.

FILOMARTE régnoit dans l'Isle de Crete. Monarque impérieux, guerrier vaillant, mais cruel jusqu'à la férocité ;

haï de ſes ſujets, mépriſé par ſes voiſins, il pardonnoit à la haine des ſiens, en faveur de leur obéiſſance, & il ſe conſoloit du mépris de ſes voiſins, par des victoires. Il n'étoit pas moins redouté dans ſa maiſon, qu'à la tête de ſes armées. Un ſeul trait ſuffira pour donner une idée de ce qu'il étoit dans ſon domeſtique. Impatienté de n'avoir eu que des filles, il jura qu'à la premiere occaſion, ſi la Reine ne lui donnoit pas un fils, il la feroit mourir avec ſon enfant.

La Reine, qui le ſentoit capable de tenir parole, gagna la Marquiſe Lindore, également conſidérée par ſa naiſſance, ſon eſprit & ſa ſageſſe, veuve depuis quatre mois, & qui, par haſard, devoit accoucher en même-temps qu'elle. Ce qu'elle avoit craint arriva; mais la Marquiſe étant accouchée d'un fils, l'échange ſe fit heureuſement. La Princeſſe fut élevée comme fille de la Marquiſe, ſous le nom de Roſiclaire; & le fils de la Marquiſe fut élevé ſous le nom de Crétidée, comme l'héritier du Trône. La Reine eut encore une fille, nommée Liſaure; & enfin elle mourut

en accouchant d'un Prince, qui fut appellé Straton.

Rosiclaire devint bientôt l'admiration de toute la Cour, par sa beauté, & par les qualités de son cœur & de son esprit. Avec toutes les graces de son sexe, elle eut les gouts & les talens du nôtre. Elle se forma à tous nos exercices; & pour l'escrime, l'équitation, la fronde & l'arc, il n'y avoit point de Cavalier qui pût égaler notre Héroïne.

Crétidée, de son côté, né avec toutes les qualités d'un grand Prince, étoit aussi vaillant que généreux, & joignoit à un mérite éminent, la plus profonde modestie; mais il eut le malheur de n'être pas aimé du Roi, tandis que Straton, son cadet, Prince aussi méchant que son pere, en étoit idolâtré.

Rosiclaire & Crétidée étoient faits pour s'estimer. Ils firent plus, ils s'aimerent; & même avant de s'être déclaré leur amour, ils s'étoient juré tacitement une fidélité inviolable. Elevés ensemble dès leur enfance, par des maîtres communs, ils avoient fini par apprendre ce qu'on ne leur avoit pas enseigné. L'Amour avoit depuis long-temps

ſuccédé à leur amitié, & ils croyoient n'avoir encore que de l'amitié.

Crétidée enfin ne pouvant plus douter de ſes ſentimens, commença par s'en alarmer. La raiſon lui faiſoit craindre les ſuites de cet amour; mais la raiſon réuſſit toujours à effrayer un Amant, & jamais à le guérir.

L'Amour parloit au cœur du Prince bien plus éloquemment que la crainte. Eh quoi! ſe diſoit-il ſouvent, les Dieux auroient fait Roſiclaire ſi aimable, pour me défendre de l'aimer! Son rang eſt-il donc ſi éloigné du mien? Si je ſuis Prince, elle eſt belle. Le Trône n'eſt-il pas fait pour la beauté? Si le haſard ne lui a pas donné un ſceptre pour héritage, c'eſt à l'Amour à réparer les torts de la fortune.

Cependant Roſiclaire, qui n'avoit jamais quitté le Prince, ſembloit le fuir maintenant; & le Prince fut alarmé de ce changement, qui auroit dû, au contraire, le flatter. Il ne ſongeoit pas que la pudeur parloit au cœur de Roſiclaire, parce que l'Amour s'y faiſoit entendre avec trop d'empire. Enfin, le brave Crétidée, trop timide pour lui

dire qu'il l'aimoit, osa du moins le lui écrire. « Je serai donc toujours malheureux, lui disoit-il dans sa lettre ! Mon » pere me hait ; & vous belle Rosiclaire... » Hélas ! c'est donc la personne que j'aime » le plus au monde, qui se charge de » justifier la haine d'un pere trop rigoureux ! Je ne sais si l'amour que » j'ai pour vous, seroit un crime envers » le Roi ; mais je sens que j'aurois le » courage de lui déplaire, si j'avois le » bonheur d'être aimé de vous. Ah ! » Rosiclaire, vous me fuyez, depuis que » vous savez sans doute que je vous aime. » C'en est trop pour un cœur aussi sensible que le mien. Vous avez prononcé » mon arrêt. Je fuirai les lieux où je » suis né ; je fuirai ces lieux où je fus » nourri près de vous. Je quitte une » Cour funeste, où je suis haï d'un » pere que j'aime, où je suis méprisé » de la Beauté que j'adore, où mon » amour enfin n'enfante par-tout que » la haine. Adieu donc, charmante & » cruelle Rosiclaire ! Dès demain je » quitte la Crete. Puis-je habiter encore ces climats, quand la nature & » l'amour m'en ont exilé » ?

Rosiclaire ne répondit que quatre mots, encore ce ne fut pas sans avoir long-temps combattu. Elle ne parloit point d'amour à Crétidée : elle se réduisoit à lui dire : *Rosiclaire vous prie de ne point quitter la Crete.*

Ce billet si court, produisit l'effet d'une longue lettre. Crétidée y lut ce que Rosiclaire n'avoit osé lui écrire. Il renonça à son projet de départ, projet qu'il avoit osé concevoir, & qu'il n'auroit peut-être pas eu la force d'exécuter.

Une aventure qui survint alors, valut à Rosiclaire une conquête plus brillante encore, & dont elle fut bien moins flattée. Le Roi partant pour la chasse, fut assailli par un lion de sa ménagerie, qui avoit brisé la porte de sa prison. Il alloit en être dévoré, quand Rosiclaire, ayant eu le temps de se saisir d'un arc, décocha une fleche, qui perça l'œil droit du lion. L'animal furieux quitta le Roi pour s'élancer sur Rosiclaire ; mais l'Héroïne, qui l'attendit de pied ferme, lui enfonça son épée dans la gorge ; & Crétidée, qui se trouva là, s'étant jetté sur lui à main armée, acheva de le mettre à mort.

Le Roi, dont Rosiclaire avoit sauvé les jours, ayant eu occasion de la voir souvent pendant sa maladie, en devint si amoureux, qu'il résolut de l'épouser. Avec ce projet, il en forma un autre; ce fut de déshériter Crétidée, pour faire passer sa Couronne sur la tête du Prince Straton; mais il n'osa effectuer ce dernier projet, à cause de l'amour des peuples pour Crétidée.

Sur ces entrefaites, ayant appris qu'il étoit aimé de Rosiclaire, il fit porter au Prince la nouvelle d'un mariage qu'il vouloit conclure pour lui, avec ordre d'aller voyager hors du Royaume. Le Messager, qui étoit un très-grand Seigneur de cette Cour, se trouva par hasard un rival de Crétidée. Il osa lui parler arrogamment; & se voyant menacé par lui, il s'oublia jusqu'à porter la main à la garde de son épée. Crétidée tira la sienne, & après un combat qui ne fut pas long, il l'étendit mort à ses pieds.

Que devint la sensible Rosiclaire, que le hasard rendit témoin de ce fatal événement? Il n'y avoit pas à espérer qu'on pût appaiser le Roi; il falloit

donc qu'elle se décidât à voir Crétidée en proie à sa vengeance, ou à renoncer à le voir; il falloit exposer sa vie, ou se séparer de lui. L'absence ou la mort, quelle fatale alternative pour le tendre Crétidée! Eh! n'étoit-ce pas mourir, que de quitter Rosiclaire? Il se sentoit le courage de braver la mort; il n'avoit pas la force de se condamner à l'absence. Mais le danger étoit pressant. Rosiclaire, ayant recueilli toutes ses forces, ordonna à Crétidée de vivre, & de la quitter. L'arrêt de mort que Filomarte eût pu prononcer contre lui, n'eût pas été plus douloureux pour le cœur du Prince. Mais Rosiclaire lui jetta un tendre regard, qui sembloit lui dire: *Sauvez ma vie qui dépend de la vôtre.* Il consentit à la fuite. Leurs adieux furent très-tendres; ils ne pouvoient se séparer: mais enfin, on crut entendre du bruit, il fallut obéir au sort. Crétidée, ayant une fois quitté Rosiclaire, mit la plus grande célérité dans ses apprêts, & il partit.

Filomarte ayant appris en même-temps la mort de son Favori, & le départ du Prince, en eut des transports de rage;

mais la réflexion vint le consoler. Il ne vit bientôt plus dans cet accident que l'absence d'un rival, & un moyen particulier de ravir à Crétidée son droit d'aîneſſe. Pour faciliter ce dernier projet, il voulut chercher de l'appui chez l'étranger ; &, dans cette idée, il arrêta le mariage de la Princeſſe Liſaure avec Orgont, fils de Curetes, Roi de Rhodes. La condition ſecrete du traité fut, que les Rhodiens, dans tous les cas, appuieroient les prétentions du Prince Straton. Orgont partit, ſans perdre de temps, pour la Cour de Filomarte, afin de pouvoir connoître Liſaure avant de déclarer le mariage.

Orgont étoit violent & orgueilleux, comme ſon pere Curetes. Il étoit beau & bien fait ; mais ſa phyſionomie auſtere ſembloit plus propre à inſpirer la crainte qu'à donner de l'amour. Cependant, comme il aima Liſaure dès qu'il la vit, il fit des efforts pour lui plaire, & il réuſſit à ſe faire aimer. Mais Roſiclaire, que l'abſence de Crétidée rendit quelque temps malade, n'avoit pas encore paru à ſes yeux. Il la vit, & il fut infidele à Liſaure.

Il ne put cacher long-temps ce nouvel amour aux yeux des Courtisans, encore moins à ceux de Lisaure. Bientôt on ne parla plus que de l'amour d'Orgont pour Rosiclaire. Peu de jours après, on crut voir Orgont s'introduire, pendant la nuit, dans un des appartemens de la Reine, & l'on assura Lisaure, déja en proie à la plus ardente jalousie, qu'il alloit trouver sa chere Rosiclaire. Pour exprimer le dépit qu'elle en eut, l'Auteur n'emploie que ces quatre mots: *Elle avoit pour pere Filomarte; elle étoit belle; elle étoit femme; elle alloit être Reine.*

Après avoir rêvé long-temps aux moyens de se venger, elle députa Alcaste, Grand-Ecuyer du Roi, & fils de la Marquise Lindore, vers le Prince Crétidée, qui arriva dans le nuit à la Cour. Quel coup de foudre pour cet Amant, quand, resté seul avec Lisaure, elle lui annonça la prétendue infidélité de Rosiclaire, en faveur du Prince Orgont! Ce crime lui parut si horrible, qu'il crioit déja à l'imposture, lorsqu'Alcaste rentra pour dire qu'Orgont venoit sans doute d'arriver; car il venoit d'entendre

prononcer le nom d'Alteſſe. Alcaſte étant ſorti pour l'épier, Crétidée, un moment après, au bruit de deux épées qui ſe croiſoient, jugea que ſon ami étoit aux priſes. Il courut à lui : *Retirez-vous, Alcaſte*, s'écria-t-il en s'approchant, *& laiſſez-moi châtier ce traître.*

Alcaſte ayant cédé la place au Prince, s'apperçut qu'un Page accouroit avec de la lumiere. Il s'élança vers lui, & d'un coup de plat d'épée, il fit tomber le flambeau de ſes mains. Le Page ayant pris la fuite, en jettant les hauts cris, Alcaſte ſe crut obligé de le ſacrifier, pour ſauver le Prince, & le perça de ſon épée : dans le même moment, Crétidée venoit de plonger la ſienne dans le corps de ſon ennemi. Cela fait, ils ſongerent à ſe ſauver ; & étant tous deux ſortis de la Ville, le Prince s'achemina vers le lieu de ſon exil, & Alcaſte retourna dans ſa maiſon.

Mais le jour vint dévoiler les crimes de la nuit. Celui qui étoit tombé ſous les coups de Crétidée étoit le Prince Straton lui-même ; & le Page qu'avoit tué Alcaſte, étoit ſa propre Maîtreſſe, qui devoit l'épouſer au premier jour,

& qui, en attendant, sans doute, avoit pris le Prince Straton pour son amant.

Ce tragique événement donna du chagrin à Alcaste & des fureurs à Filomarte. Il se seroit percé lui-même de son épée, si l'espoir de se venger n'avoit arrêté son bras. Il ordonna les perquisitions les plus promptes & les plus exactes, pour découvrir l'auteur du délit. Tout ce qu'on put apprendre, c'est qu'une heure après minuit, le Guet avoit surpris Orgont prêt à monter pardessus le mur du jardin. Le Roi, qui desiroit trop la vengeance pour en craindre les dangers, voulut qu'Orgont fût arrêté. Mais afin de complaire à son Conseil, il fut forcé de consentir au rappel de Crétidée, pour l'opposer aux Rhodiens, s'ils déclaroient la guerre aux Crétois.

Alcaste, craignant les suites de cet événement, crut devoir confesser la vérité à sa mere, pour la consulter sur le parti qu'il avoit à prendre. Lindore, qui étoit plus intéressée qu'il ne croyoit à la vie de Crétidée, éprouva toute la douleur que peut causer le danger d'un fils au cœur de la plus tendre mere.

Dans un épanchement de tendresse, elle se décida à confier son secret à Alcaste. Elle commença par lui dire que Crétidée étoit un Prince supposé ; & elle alloit lui confier qu'il étoit son frere, quand Alcaste reçut un ordre du Roi pour se rendre sur le champ auprès de sa Personne.

A peine Filomarte l'eut-il apperçu, que, s'étant enfermé avec lui, il lui ordonna, comme Roi, & le pria, comme ami, de l'éclairer, s'il pouvoit, sur le meurtrier de son fils. Il lui parla avec tant de chaleur, & lui fit des offres si obligeantes, qu'il eut l'art, tout à la fois, de le séduire & de le toucher. Non content de confesser au Roi que Crétidée étoit l'auteur du meurtre, Alcaste osa trahir encore le secret de sa mere, & il déclara que le Prince étoit un enfant supposé.

Cette nouvelle jetta le Roi dans des fureurs convulsives. Il fit retentir son Palais d'imprécations, & il juroit à haute voix, à Crétidée, le plus horrible châtiment, quand on entra pour lui annoncer que, d'après ses ordres, Crétidée venoit d'arriver, & qu'il deman-

doit à se jetter aux pieds de Sa Majesté. Cette nouvelle changea ses fureurs en transports de joie. Sur le champ, pour toute réception, il ordonna que le Prince fût conduit à la tour.

Cet ordre ayant été exécuté, le Roi fit mille caresses à Alcaste. Il lui promit les bienfaits les plus signalés ; &, pour premier témoignage de sa reconnoissance, il lui annonça qu'il se disposoit à épouser sa sœur Rosiclaire. En même-temps il le chargea de lui amener Lindore, pour apprendre de sa bouche le reste de cet important secret, qu'Alcaste lui dit n'avoir pu entendre qu'à moitié.

Alcaste, comblé de joie, court à sa mere, & l'abordant avec un visage riant, il l'exhorte à disposer son ame à la joie, parce qu'il a une bonne & grande nouvelle à lui annoncer. Lindore l'ayant prié de s'expliquer, il lui dit qu'il s'étoit vu forcé de déclarer à Filomarte, l'auteur du meurtre de Straton, & même de lui confesser, que le Prince n'étoit pas son fils ; mais que le succès lui faisoit bénir son indiscrétion.

Lindore, qui, dès les premiers mots, avoit frémi de colere contre le fils qui

lui parloit, & de frayeur pour celui qu'elle n'osoit nommer, laissoit lire sur son visage tout l'effroi de son cœur maternel. Mais Alcaste se croyoit bien sûr de l'appaiser & de la rassurer. Madame, lui dit-il, vous me faites un crime sans doute de mon indiscrétion; vous allez m'en remercier; vous êtes la plus heureuse des meres.

Au nom des Dieux, parlez, expliquez-vous, s'écria Lindore, qui étoit dans la plus cruelle agitation. Enfin, Alcaste lui déclara que, pour le récompenser, lui & sa famille, le Roi se proposoit d'épouser Rosiclaire.

A cette foudroyante nouvelle, Lindore ne fut plus la maîtresse de son désespoir. Ce fut un spectacle déchirant que de voir cette mere infortunée frapper sa poitrine, & arracher ses cheveux blancs. Alcaste ne sait à quoi attribuer une aussi extrême douleur : Et quoi! lui dit-il, d'où peut vous venir cet affreux désespoir? Je serai heureux, vous verrez votre fille Rosiclaire, ma sœur, sur le Trône Crétois. Crétidée seul peut être malheureux. Mais quel intérêt vous attache à lui?.... Quel in-

térêt, s'écria Lindore, en se levant avec précipitation, quel intérêt! malheureux! sais-tu ce que tu viens de faire? Tu fais épouser au Roi sa propre fille, & tu livres ton frere aux bourreaux. Il ne te manque plus enfin, que d'enfoncer le poignard dans le sein de ta mere.

A ces mots elle tomba comme accablée dans son fauteuil, & une sombre horreur s'empara de l'ame d'Alcaste. Il demeura quelque temps muet, de surprise & de terreur; puis, tombant aux pieds de Lindore: Madame, s'écria-t-il avec fermeté, reprenez vos esprits. Si j'ai commis le crime, le Ciel m'inspire le moyen de le réparer. Ou vous conserverez vos deux fils, ou vous les perdrez tous deux. Mais espérez tout. Le Roi vous attend. Confirmez mon récit. Cachez-lui la véritable naissance de Crétidée, & je prends sur moi tout le reste.

Lindore se sentit un peu rassurée, & elle partit pour aller trouver le Roi. Comme elle avoit des ressources dans l'esprit, & qu'elle avoit eu le temps de se préparer, elle répondit adroitement aux interrogations de Filomarte. Elle prouva que Rosiclaire étoit la fille du

Roi, lui confirma que Crétidée n'étoit pas son fils ; mais elle lui cacha qu'elle en fût la mere.

Le lendemain, le Roi ayant embrassé Rosiclaire comme sa fille, & Lisaure, peut-être un peu à contre-cœur, lui ayant rendu l'hommage qu'elle devoit à sa sœur aînée, l'affaire fut agitée au Conseil du Roi, & il fut question, non-seulement d'élargir le Prince Orgont, mais de lui faire oublier son ressentiment. Comme son amour pour Rosiclaire étoit connu, il fut arrêté qu'on lui proposeroit sa main. En effet, l'amour triompha de l'humeur altiere d'Orgont, qui accepta cet hyménée avec autant de joie que de reconnoissance.

Un sceptre n'étoit pas capable de consoler le cœur amoureux de Rosiclaire. Après les complimens d'Orgont, elle se retira seule dans sa chambre, pour s'entretenir de ses ennuis. Hélas! s'écria-t-elle en y entrant, à peine je suis Reine, que je suis esclave & malheureuse ! Je retrouve un Trône, & je perds mon Amant ! Ah! je ne voulois régner que sur un cœur, le cœur de Crétidée.

Cher Crétidée ! on penſe que je dois me réjouir d'être Princeſſe, quand tu languis dans un cachot ! Ah ! ce n'eſt pas un Trône qu'il me falloit. Crétidée au milieu d'un déſert, voilà les honneurs, voilà la gloire qu'il falloit au cœur de Roſiclaire !

Tandis qu'elle ſe livre à ſa douleur, le bruit ſe répand qu'on a fait mourir en priſon Crétidée ; & les murmures du peuple firent craindre quelque conſpiration. Sur ces clameurs, Orgont, qui, comme héritier préſomptif de la Couronne, inſiſtoit ſur la mort du meurtrier de Straton, s'offrit à ſoutenir ſon opinion pendant trois jours en pleine lice, contre le premier Chevalier qui ſe préſenteroit.

Cette propoſition plut fort au Roi. La lice fut ouverte, & le Prince attendit tout le jour, ſans que perſonne ſe préſentât pour le combattre. Vers la fin de la journée, Roſiclaire, qui avoit voulu être témoin du combat, ſe trouva ſans connoiſſance, & on l'emporta malade dans ſon lit.

Le ſecond jour, perſonne encore n'accepta le défi d'Orgont, ce qui ne

fit que redoubler son orgueil & son arrogance. Mais le troisieme, on vit paroître, sur un coursier blanc & plein d'ardeur, un Chevalier dont la bonne grace & l'air martial intéresserent tous les spectateurs. Il avoit la visiere de son casque abattue. Il demanda le combat *avec courtoisie ;* & Orgont l'accepta avec une fierté dédaigneuse.

Le combat fut d'abord si vif, qu'ils furent bientôt désarçonnés l'un & l'autre. Ils se releverent, &, pendant une heure, la force & l'adresse, des deux côtés, rendirent le succès indécis. Le Prince, humilié d'une si longue résistance, redoubla d'ardeur ; mais il ne fut pas plus heureux, car il reçut une estocade qui le blessa dangereusement. Alors Orgont, rougissant de rage & de confusion, ayant pris à deux mains sa large épée, en déchargea un si grand coup sur la tête de son adversaire, que son casque en fut brisé. Mais qui peindra la surprise du Prince & des spectateurs, quand le front désarmé & découvert du Chevalier fit reconnoître Rosiclaire ? Le fard de la pudeur se répandit sur ses joues. La rougeur, en ajoutant à sa beauté,

ajouta auſſi aux regrets d'Orgont, qui demeura muet de confuſion & d'étonnement. Le peuple, charmé & attendri par le courage & la fidélité de Roſiclaire pour l'infortuné Crétidée, témoignoit ſon admiration par ſes applaudiſſemens, quand les Juges du camp, s'étant approchés d'Orgont & de la Princeſſe, les prierent de vouloir bien entendre une nouvelle auſſi fâcheuſe qu'inattendue. Alors s'étant jettés aux pieds de Roſiclaire, pour lui rendre hommage comme à leur Souveraine, ils annoncerent qne le Roi, qui étoit malade depuis long-temps, venoit enfin d'expirer. Roſiclaire, ayant témoigné ſa juſte douleur, s'apperçut qu'Orgont étoit mourant de foibleſſe. Elle ordonna généreuſement qu'on l'emportât ſur l'heure au Palais, & qu'on appellât des Médecins. Ils arriverent trop tard; car il mourut un quart-d'heure après. La Princeſſe ne s'étant pas même donné le temps de quitter ſon habit guerrier, aſſembla le Conſeil pour délibérer ſur les intérêts de l'Etat.

Comme on s'attendoit à la guerre, de la part des Rhodiens, le Marquis

d'Olerne profita de cette occaſion pour propoſer la délivrance de Crétidée. La Reine, qui la deſiroit plus ardemment que lui, ordonna pourtant que cette affaire ſe décidât par les voies de la Juſtice.

Après ce ſacrifice fait à ſon ſexe & à ſon rang, elle crut pouvoir donner quelque choſe à l'amour. Elle s'enferma dans ſon appartement avec le Marquis d'Olerne. Là, elle étala aux yeux de l'amitié, la douce bleſſure que l'amour avoit faite à ſon cœur. Le Marquis, adroit courtiſan, ne ceſſa de parler des vertus de Crétidée. Ces louanges étoient plus douces à ſon oreille que l'éloge de ſa propre beauté. Après un aſſez long entretien, elle chargea le Marquis d'aller trouver Crétidée dans ſa priſon, & de lui dire enfin ce qu'elle lui auroit dit bien plus tendrement, ſi ſa pudeur n'eût impoſé ſilence à ſon amour.

Olerne courut donc à la priſon, fier d'apporter à ſon ami la nouvelle de ſon bonheur. Que devint-il, ô Ciel! lorſqu'en entrant dans la priſon, il apperçut un cadavre ſanglant, étendu ſur une table! Il avoit à ſes pieds un flambeau expirant, & un autre du côté de la

tête, qu'on avoit séparée du corps. L'un de ses bras pendoit ensanglanté, & l'autre étoit posé sur son estomac.

L'horreur de ce spectacle rendit Olerne quelque temps immobile. Quand il eut repris l'usage de ses sens, il interrogea l'Officier de garde, pour lui faire rendre compte de cet événement; mais l'Officier ne répondit rien, sinon que, par ordre du Roi, Alcaste, suivi de deux Esclaves, étoit entré dans la prison, deux heures avant le jour, & qu'en sortant, il avoit défendu de laisser entrer personne sans un ordre exprès de Sa Majesté.

Par la douleur que cet événement fit éprouver à Olerne, il jugea de celle qu'il alloit causer à Rosiclaire. Il souffroit dans son cœur tout ce qu'il auroit souffert, s'il eût été forcé d'aller commettre un assassinat. Et en effet, un coup de poignard eût causé bien moins de douleur à cette Reine infortunée.

Cette nouvelle la frappa si vivement, qu'elle demeura comme insensible. Mais bientôt son désespoir se manifesta par les cris les plus déchirans. La sévere loi de son sexe & de son rang se tait auprès

auprès de sa douleur. Rien ne l'arrête ; elle veut voir au moins le cadavre de son Amant. Le Marquis prend les devans, fait retirer les Gardes, & il rentre avec la Reine dans la funeste prison. *Crétidée !* s'écria-t-elle en arrivant, *mon cher Crétidée !* Alors ses yeux s'arrêtent sur le cadavre ensanglanté, & elle demeure sans mouvement & sans voix. Bientôt un torrent de pleurs entr'ouvre ses paupieres, & elle retrouve la parole. *Crétidée !* s'écrie-t-elle encore..... Sa tête se penche douloureusement vers l'objet de ses regrets. Elle semble vouloir laver le sang de ses blessures avec ses larmes. Olerne n'ose essayer de la consoler ; & Rosiclaire ne cesse d'appeller ce reste inanimé, qui ne peut répondre à ses cris. *Cher Amant ! cher Epoux ! je ne peux donc venir vous dire un dernier adieu, sans tremper mes pieds dans votre sang ! La voilà*, ajouta-t-elle en saisissant une de ses mains, *la voilà cette bague qui ornoit ses doigts ! elle me rappelle l'anneau nuptial que j'allois recevoir de lui.*

Ce fut encore une nouvelle douleur pour la Reine, quand elle s'apperçut

qu'on avoit séparé & emporté la tê de son Amant. Elle craignit que cette tête sacrée n'eût déja servi à quelque spectacle ignominieux. *Eh bien !* ajouta-t-elle avec ce sang froid plus effrayant encore qu'une douleur tumultueuse, *eh bien ! puisque c'est ici, cher Amant, qu'on a osé trancher ta vie, c'est ici que je viendrai finir la mienne. Je t'apporterai chaque jour le tribut de mes pleurs. Ta tendre Rosiclaire te servira elle-même d'hécatombe. Je viendrai nourrir ici mes douleurs, par le spectacle de ta mort. J'y viendrai mourir chaque jour, jusqu'à ce que j'y laisse enfin ma vie avec ma derniere larme & mon dernier soupir.*

Ainsi s'exhaloit le désespoir de Rosiclaire ; & Olerne auroit eu bien de la peine à l'arracher de ces tristes lieux, si, par l'excès de sa douleur, elle n'eût perdu l'usage de sa raison & de ses sens.

Elle fut donc reportée sans connoissance dans son appartement ; & comme elle venoit de reprendre ses esprits, la Marquise Lindore arriva chez elle. Elle venoit la consoler ; & il est temps aussi que nous cherchions à consoler nos

Lecteurs, en leur racontant les secrets qu'elle vint lui révéler.

Le Roi se sentant plus malade, avoit craint de mourir sans vengeance. Il avoit mandé Alcaste, qui, de son côté, s'occupoit des moyens d'accomplir la promesse qu'il avoit faite à la Marquise sa mere. » Alcaste, lui dit le Roi, c'est » aujourd'hui que je réclame ton zele & » ta fidélité : ma mort s'approche, & » je ne suis pas vengé; je veux l'être » dès aujourd'hui, & je veux l'être par » tes mains «.

Alcaste lui avoit répondu qu'il étoit prêt à sacrifier, s'il étoit nécessaire, sa propre vie aux intérêts de sa vengeance; mais qu'il falloit commencer par donner à Crétidée de nouveaux gardes, de peur que les premiers ne fussent vendus à la Princesse. Ensuite, il demanda au Roi sa bague, pour signe d'un plein pouvoir; & le Roi, en lui confiant son anneau royal, lui fit présent d'une boîte pleine de riches pierreries.

Soudain l'adroit Alcaste, en vertu de l'anneau royal, s'étant fait donner un Esclave condamné au dernier supplice, l'avoit fait mettre à mort, & porter

dans la prison de Crétidée. En arrivant, il se jetta dans ses bras, l'appella du doux nom de frere ; & lui ayant dit en deux mots le secret de sa naissance, il lui avoit fait part de son projet. On prit le corps de l'Esclave, on le couvrit des habits de Crétidée & des marques de sa dignité ; & lui ayant coupé la tête, afin que rien ne l'empêchât d'être méconnu, les deux freres s'enfuirent secrétement. C'est ce même cadavre qui avoit trompé Olerne, & plongé la Reine dans le plus affreux désespoir.

La Marquise, par son récit, rendit la vie à Rosiclaire, comme Alcaste, en s'embarquant avec Crétidée, lui avoit rendu tout son courage en l'assurant de l'amour de la Reine. La Marquise ne quitta point Rosiclaire, sans lui confier qu'elle étoit mere de Crétidée ; & cette confidence acheva de combler la Reine de joie.

Abrégeons les voyages de Crétidée. Disons seulement, qu'ayant quitté les habits de son sexe, il étoit arrivé dans le Négrépont, sous l'habit & le nom de Fortunie. Son déguisement ne l'empêcha point d'être reconnu ; & le Roi de

Négrépont, pour faire sa cour au Roi de Rhodes, fit partir Crétidée sur une galere, pour le livrer à la vengeance du Tyran.

Cependant la guerre, qui s'étoit allumée entre les Rhodiens & les Crétois, avoit déja été funeste aux derniers. Tygranes, fils de Caretes, & par conséquent frere d'Orgont, commandoit les troupes de Rhodes. C'étoit un Prince vaillant, mais féroce, dévoré de la soif de la vengeance, n'ayant d'autre logique, d'autre morale, que son intérêt & ses passions. Le hasard de la guerre lui fut favorable. Tous ses combats furent des victoires, & toutes ses victoires furent souillées par le crime. L'infortunée Rosiclaire alloit ne plus avoir d'autres forces que son courage.

Un jour qu'elle s'étoit écartée de sa flotte, voguant avec une galiote seule, elle fit rencontre d'une galere de Négrépont. C'étoit justement celle qui portoit Crétidée, sous le nom de Fortunie, pour aller le livrer au ressentiment du Roi de Rhodes. Le Capitaine de la galere, ayant appris que la Reine de Crete étoit dans la galiote, séduit par

l'espoir d'une proie si belle, engagea le combat avec chaleur. La Reine, quoiqu'inférieure en nombre, fit des prodiges de valeur. Mais un esclave de Tunis, qui servoit de forçat dans la galere, ayant rompu sa chaîne pendant le combat, trouva le moyen de déchaîner aussi deux de ses compagnons qui rendirent le même service aux autres. S'étant ainsi rendu maîtres de la galère, ils ne perdirent pas le temps à combattre ; ils prirent la fuite à force de voiles & de rames, & s'acheminerent vers la Barbarie. La Reine eût voulu prendre la galere, sans connoître le précieux dépôt dont elle étoit chargée. Elle l'auroit vu fuir avec bien plus de regret, si elle avoit su que les vents emportoient avec elle ce qu'elle avoit de plus cher au monde.

Par l'événement, qui met la galere au pouvoir des forçats, Crétidée échappe à la vengeance du Roi de Rhodes : mais il demeure en proie aux forçats eux-mêmes, qui, comptant sur la beauté de leur prisonniere, forment déja le projet de la vendre. Rassurée par son sexe, Fortunie n'appréhendoit pas que le maître qui l'acheteroit la condamnât aux affronts

du serrail : mais si elle ne craignoit pas pour son honneur, elle craignoit toujours pour sa liberté.

Cependant l'un des forçats, pour la consoler, vint lui annoncer qu'on alloit la vendre au Roi de Tunis, qui ne manqueroit pas de la bien traiter, à cause de sa beauté ; & Fortunie, malgré ses chagrins, ne put s'empêcher de sourire à ce compliment.

Après avoir vogué toute la nuit, ils apperçurent un Solitaire, une espece d'Hermite, qui, armé d'une ligne pour prendre du poisson, côtoyoit les écueils d'alentour, dont quelques-uns s'alongeoient bien avant dans la mer. Crétidée, en le voyant, conçoit un projet dangereux, mais digne de son courage. Il s'élança de la galere, & se tint quelque temps entre deux eaux, pour échapper à la vue de ceux qui l'emmenoient. Il reparut enfin, & se mit à nager vers l'esquif du bon Solitaire, qui, ému par la pitié, s'avança vers lui à force d'avirons.

Comme son esquif étoit trop foible, & qu'il faisoit eau de tous côtés, il ne voulut point se hasarder à l'y recevoir.

Il lui jetta une planche, pour l'aider à gagner peu-à-peu un écueil assez voisin. Arrivés là, Fortunie demanda à son guide quelle route elle avoit à prendre. Le Solitaire lui répondit que, de-là jusques à l'Isle, il y avoit bien un quart de lieue de chemin, tout semé d'écueils; & que, si elle vouloit prendre courage & tâcher de se soutenir sur l'eau, il s'assuroit, avec l'assistance divine, de la guider d'écueil en écueil, sans exposer sa vie. Fortunie ayant dit qu'elle n'étoit point fatiguée, l'Hermite lui jetta sa ceinture avec son capuchon, pour le lier sous son estomac; il la soulevoit un peu, pour la soulager, à mesure qu'elle nageoit; & il la fit si bien côtoyer les écueils, en l'y faisant reposer de temps en temps, qu'à la fin il la tira du péril & la mit à terre.

Arrivés au port désiré, Fortunie suivit le dévot Solitaire, qui la mena dans un petit oratoire, pour y remercier le Ciel de la faveur qu'il leur avoit faite; ensuite, ayant fait sécher ses habits, Fortunie raconta à son hôte une partie de ses aventures. Après cette conversation, où ce bon homme développa à ses yeux toute

la franchiſe & la pureté de ſon ame, ils firent un ſouper très-frugal, ſur une grande pierre toute raboteuſe ; leurs meilleurs mets furent des pommes, des dattes & quelques gâteaux.

Quand ils eurent fini de manger, le Solitaire s'en alla vers une petite ouverture que la nature avoit creuſée dans le roc, & qui lui ſervoit de cave. Il en tira un petit vaſe de Samos, qui contenoit environ deux meſures de vin ; enſuite il pria Fortunie d'en boire, pour ſe reſtaurer l'eſtomac, en lui diſant que c'étoit du vin de Crete, & qu'il l'avoit acheté le matin d'un Marinier Crétois, qui alloit à Corinthe pour le ſervice de la nouvelle Reine.

Ces derniers mots piquerent la curioſité de Fortunie. Elle interrogea le Solitaire ; & celui-ci, d'après le rapport du même Marinier, lui dit que la Reine de Crete, ne pouvant défendre ſeule ſes Etats, venoit d'épouſer le Prince de Rhodes, autrefois ſon ennemi.

Cette nouvelle cauſa une ſi forte émotion à Fortunie, que, malgré tous ſes efforts pour la vaincre, elle tomba preſque ſans connoiſſance. Pour diſſi-

mulet son chagrin, elle dit au Solitaire qu'elle avoit besoin de repos; & l'Hermite lui témoigna ses regrets de ne pouvoir lui offrir pour lit qu'un sac rempli de feuilles d'arbres. Fortunie, qui ne vouloit pas l'accepter, pour ne pas en priver son hôte; fut forcée de céder à ses instances : l'hôte, de son côté, alla se coucher dans une espece de petite cabane taillée dans le roc, à laquelle une grosse pierre servoit de porte, & qui n'avoit pour lit qu'une simple natte.

L'oratoire & la cellule resterent donc à Crétidée. Il avoit demandé à dormir, & jamais il n'en avoit eu moins d'envie. Il passa la nuit à déplorer l'infidélité de Rosiclaire; il se repentoit de l'avoir aimée; il mettoit son amour malheureux aux pieds des Immortels, & il leur offroit un cœur qui, sans le savoir, brûloit encore pour Rosiclaire; enfin, le résultat des tristes idées qui l'avoient tourmenté pendant la nuit, fut, de se décider à passer sa vie dans cette Isle.

Le lendemain, le respectable Solitaire, étant venu le visiter, s'apperçut qu'il avoit pleuré. Il lui demanda la

cauſe de ſes chagrins ; & Crétidée qui, à ces mots, ne peut retenir ſes larmes, tombe à ſes pieds, & lui révele ſes ſecrets. Le bon homme, auſſi étonné qu'attendri, mêla ſes larmes à celles du malheureux Crétidée, le conſola de ſon mieux, & combattit ſes chagrins par la raiſon, toujours bien foible contre la douleur.

Crétidée vécut ainſi quelque temps avec ce bon vieillard. Il s'occupoit à le ſoulager dans ſes fatigues, & il deſcendoit juſqu'aux moindres détails de ſon ménage champêtre ; mais, en allégeant le travail du Solitaire, il ne put réuſſir à modérer ſes propres ennuis.

Un jour qu'aſſis au bord d'un ruiſſeau, il mêloit ſes larmes aux ondes qui s'écouloient devant lui, une voix plaintive parvint à ſon oreille. Ayant fait quelques pas, il entendit très-diſtinctement ces mots : *Non, traître, tu m'arracherois plutôt la vie.*

Il court, il vole ; &, arrivé près d'une grotte, il apperçut un Guerrier furieux, qui, ayant déja mis en pieces les vêtemens de la Princeſſe Liſaure, ſœur de Roſiclaire, tenoit un poignard

levé sur elle, pour la soumettre à ses desirs. Crétidée indigné, défie, à grands cris, cet homme brutal, qui s'élance aussi-tôt sur lui; mais, ayant reculé deux pas, il se saisit de deux grosses pierres; de l'une, il le frappe si rudement dans l'estomac, qu'il le renverse à ses pieds, vomissant le sang à gros bouillons; de l'autre, il alloit lui écraser la tête, quand il se sentit arrêté par Lisaure elle-même, qui demanda grace pour lui.

Un Cavalier qui survint alors, ajouta encore à leur surprise. C'étoit Alcaste lui-même, frere de Crétidée. Avant de raconter l'aventure de Lisaure, disons par quel hasard Alcaste avoit abordé dans l'Isle.

Après avoir quitté Crétidée, qu'on alloit transporter à Rhodes, un des ses parens, de la Cour de Crete, l'avoit pris sur son vaisseau. Alcaste ayant ensuite rencontré & interrogé les forçats de la galere, où l'on avoit déposé Crétidée, avoit appris qu'il s'étoit jetté à l'eau; & après de nouvelles perquisitions faites sur les côtes, il avoit présumé que son frere pouvoit bien être caché dans l'Isle du Solitaire.

Après que Lisaure, Crétidée & Alcaste eurent témoigné leur surprise sur une rencontre aussi inattendue, voici ce qu'on apprit par le récit de Lisaure.

Le Cruel Tygranes, non content des avantages qu'il remportoit sur les Crétois, fit répandre le bruit de la mort de Rosiclaire. Ayant abusé Lisaure par un faux mariage, il avoit introduit des troupes dans la ville pour s'en emparer; & le barbare poussa la cruauté jusqu'à donner ordre, à l'un de ses Soldats, d'égorger cette même Lisaure, à qui il venoit de donner le titre de son épouse. Mais le Soldat, touché par la beauté de la Princesse, trahit les ordres de son Maître. L'ayant trompé par un faux récit, il en reçut, pour récompense, une bourse pleine d'or avec une Lettre, pour la porter sur le champ à Caretes. Au lieu de s'acheminer vers Rhodes, il alla rejoindre Lisaure. Enfin, s'étant embarqué avec elle, il s'étoit fait descendre dans cette Isle sauvage, pour y jouir de la Princesse par force ou par amour.

Après le récit de Lisaure, Alcaste demanda la Lettre que Tygranes en-

voyoit à ſon pere. Comme elle n'avoit pas encore été ouverte, on en rompit le ſceau, & l'on ne fut pas peu étonné d'y lire ce qui ſuit.

SIRE,

» La vengeance eſt conſommée, & » le cachet de ma Lettre vous prouvera » que j'ai déja ici les marques du ſou- » verain pouvoir. L'honnête homme qui » vous la remettra, vient d'exécuter le » meurtre de Liſaure. Chargez-le auſſi » du meurtre de la Reine Roſiclaire, » votre captive, & faites-le mourir en- » ſuite, pour nous aſſurer de ſa diſ- » crétion «.

TYGRANES.

La lecture de cette Lettre fit dreſſer les cheveux à tous les Auditeurs; mais au milieu de la conſternation générale, Crétidée ſe leve avec un viſage ſerein: » Madame, dit-il à Liſaure, puiſque » la Reine eſt encore vivante, eſpérons » tout «. Sur l'heure, ayant pris congé du Solitaire, ils remonterent ſur le vaiſſeau qui avoit emmené Alcaſte. A

quelques lieues de-là, Crétidée leur communiqua son projet. Pour se rendre tout-à-fait méconnoissable, il se fit teindre les cheveux & noircir le visage. Après cela, il les quitta pour s'embarquer sur une péotte qui le mena droit à Rhodes.

Ayant demandé à parler au Roi Caretes, comme envoyé par son fils le Prince Tygranes, il fut introduit sur le champ. Alors, il présenta au Roi une Lettre prétendue de Tygranes, si bien contrefaite sur la véritable Lettre du Prince, que Caretes y fut trompé, & lut à-peu-près ce qui suit.

SIRE,

» Le sceau du Royaume de Crete, » qui sert de cachet à ma Lettre, vous » annonce la prospérité de nos affaires. » L'homme qui vous rendra ma Lettre, » & qui vous remettra les plus riches » joyaux de butin que nous avons fait, » nous a défait lui-même de la Princesse » Lisaure. Je prie votre Majesté de vou- » loir bien que je me serve aussi de lui » pour la mort de Rosiclaire. Je vous sup- » plie donc, Sire, de lui remettre secrète- » ment cette Reine, bien liée & bien

» déguisée, afin qu'il me l'emmene ici, » ayant besoin d'elle & de lui avant » de frapper le dernier coup «.

Après avoir lu cette Lettre, le Roi fit deux ou trois pas, dans sa chambre, d'un air rêveur ; ensuite il appella un des siens, à qui il ordonna de conduire cet homme à la tour. Crétidée, épouvanté par cet ordre, crut que son stratagême avoir été découvert. Arrivé dans sa prison, il se plaignit amérement au Ciel, non parce qu'il voyoit sa mort assurée, mais parce qu'il étoit forcé de laisser Rosiclaire en proie à la cruauté du Tyran.

Quelque temps après, il vit arriver le Roi lui-même, qui lui fit plusieurs questions sur la mort de Lisaure, & sur d'autres points qui ne devoient être sus que du confident de Tygranes. Crétidée, à mesure qu'il satisfaisoit aux interrogations du Roi, voyoit son front se dérider. Enfin ce Monarque, fâché d'avoir suspecté sa fidélité, lui fit présent d'une des pierreries qu'il avoit apportées de la part de Tygranes, & qui étoient justement ces mêmes pierreries que Fi-

lomarte mourant avoit données à Alcaſte. » Cette nuit, dit Caretes à Crétidée, » votre frégate ſera prête à partir; & » l'on vous remettra le priſonnier que » mon fils attend. Soyez pour lui un » ſujet fidele; il ſera pour vous un Roi » généreux ». A ces mots, il le quitta.

Crétidée avoit peu d'heures à attendre; mais ces heures étoient longues à paſſer. Son impatience étoit proportionnée aux dangers qui le menaçoient. Il ſavoit qu'un moment pouvoit le perdre; &, ce qui l'effrayoit bien plus, il ſavoit qu'un moment pouvoit perdre Roſiclaire.

Cependant la nuit arriva. Le Roi, qui ne ſe fioit qu'à lui-même, ayant fait préparer la frégate de Crétidée, vint lui remettre le dépôt qu'il attendoit. Qu'on juge ſi le Prince treſſaillit, quand il apperçut que le Roi venoit de confier, à ſes mains, ſa tendre & infortunée Roſiclaire! L'obſcurité de la nuit déroba aux yeux qui l'obſervoient, une émotion qui l'auroit trahi. Il preſſa dans ſa main celle de Roſiclaire; & Roſiclaire, trompée par les circonſtances, prit peut-être ce tranſport d'un tendre Amant, pour la joie barbare d'un malfaiteur qui brûle de ſaiſir ſa proie.

La Reine enchaînée, est placée dans le fond de la frégate, sous les yeux de deux Gardes & de Crétidée ; le Roi recommanda à Crétidée d'être aussi prudent que fidele : on met la voile aux vents, & la frégate est en pleine mer.

Crétidée, qui vouloit gagner l'équipage, distribua l'argent & le vin très-largement. Après un repas, où les meilleures liqueurs n'avoient pas été épargnées, la triste Rosiclaire s'étant apperçue que ses deux Gardes étoient endormis (Crétidée feignoit de dormir comme eux), laissa errer, autour d'elle, ses yeux humides de pleurs ; sa poitrine s'enfla ; & avec un long & douloureux soupir, s'exalerent tristement ces mots : *Crétidée, mon cher Crétidée !*

Ces paroles frapperent doucement l'oreille de Crétidée, & arriverent bientôt jusqu'à son cœur. Il s'élance aux pieds de Rosiclaire, & d'une voix tremblante, de crainte & d'amour : *Le voilà*, lui dit-il, *ce Crétidée qui veut périr, ou vous sauver.*

Tandis qu'elle se croit abusée par un songe, son Amant lui fait part, en deux

mots, de ſon projet & de ſon déguiſement. Oh! comme ce déguiſement, qui défiguroit ſi fort Crétidée, l'embelliſſoit encore aux yeux de Roſiclaire! On ne meurt point de plaiſir, puiſque les charmes de ce moment ne terminerent point leur vie. Leur bonheur étoit cependant troublé par la crainte de réveiller leurs Gardes & de ſe trahir. Ils interrompirent leur converſation; mais leurs regards & leurs ſoupirs rendoient bien éloquemment ce que leur voix n'oſoit exprimer.

Tandis qu'ils s'enivroient du plaiſir de ſe revoir, le Pilote, qui étoit Crétois, entra pour dire que deux galiotes de Rhodes ſembloient venir vers eux à pleines voiles. Crétidée s'en étant aſſuré, court au Pilote: » Ami, lui dit-il avec » chaleur, ce priſonnier que vous voyez » eſt votre Reine & la mienne; défen- » dons-la contre la cruauté d'un Tyran ».

Par ces mots il communiqua ſon ardeur au Pilote, qui déchaîna ſur le champ Roſiclaire, & ſe ſervit de ſes fers pour enchaîner les deux gardes encore endormis. Après cela, il courut à la proue, & par ſes paroles, & par ſon

exemple il ranima le zele de tous ſes compagnons.

On ne s'étoit point mépris ſur l'intention des deux galiotes. Peu après le départ de Crétidée, le Roi ayant découvert ſon ſtratagême, par une lettre contradictoire qu'il reçut de Tygranes, avoit fait courir après lui. Il avoit donné cet ordre avec de ſi violens tranſports de colere, qu'il en étoit mort ſubitement.

La frégate de Crétidée étoit diſpoſée à la plus vigoureuſe défenſe : mais le Ciel, qui favoriſoit ſes amours, ſuſcita un heureux haſard. Comme il étoit prêt d'en venir aux mains, quatre galeres Crétoiſes, qui parurent alors ſur la mer, donnerent l'alarme aux deux galiotes, qui prirent la fuite auſſi-tôt.

L'équipage de la frégate ayant alors crié : *vive la Reine!* les quatre galeres s'avancerent pour recevoir Roſiclaire, qui, ſe voyant échappée à tant de périls, rendit graces d'abord aux Dieux, enſuite à Crétidée, qu'elle appella tout haut ſon libérateur.

Cependant le Marquis d'Olerne, par le ſort incertain des combats, avoit repris l'avantage ſur l'ennemi ; & la joie

des Crétois fut à son comble, quand on apprit l'arrivée de la Reine. Rosiclaire, une fois comblée des bienfaits de l'amour, parut en même-temps réconciliée avec la fortune. Crétidée, pour mériter encore l'amour de cette Princesse qui lui appartenoit à tant de titres, s'arma pour les Crétois, & donna des preuves d'une valeur plus qu'humaine. Rosiclaire ne voulut pas s'endormir dans un repos honteux, tandis que son Amant exposoit tous les jours sa vie pour sa défense.

Tygranes marcha bientôt, de défaite en défaite : la haine que ses Sujets même lui portoient, combattit encore pour les Crétois. La fortune l'avoit abandonné au milieu de ses armées ; & dans le sein de ses villes, il étoit sans cesse en butte à de nouvelles trahisons. On n'avoit pas manqué de publier par-tout qu'il avoit ordonné l'assassinat de Lisaure & de Rosiclaire. Enfin, l'indignation étant arrivée à son comble, ce Prince farouche fut assassiné par un des siens, & sa mort, trop méritée, mit fin à cette guerre si longue & si funeste aux deux peuples.

Rosiclaire ayant reconquis son Royaume par sa valeur, & sur-tout par celle de

Crétidée, entra avec lui en triomphe dans sa Capitale, où ils furent reçus avec des transports inexprimables. On célébra son retour par des fêtes sans nombre : mais celle qui fut la plus chere au cœur de la Reine, de Crétidée & de tout le peuple Crétois, ce fut le mariage des deux illustres Amans.

Arrivés au temple, le Chef du Sénat, après les cérémonies usitées, étant venu présenter à genoux la couronne à Rosiclaire, cette Reine aussi généreuse que tendre, ayant détaché un riche diamant, l'offrit de ses belles mains, à Crétidée pour la foi du mariage, & lui posant elle-même la Couronne sur la tête, au moment où il s'y attendoit le moins : *C'est à vous*, dit-elle, *qu'elle appartient, puisque vous l'avez si souvent rachetée au prix de votre sang.*

Le peuple, attendri par ce spectacle, en versa des larmes de joie, & le Temple retentit de ses cris réitérés : *Vive la Reine Rosiclaire ! vive le Roi Crétidée !*

HISTOIRE
DE DOM LUZMAN.

CE Roman, aujourd'hui très-rare, dont l'exemplaire, petit format, eſt de 392 pages, nous a été communiqué particuliérement par la Bibliotheque du Roi. Le titre en eſt fort détaillé; le voici.

» Hiſtoire des Amours extrêmes d'un Che-» valier de Séville, dit Luzman, à l'endroit » d'une belle Demoiſelle, appellée Arboléa: » les cas merveilleux qui lui advinrent en dix » ans qu'il fut errant par le monde; & la » fin que prirent les Amours d'icelui: aven-» tures conjointes avec plaiſir & érudition » ſi grande, qu'il eſt impoſſible de les lire » ſans une merveilleuſe inſtruction, pour ce » que le tout tend à découvrir les erreurs & » folies des hommes ».

» Compoſée par Hiéroſme de Contreras, » excellent Hiſtoriographe du Roi d'Eſpagne, » & miſe d'Eſpagnol en François, par Ga-» briel Chappuys, Tourangeau. A Paris, 1587.

La Traduction eſt dédiée à très-noble & vertueuſe Damoiſelle Marguerite de Mandelot, fille de très-vertueux & très-magnanime, Monſeigneur Meſſire François de Mandelot, Seigneur de Paſſy, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ſes Ordonnances, Gouverneur & Lieutenant-Géneral pour ſa Majeſté, ès pays Lyonnois, Forêt, Beaujolois &c. *

Le Traducteur, dans ſon Epître Dédicatoire, datée de Lyon du 20 Janvier 1580, invite Mademoiſelle de Mandelot à lire hardiment cet Ouvrage, l'aſſurant que, loin d'y rencontrer quelque choſe qui puiſſe offenſer ſes oreilles, elle n'y ſurprendra rien qui ne

(*) François de Mandelot étoit l'un des braves du temps, (ſous Henri II, Charles IX, Henri III). On trouve un grand nombre de ſes Lettres dans le dépôt de Béthune, à la Bibliotheque du Roi. Il faiſoit ſa réſidence à Lyon, qui avoit alors pour Archevêque Pierre d'Eſpinac, l'un des Chefs de la Ligue, ami du Duc Henri de Guiſe & de M. de Mandelot. Ce dernier, zélé Catholique, arrêtoit les progrès de l'armée des Proteſtans en Dauphiné, ſous le commandement de *Leſdiguieres*. Ses efforts ne furent cependant pas toujours heureux. Chatillon, fils de l'Amiral de Coligni, le battit

ſoit

soit honnête, louable, pieux, chaste, exemplaire. L'Ecrivain tient parole.

En effet, Dom Luzman est à peu près la seule œuvre d'imagination que l'on connoisse, qui soit à la fois un Roman d'amour & un Ouvrage édifiant. Le Roman n'est point un tissu d'invraisemblances; il est plus sage que tous ceux de son temps. Nous pouvons avancer que l'Espagne, en conservant l'amour du merveilleux, a été la premiere Nation qui a commencé à être réservée dans ses peintures; il est vrai qu'on en trouve la cause dans cette austérité de mœurs, qui, grace à l'Inquisition, a autant retréci le génie, qu'énervé le caractere national. Le gout, qui

---

à *Rivirieu*, en 1587. Il mourut dans son Gouvernement l'année suivante, au temps du massacre de MM. de Guise à Blois, & pendant qu'il se préparoit à marcher sous les drapeaux de M. de Mayenne, que Henri III chargeoit du commandement de ses troupes en Dauphiné. M. de Mandelot avoit la réputation d'un très-honnête Gentilhomme, & il étoit comblé des bienfaits de la Cour. Il paroît par l'Epître Dédicatoire de notre Roman, que sa fille avoit autant de vertu qu'on attribue de probité & d'honneur à son pere.

(*Par M. l'Abbé C.....*)

sembloit devoir être nécessairement le résultat de cet état de contrainte, a fait peu de progrès en Espagne. Il est à peu près tel qu'il fut au premier moment de la révolution.

AUTREFOIS, dans la fameuse Cité de Séville, étoit un Chevalier honorable & de bonne mine, nommé Lauménio, dont le fils unique se nommoit Dom Luzman. En cette même Ville, étoit un autre Chevalier, ami intime du premier: on le nommoit Calidès, & sa fille Arboléa. C'étoit la Demoiselle la plus belle & la plus accomplie, en toute perfection morale, qui fût dans la contrée. Les enfans sont imitateurs.

» Et par ainsi, Luzman & Arboléa, » voyant la grande amitié que Lauménio » & Calidès, leurs peres, se portoient » l'un à l'autre, délibérerent de faire de » même, & de s'entr'aimer: & de fait, » s'aimerent tant, conversant familié- » rement l'un avec l'autre, que l'amitié » n'eût pu être plus grande, quand bien » ils se fussent trouvés frere & sœur. » Cette amitié commença en Luzman,

» à l'âge de dix ans, en Arboléa, à » l'âge de huit, & dura l'espace de treize » années. Alors Luzman, sollicité de se » marier, ne fut point incertain sur qui » fixer son choix, son cœur lui ayant » dès long-temps appris qu'il aimoit » Arboléa, & n'en pouvoit aimer d'autre. » Et encore qu'il ne lui fût jamais échappé » aucune parole par laquelle il lui eût » découvert son intention & desir, si » tenoit-il pour certain qu'Arboléa l'ai- » moit, ni plus, ni moins qu'elle étoit » aimée de lui.

» Un jour donc, pour obéir à son » pere, qui ne cessoit de l'importuner, » il résolut de parler à Arboléa, & de lui » découvrir entiérement son secret; ce » qu'il fit en cette sorte.

» Ma chere Arboléa, comme ainsi soit » que dès ma tendre jeunesse l'amour » ait imprimé en mon cœur le sceau de » sa puissance, il s'en est insensiblement » emparé, & en moi a pris tel pié & » racine, que sans cesse il me fait croître » le desir que j'ai envers vous, & me » fait persister en la douce envie que » j'ai de vous offrir mon humble service, » tout le temps de ma vie, à titre de

» loyal & tendre époux ; car mes parens » veulent que je me marie, & n'enten- » dent que je prenne autre parti que » vous, à cauſe de la grande amitié que » mon pere & le vôtre s'entre-portent, » laquelle paſſe toute autre amitié & » alliance qu'on puiſſe faire ; à quoi je » ne ſuis que trop aiſé à induire, pour » ce que vous ayant toujours devant mes » yeux, voir même empreinte dans » mon cœur, il eſt impoſſible que jamais » je vous puiſſe oublier. A tant, je vous » ſupplie m'accorder ma demande, & » me pardonner ſi, d'aventure, je me » montre ici trop audacieux, & ſi j'ai » commis aucune faute. Et ayant dit cela, » il ſe tut ».

Arboléa, qui avoit attentivement oui les propos de Luzman, répondit avec une grave & honnête contenance : » Je » n'euſſe jamais penſé, ni pu croire, » Luzman, que la vraie amitié, impri- » mée en nos cœurs dès nos plus jeunes » ans, eût été par vous déchue du haut » lieu où je l'avois établie, pour le plus » grand contentement de vous & de » moi. Il me déplaît fort que, de notre » chaſte & pure amitié, vous avez fait

» un vil desir & appétit sensuel, vu
» qu'elle étoit auparavant une noble
» contemplation & récréation de l'ame.
» Vous deviez vous contenter, Luz-
» man, de voir que je vous aimois,
» sans toutefois prétendre au but d'une
» intention que je n'eusse jamais soup-
» çonnée être la vôtre; vôtre, ai-je dit,
» Luzman, pour que vous n'entendiez
» pas que ce soit aussi la mienne. Or,
» je veux bien que vous sachiez que je
» vous ai toujours pûrement aimé &
» chéri, en pensée, de cœur & sincé-
» rité, & qu'aucun autre amour terres-
» tre ne fit en moi diversion, ni partage à
» cette constante prédilection : mais il
» convient vous apprendre aussi qu'Ar-
» boléa a délibéré de n'être jamais ma-
» riée, pour ce qu'elle a voué sa vir-
» ginité & toute sa volonté à Dieu,
» estimant raisonnable d'établir & collo-
» quer ses vœux & son ame en celui-là
» qui, seul, ne change & n'a point de
» fin. Par quoi je vous prie m'excuser,
» & ne me tenir doresnavant aucun pro-
» pos de ceci; car ce seroit temps perdu,
» sans jamais trouver remede à votre
» desir ».

La réponſe de la belle & pudique Arboléa conſterna Luzman. Il en conçut une triſteſſe inexprimable, & bientôt il tomba malade. Ses parens s'étonnoient de l'état où ils le voyoient, d'autant que les Médecins, eux-mêmes, ne connoiſſoient rien à ſon mal. Cependant Calidès & ſa femme vinrent le voir, accompagnés d'Arboléa. Quand Luzman apperçut entre eux l'objet de ſa tendreſſe, il s'efforça, le mieux qu'il lui fut poſſible, de ſurmonter l'état de langueur où ſon amour l'avoit réduit; & ayant demandé un luth (car il en ſavoit toucher mieux qu'homme de ſon temps), il accorda cet inſtrument avec ſa voix, & chanta mélodieuſement les couplets qui ſuivent:

O douleur! viens ſaiſir la place
De ma premiere intention.
Nul ne connoît la paſſion
Dont l'accès me brûle & me glace;
Le temps ſeul, quand je ſerai mort,
Déclarera mon triſte ſort.

Seul, je vois, ſens, déplore & chante
Le mal par ma faute advenu;

J'étois en lieu haut parvenu ;
De ma chute je me lamente,
Et ma complainte eſt temps perdu.

A moi s'étoit offert en ſonge
Amour, qui me tint doux propos,
Propre à mettre un ame en repos ;
Mais ce n'étoit rien que menſonge.

Ce ſonge-là fut un trompeur,
Vu ce qu'il m'a dit de ma Dame.
Le réveil a détruit l'erreur
Dont il avoit repu mon ame ;
Plus ne me reſte au fond du cœur,
Que mon amour & ma douleur.

Chacun prit plaiſir à entendre ainſi chanter Dom Luzman ; la ſeule Arboléa comprit le ſens de ces couplets, & ſe douta qu'elle-même venoit de les lui inſpirer. Elle n'en témoigna rien ; mais quand l'heure de s'en retourner à la maiſon fut venue, elle s'approcha de lui, & lui dit en particulier : » Seigneur » Luzman, la plus grande force & vertu » qui ſe puiſſe voir ès Gentilshommes & » Chevaliers, eſt de réſiſter à eux-» mêmes, & faire en ſorte que la vo-

» lonté correſponde à la raiſon, chaſſant » toute triſteſſe où l'affliction eſt ſuper- » flue ; & par ainſi, le cœur généreux » dompte ſon ennui. Puiſque vous voyez » que chacun ici partage le vôtre, en- » trez, je vous prie, en conſidération » de ce fait : n'abrégez point vos jours, » & ne corrompez point les nôtres par » une douleur hors de ſaiſon, pour cho- » ſe qui ne reçoit aucun remede. Je vous » tiens ces propos comme ſœur, & ne » fais, en cela, qu'exprimer les vœux » de vos parens & des miens, qui tous » vous aiment également ».

Luzman ſe réſout à obéir à ce conſeil, moins par amour de la vie, que par un reſpect aveugle pour les ordres d'Arboléa : mais, pour les mettre à exécution, il juge néceſſaire de s'éloigner des lieux qu'habite une perſonne ſi chere. Car, comment triompher de l'impreſſion que fait ſur ſes ſens un ſi bel objet, qu'en le fuyant ? quelle autre treve à en eſpérer, que l'abſence ? quelle autre barriere à lui oppoſer, qu'un immenſe éloignement ? Qu'un tel effort doit couter au tendre Luzman ! mais il doit obéir aux volontés de ſa Dame, n'importe à quel prix.

Il fait faire un habillement de Pélerin, prend de l'or, pour son voyage, autant qu'il juge en avoir besoin ; &, vers le milieu de la nuit, il sort de la maison de son pere, si tacitement, que personne ne s'en douta que le lendemain. Tous ses parens & amis ne furent pas moins chagrins qu'émerveillés de ce départ, ne connoissant rien de la passion secrete de Dom Luzman pour la fille de Calidès, & de l'arrêt cruel par lequel cette vertueuse Damoiselle avoit proscrit ses espérances. Arboléa elle-même, à qui l'infortuné Luzman n'avoit point fait part de sa résolution extrême & précipitée, frémit en apprenant son départ, qui avoit tous les caracteres d'une évasion inspirée par le désespoir. Elle se figure que son loyal & tendre ami est allé chercher le trépas du haut de quelque précipice, ou dans quelque gouffre sans fonds. Elle se reproche la mort de son cher & fidele Chevalier ; elle lui donne des larmes tardives & superflues. Au reste, cette perte même lui fait prendre plus que jamais la résolution de consacrer ses jours à l'Eter-

nel, & de rejetter tous les partis qui pourroient se présenter pour elle.

L'Auteur fait voyager Luzman, toujours en habit de Pélerin, de Séville à Saragosse, de-là à Barcelone; puis le fait embarquer pour l'Italie, où il aborde en l'un des ports de la Toscane. Là il s'achemine vers Venise, d'où il reprend sa route par Ferrare, par la Lombardie, par le Milanois, par Pise, Lucques, Mantoue, Florence, Sienne, Rome, Naples. Non loin de cette dernière Ville, l'Auteur le fait descendre dans l'antre de la Sibylle de Cumes, & converser avec cette Prophétesse. Ensuite il le fait se rembarquer pour l'Espagne, où il n'arrive qu'après bien des traverses, & avoir été fait prisonnier par les Maures. Suivons notre Héros dans ses plus intéressantes aventures.

LUZMAN chez l'Hermite Aristéo.

PRès d'arriver à Barcelone, Luzman se trompa de route sur le déclin du jour; il se trouva près d'une maison isolée, qu'il reconnut pour être un Hermitage.

L'Hermite l'accueillit gracieusement, & lui apprit qu'il étoit retiré en ce lieu depuis vingt ans. » Hélas! mon fils, lui » dit-il, le Ciel m'a éprouvé par un » grand revers. Né à Saragosse, issu de » noble lignée & de riche Maison, j'ai- » mai long-temps une Damoiselle de la » même Ville, dont la fortune pouvoit » se comparer à la mienne, mais qui, » pour la beauté & les excellentes qua- » lités du cœur & de l'esprit, ne peut » être comparée à aucune autre femme. » Je l'obtins avec peine en mariage. » J'aimois, j'étois aimé; je possédois » l'objet de ma tendresse; c'est dire assez » combien j'étois heureux: mais que cette » félicité fut courte.

» A peine avois-je demeuré huit mois » avec Madame, que la rigoureuse mort » me vint ravir d'entre les mains le doux » contentement que j'avois, par laps de » six années, pourchassé & obtenu, dont » je demeurai tant éperdu, & me sentis » tellement troublé, que plus d'une fois » je me vis sur le point de perdre l'ame. » Mais rentrant en moi-même, & con- » sidérant que les biens de la terre sont » muables & transitoires, & que les

» plaisirs que nous en recevons, nous » sont bientôt, ou accourcis, ou retran- » chés totalement ; pour ne mourir dé- » sespéré, j'ai assis mon espérance ès » bien céleste, en dépriſant ceux de » ce bas monde : au moyen de quoi, » après la mort de mes pere & mere, » j'ai choisi ce lieu pour ma demeure, » ayant donné mes biens, partie à mes » parens, partie aux pauvres, & ayant » fait cette petite maison, en laquelle » la Providence vous a conduit ».

Luzman comparant sa destinée à celle de l'Hermite, commença à se croire moins malheureux : il préféra mille fois les rigueurs du refus d'Arboléa à la triste condition d'Aristéo, que la mort, en le privant du bien qu'il possédoit, avoit affligé par un désastre dont la seule idée le faisoit frémir. L'Hermite conduisit son nouvel hôte dans une salle fort propre, où étoient écrits sur un tableau les vers qui suivent :

La cruelle Atropos a trop soudainement
Changé mon doux plaisir en un cruel tourment.
Ame pure ! ame sainte ! au brillant Empirée,
Des roses du bonheur à jamais entourée,

Or, tu vis en repos au céleſte ſéjour;
Tandis que loin de toi, je languis nuit & jour.
Tu vis en paix là-haut, ici-bas j'ai la guerre:
Le calme eſt dans les cieux, le trouble eſt
ſur la terre.
Ah! j'ai trop peu de temps joui de ta beauté.
Quel vuide affreux ſuccede à ma félicité!
Trop courte, hélas! me fut ta douce compagnie!
Toi morte, j'ai perdu la moitié de ma vie.

Luzman accepta chez l'Hermite une collation frugale, & un lit de natte pour cette nuit. Le lendemain il prit congé de ſon hôte, & s'achemina vers Barcelone, où il ſéjourna peu de temps; en ſorte que le douzieme jour de ſon voyage, il s'embarqua pour l'Italie.

LUZMAN à Veniſe.

NOTRE Pélerin, arrivé à Veniſe, y aſſiſte à un divertiſſement orné de divers intermedes, dans l'un deſquels l'Auteur introduit deux Bergers, dont l'un eſt l'apologiſte de l'amour, & l'autre s'éleve contre cette paſſion, & en fait voir tous les abus & les dangereuſes ſuites.

ARDONIO.

« O que tu es importun & ruſtique » de parler avec ſi peu de reſpect, & » au déſavantage de l'amour! Ignores-» tu que celui qui n'aime, eſt triſte, » ſevré du contentement, ennemi de » la lumiere, ſectateur des ténebres; » en un mot, que celui qui n'aime, eſt » comme mort? L'amour, au contraire, » anime & vivifie la nature entiere: auſſi » l'homme n'eſt parfaitement heureux, » ſi ce n'eſt par le moyen des femmes. » Sans les femmes, nous ne pouvons dire » que nous vivions, étant privés de tout » plaiſir humain.

FLOREO.

» Eh! de qui le monde entier ſe » plaint-il, ſi ce n'eſt des femmes? De » l'amour ſont nés dommages, violen-» ces, tromperies, ſoupçons, jalouſies, » trahiſons, vengeances: par lui les » guerres ſanglantes & interminables ſe » ſont introduites; par lui l'innocence » & le bonheur ont abandonné le ſé-» jour terreſtre. La fécondité des trou-» peaux a en vain rempli & paſſé les

» vœux du Berger ; il n'a pas suffi au » Laboureur de recueillir le fruit de » ses travaux ; les uns & les autres ont » cherché en amour leur félicité. Ce » parti les a conduits au plus affreux » désespoir. Vois celui-ci pendu à un » arbre ; vois cet autre retiré mort du » puits où il s'est précipité ».

ARDONIO.

» O ignorant ! mieux eût valu que » tu n'eusses existé, puisque, par injuste » prévention, tu te prives de participer » au breuvage amoureux qui clarifie » les sens humains, & d'incivils, & tris- » tes, nous rend accorts & gentils. Les » accidens dont tu parles, sont des ex- » ceptions vaines au bien général qu'a- » mour cause. Encore que les plaies qui » viennent de lui soient cuisantes, sa- » che que pour le cœur bien épris, & » qui persévere, elles se convertissent » en bien, & sont enfin salutaires. » Amour est une douceur, un plaisir, » un contentement pour l'homme qui » veut loyalement aimer ; son feu est » gracieux, & non cruel, à l'endroit » de ceux qui sont munis de loyauté & de » constance ».

FLOREO.

» O malheureux Berger ! que puisses-
» tu mal finir tes jours, cruellement
» déchiré par un serpent ; d'autant que
» tu veux abusivement comparer un grand
» mal à ce qui est bon ; le plaisir à la
» peine ; le jour clair & serein à la
» tourmente de la mer ! Quelle consola-
» tion attends-tu de l'Amour ? quel bien
» peut faire un enfant aveugle, guidé tant
» seulement par son caprice, sans raison,
» sans frein, ni conseil, ennemi du repos,
» & amateur de confusion ? Il chemine
» comme l'Albalestrier, qui tire & dé-
» coche ses fleches poignantes & grie-
» ves ; & néanmoins tu les estimes &
» réputes gracieuses. Chasse cruelle &
» déplorable ! où le chasseur tue & massa-
» cre des hommes, & non pas seulement
» des bêtes & des oiseaux » !

ARDONIO.

» O pervers & inconsidéré ! dis-moi,
» que sembleroit une grande Ville, n'é-
» tant habitée, ni peuplée ? un arbre
» sec, sans feuilles, desquelles l'hiver
» le dénue ? Considere ce même arbre,

» lorſque le doux printemps lui a rendu
» ſon feuillage & ſa fleur ».

FLOREO.

» Que l'arbre ſe trouve bien du prin-
» temps, je n'en doute : mais que le cœur
» ſe trouve bien d'aimer, c'eſt ce que je
» ne t'accorderai aucunement ; je m'en
» rapporte aux amans eux-mêmes. Que
» chantent-ils, ſinon ſoupçons, anxiétés,
» peines & ſoucis » ?

ARDONIO.

» Penſes-tu que toute la ſatisfaction
» d'un amant conſiſte dans la douceur
» prétendue ? Déſabuſe-toi, Floreo ; il
» n'en va pas ainſi. L'amour loyal,
» animé d'un but légitime, & qui ne
» cede à aucun obſtacle, un tel amour
» n'a que des peines paſſageres, & des
» plaiſirs durables. Ce que tu prends pour
» un cruel martyre, fait ſouvent ſon
» contentement le plus doux. Amour
» n'a point de plaie, dont il n'ait auſſi le
» baume : mais puiſque tu parles fauſ-
» ſement & calomnieuſement contre
» lui, j'entends en venir avec toi aux
» mains, m'aſſurant que l'iſſue du com-

» bat fera voir que tu soutiens une mau-
» vaise cause. Incontinent ils se jetterent
» l'un sur l'autre, & se saisissant au
» corps, ils commencerent à lutter fort
» & ferme, chacun d'eux tâchant à
» mettre bas son adversaire. Cependant
» survinrent plusieurs Damoiselles bien
» parées, avec des branches de palme
» & de laurier en leurs mains, entre
» lesquelles étoient deux qui touchoient
» divinement des violes, & chantoient par
» même moyen avec grande mélodie : au
» moyen de quoi, les deux Bergers sen-
» tant calmer la fureur dont ils étoient
» animés l'un contre l'autre, laisserent
» leur différend à part, & commence-
» rent à baller avec grace avec ces Da-
» moiselles ».

LUZMAN dans la grotte de Porcie.

APRÈS avoir séjourné deux mois à Venise & aux environs, Luzman prit la route de Ferrare. Comme il sortoit de Pavie, seul, & sans rencontrer de pas-sager, la rêverie le prit : » Il pensa en
» la cruauté de sa Dame Arboléa, &

» comme pour l'amour d'elle, il étoit er-
» rant par le monde ».

Cette rêverie profonde fut cause qu'il s'égara, tellement qu'étant épuisé de fatigue, il parvint à une grotte fort sauvage & solitaire, auprès de laquelle il remarqua une tombe chargée de cette inscription :

» O toi que le hasard conduit en ce
» lieu tant désert & inhabité ! sache
» qu'ici dessous gît un corps, duquel la
» grace & la beauté a été effacée par la
» mort. L'ame d'icelui fut amoureuse
» en toute extrémité, de maniere que
» personnes oncques ne l'égalera en
» amour. O piteuse fin ! ô sort miséra-
» ble ! de voir que la mort a interrompu
» un bien tant accompli, & d'un seul
» coup a frappé deux ames ; car celle qui
» survit, n'espere long-temps survivre ».

Luzman ne fut pas moins touché de cette épitaphe, que curieux de savoir qui l'avoit écrite. Il entre dans la grotte & n'y trouve personne : mais il apperçoit un lit champêtre, & sur ce lit une harpe. Prenant donc cet instrument, il se met

à chanter les rigueurs d'Arboléa. La belle Porcie arrive en ce moment ; c'étoit une femme d'une extrême beauté, mais vêtue de peaux de bêtes ; en un mot, c'étoit l'habitante de cette grotte sauvage. Elle avoit à son côté un carquois plein de fleches, tenoit en sa main gauche un arc, & de l'autre un petit faon de biche qu'elle venoit de tuer. Elle ne fut pas peu surprise d'entendre les sons que rendoit sa harpe. En ce même moment Luzman, pressé par une soif ardente, sortit de la grotte, en sorte que Porcie & lui se rencontrerent. Pour la rassurer, Luzman lui dit qui il étoit, & lui raconta son aventure. Porcie l'écouta avec un vif intérêt, ne put en échange refuser le récit de la sienne.

» Sachez, lui dit-elle, que j'aimois » un Chevalier Espagnol, nommé Eré- » dian. Ce Chevalier étoit au service du » Duc de Ferrare, mon oncle. De vous » raconter ses graces & excellentes per- » fections, il me faudroit un long es- » pace de temps ; il vous suffira d'appren- » dre qu'il m'a aimée plus que soi-même, » de maniere que cette amitié étant ve- » nue à se communiquer, je couronnai

» ſa tendreſſe, & l'épouſai ſecrétement.
» Mais comme volontiers la fortune en-
» vieuſe ne donne heureuſe fin à un
» joyeux commencement, devant que
» mon ami me pût enlever pour me con-
» duire en ſon pays, le Duc en fut
» averti. Ce qu'ayant découvert, & nous
» voyant expoſés à tout ſon reſſenti-
» ment, le trouble où nous étions nous
» fit partir précipitamment de Ferrare,
» à la faveur des ténebres. Je me laiſſois
» conduire par mon ami : Dieu voulut
» qu'il s'égarât, & permit ainſi que nous
» ne fuſſions point trouvés par les gens
» qu'on envoya à notre pourſuite : ainſi
» ſommes venus en ce lieu tant iſolé &
» ſauvage. Or, eſt-il, que voyant qu'il
» nous étoit impoſſible de cheminer ſans
» être découverts, nous avons fait ici
» demeure par l'eſpace de trois ans,
» vivant de la chaſſe que mon ami &
» moi faiſions pendant la nuit; au bout
» de quelque temps la mort tant cruelle a
» terminé les jours de mon cher Eré-
» dian; ce qui m'a fait réſoudre à reſter
» ici, juſqu'à ce que, par un coup moins
» funeſte que le premier, elle me re-
» joigne à celui ſans lequel la vie m'eſt une
» mort lente ».

Après avoir ainſi parlé, la belle Porcie fit les apprêts du ſouper : Luzman l'aidoit de ſon mieux. Tandis qu'il s'occupoit à faire rôtir le gibier, Porcie prit en main ſa harpe, & lui dit : Souffrez, cher hôte, avant de nous mettre à table, que je paie le tribut accoutumé à la mémoire de mon ami. Alors s'aſſeyant ſur la tombe, elle l'arroſa d'abondantes larmes, puis pouſſa un profond ſoupir, qui fut ſuivi de cette complainte lyrique :

O mort ! viens à moi par pitié !
Rejoins deux cœurs brûlans d'une flamme fidelle.
O mort ! envers nous ſi cruelle,
Ceſſe au moins de l'être à moitié.

Lorſqu'elle eut chanté cette complainte touchante, elle ſe tut ; & Luzman, qui craignit qu'elle ne s'abandonnât trop aux regrets, l'appella, en lui annonçant que tout étoit prêt. Il n'en tira aucune réponſe. Il l'appella une ſeconde & troiſieme fois, le tout en vain. Alors il ſoupçonna que dans l'excès de ſa douleur, la belle Porcie s'étoit éva-

nouie ſur la tombe d'Erédian; il ne ſe trompoit pas; il ſe hâta de voler à ſon ſecours. A ſa voix, Porcie entr'ouvre une derniere fois les yeux, puis les referme, & rend dans les bras de Luzman le dernier ſoupir. Luzman, touché à l'excès d'un tel ſpectacle, adore les décrets de la Providence, qui ſemble l'avoir conduit dans ce déſert, pour rendre les devoirs de la ſépulture à un objet auſſi tendre que lui.

LUZMAN & L'ÉCHO, ou Aventure déſaſtreuſe de Saluzio.

AU ſortir de ce lieu ſauvage, Luzman s'achemina vers Ferrare; de-là il alla à Milan, d'où il partit pour aller à Gênes. Un jour qu'il marchoit ſeul, plongé dans ſes rêveries ordinaires, il crut entendre deux voix qui converſoient enſemble; & toutefois il n'apperçut qu'un ſeul homme aſſis au-deſſus d'un rocher, qui ſembloit quereller un être inviſible, dont les réponſes le courrouçoient. S'approchant de plus près, il ſe mit à portée d'entendre diſtinctement cet étrange dialogue.

SALUZIO.

Dis, cruel Amour, réponds au malheureux Saluzio. Serai-je toujours ainſi pourſuivi & tourmenté de toi, ſans être jamais réjoui?

LA VOIX.

Oui.

SALUZIO.

Tu ne parles pas ainſi, quand, pour ſéduire nos cœurs, tu nous promets de douces faveurs pour nos ſalaires & paiemens.

LA VOIX.

Je ments.

SALUZIO.

Par pitié, ſois une fois ſincere. Dis-moi, me reſte-t-il encore quelque eſpérance, ou non?

LA VOIX.

Non.

SALUZIO.

Ah! c'en eſt fait. Tu veux ma mort; ſois

fois satisfait ; je vais me précipiter dans cet étang voisin, afin que toute la contrée, instruite de mon infortune, déteste ton joug, & qu'il ne se trouve plus un seul homme assez insensé pour vanter tes faveurs, ou dire de toi un mot d'éloge.

LA VOIX.

Déloge.

A cet arrêt, notre Amant désespéré courut pour se noyer. Luzman, qu'il ne voyoit point, le serra étroitement entre ses bras, & profitant de sa foiblesse, lui lia les mains derriere le dos avec sa ceinture. Après avoir mis ainsi la vie de ce malheureux Amant en sureté, il lui fit de vives représentations ; & s'étant fait raconter, par lui-même, qui il étoit, il l'engagea à retourner dans la maison de ses parens, s'offrant de l'y accompagner. Chemin faisant, Luzman pria son compagnon de voyage de lui faire le détail de ses aventures ; ce que celui-ci fit en ces termes.

« J'ai un pere noble, qui s'appelle le » riche Pinelo. Il y a dix ans qu'il m'en» voya au service de Galéas, Duc de

» Milan, en l'état de Valet-de-chambre. » Je gagnai tellement l'amitié du Duc, » qu'il n'y avoit courtisan à qui il portât » plus de privauté qu'à moi. Cependant » le Duc devint fort amoureux de » Béliane, fille du Duc d'Urbin; de » maniere qu'ayant son secret, & étant » celui qu'il aimoit le plus, j'écrivois » toutes les lettres qu'il lui mandoit, & » composois les vers qu'il lui envoyoit. » S'il devoit lui faire tenir quelque » bague, ou s'il lui faisoit dire quelque » chose, il n'y avoit que moi qui le sût, » & j'étois le messager. Tant y a, qu'é- » tant, sans doute, né pour la grande » infortune qui m'est advenue, le tyran » d'Amour, hors de toute raison, me » fit aimer Béliane, & me fit croire » qu'elle m'aimoit, encore qu'il fût » autrement. Mais je m'aveuglois à plai- » sir, ne tenant compte de l'obéissance » & loyauté qu'on doit à son Maître, » comme véritablement je la devois à » Monseigneur Galéas. Et, comme déja » fut arrivé le temps de mon malheur, » je me trouvai déçu par ma folie, d'au- » tant que Galéas l'épousa, il y a environ » un an. Ce nonobstant, je ne laissai de

» pourſuivre ma pointe, croyant que je
» viendrois à fin de mon attente, en
» l'abſence de mon Seigneur & Maître.
» Or, il eſt bon que vous ſachiez que,
» juſques-là, je n'avois onques manifeſté
» ma volonté par paroles, mais ſeule-
» ment par le feu brûlant de mes regards.
» Or, l'Amour m'ayant enfin privé de
» tout jugement, j'en vins à ne pouvoir
» plus tenir mon mal en ſilence. Un
» jour donc que Galéas étoit allé à la
» chaſſe, je ſaiſis cette opportunité, &
» m'aviſai de découvrir à la Ducheſſe
» le ſecret de ma mauvaiſe & puniſſable
» intention. L'ayant trouvée en un jardin,
» & ne voyant perſonne autour d'elle,
» je lui dis ainſi : Madame, c'eſt choſe
» toute certaine que le malade ne peut,
» ni ne doit celer au Médecin ſa maladie,
» s'il veut guérir : ainſi, me voyant ſur
» le point de mourir pour vous, il eſt
» raiſonnable de vous faire entendre
» que brieve & prochaine ſera la fin
» de mes jours, s'il ne vous plaît y
» donner remede, & ſi vous n'avez com-
» paſſion de moi. Au demeurant, je
» vous prie de m'excuſer, pour ce que
» je ſuis homme, & qu'Amour m'a mis

» au cœur un desir qui est extrême ; étant » néanmoins content de mourir, si d'a- » venture je le mérite par ma trop grande » audace & témérité.

» La noble & gentille Béliane ne se » troubla aucunement, ni ne montra » aucun courroux ; mais me répondit » d'une voix douce & avec un gracieux » semblant, en cette maniere : Je ne » m'émerveille pas, Saluzio, que tu » aies assis ton amitié en moi, qui suis » femme ; pour être chose naturelle à » ton sexe, d'être épris du mien : mais » je suis fort émerveillée que tu n'aies » eu égard à la grande amitié que le » Duc te porte, & à la fidélité que tu » lui dois comme serviteur. Considere » un peu les bienfaits que tu as reçus » de lui, l'amitié que toujours il t'a » portée, & la confiance qu'il a toujours » eue en toi. Tiens pour certain que à » grande difficulté pourroit-il croire que » tu fusses tombé en telle erreur. Mais » encore, si tu ne veux considérer toutes » ces choses, propose-toi devant les » yeux mon mérite, mon sang, ma » noblesse ; considere que je suis l'épouse » de ton Seigneur, & qu'avoir osé me

» découvrir ton intention, ç'a été plutôt
» manquer de raison, que donner preuve
» d'attachement. Davantage, Saluzio,
» comment me tiens-tu assez peu en
» estime, pour penser que je doive inté-
» resser & compromettre mon honneur,
» que j'ai toujours gardé & maintenu
» jusques aujourd'hui, sain & entier,
» avec une si bonne réputation? Quand
» encore tu ne regarderois à cela, sou-
» viens-toi de l'offense que tu commets
» envers Dieu, & de celle que je com-
» mettrois, si je faisois compte de ta
» folie. Par quoi, Saluzio, la plus grande
» grace que je puis faire, est d'oublier
» ce que tu m'as dit. Le meilleur remede
» que je voie pour toi, est que tu te
» hâtes de te reconnoître, & de changer
» d'intention. Que si tu ne le fais, assure-
» toi que tu t'en repentiras, & que ton
» audace te coutera beaucoup: mais,
» faisant ce que je te conseille, j'attri-
» buerai tout ce que tu as dit, à jeu-
» nesse, & au peu d'expérience que
» tu as.

» Ayant ainsi parlé, elle me laissa,
» & se retira soudainement. Alors je
» demeurai dans le même état où se

» trouve le jour, lorſqu'intervenant une » éclipſe, la lumiere du ſoleil lui deſ- » faut en plein midi : de maniere que » comme mort, je me retirai en ma » chambre, tout confus & honteux de » moi-même, délibérant partir ſecréte- » ment de Milan ; ce que j'exécutai à » l'entrée de la nuit, & ſuis venu en » ce lieu déſert ; mais mon amour m'y » a ſuivi. Il ne cede, ni au temps, ni » à la fuite, ni aux remords. Car, » penſez-vous que je ne m'accuſe point, » en moi-même, d'avoir manqué de » fidélité envers Geléas, mon Maître ? » Aviſez donc ſi j'ai raiſon de ſouhaiter » la mort ».

En diſcourant ainſi, nos deux Voyageurs parvinrent, à l'entrée de la nuit, aux portes de Gênes. Luzman alors délia Saluzio, ne le jugeant plus furieux ; & lorſqu'ils furent arrivés à la vue de la maiſon du riche Pinelo, Luzman le précéda de quelques minutes, pour prévenir ce pere ſenſible du déſordre où l'amour avoit jetté ſon fils, & pour qu'il fût enjoint à tous ceux du logis de ne rien dire devant lui qui eût rapport à ſon aventure. Pinelo fit mille

remerciemens à Dom Luzman, d'avoir ainsi sauvé Saluzio de sa propre fureur. Il embrassa tendrement son fils, en affectant de lui dire qu'il étoit trop tard de lui faire aucune question sur son arrivée à Gênes; que l'heure du souper étoit venue, & que, remettant tout entretien sérieux au lendemain, il convenoit, pour le présent, de ne s'occuper que de bonne chere, & du plaisir mutuel de se revoir. Sur la fin du repas, Luzman demanda un luth, & chanta, à la satisfaction de tous les convives, des couplets sur le renouvellement de la Nature aux premiers jours du printemps. Saluzio prit le luth à son tour, & chanta des couplets, où l'état d'un cœur sans espoir étoit comparé à la morte saison de l'hiver, & aux arbres dépouillés de feuillage. Ensuite, les convives se séparerent pour aller se coucher. Saluzio paroissant fort tranquille, personne ne le soupçonna d'un dessein funeste. Son pere le fit coucher, seul, dans une chambre contiguë à la sienne.

Le lendemain, Pinelo, s'étant levé un peu tard, demanda si son fils étoit éveillé; on lui répondit qu'il n'étoit

point encore sorti de sa chambre, & que probablement il étoit encore endormi. Pinelo défendit qu'on l'éveillât, jugeant que le repos ne pouvoit que lui faire beaucoup de bien. Mais enfin, entendant sonner midi, ce long sommeil l'alarma; il entra dans la chambre de son fils, qu'il trouva étendu dans son lit, sans mouvement: enfin, s'approchant de plus près, il reconnut qu'il étoit mort. Sur la table voisine du lit, étoit un papier écrit de la main de Saluzio, en ces termes.

MON SEIGNEUR ET PERE,

« Deux causes ont forcé votre fils de » recourir à la mort: l'une, est la honte » d'avoir manqué de fidélité & de re- » connoissance envers le Duc, mon Sei- » gneur; l'autre, est le désespoir où m'a » jetté l'amour, aussi infructueux que » coupable, que j'ai conçu pour l'illustre » & vertueuse Béliane. Un poison d'un » effet sûr, renfermé dans le creux de » ma bague, a mis fin à ma vie, ainsi » qu'à mon crime; car, même en mou- » rant, je brûle encore d'amour pour » celle sur qui je n'eusse jamais dû oser

» lever les yeux. Plaignez un fils infor-
» tuné, & gardez-lui une part dans
» votre souvenir ».

Pinelo fut inconsolable de la perte de son fils ; & il en conçut un tel chagrin, qu'en peu de jours il le suivit au tombeau. Luzman, les larmes aux yeux, quitta cette maison désolée, pour s'acheminer vers Luques, d'où il poussa jusqu'à Mantoue, & delà jusqu'à Sienne. Enfin, il se décida à retourner en Espagne.

Départ de LUZMAN *pour l'Espagne. Sa captivité.*

LUZMAN s'étant embarqué pour l'Espagne, le vaisseau où il étoit fut attaqué par un Corsaire, & tous ceux de l'équipage furent faits prisonniers. Il fut conduit à Alger, où il fut acheté par le Roi Laudel, qui lui donna la direction de son jardin. Laudel mourut quelque temps après, laissant pour unique héritier son jeune fils Caliman, qui étoit en ôtage à la Cour de Constantinople, &

qui, ayant appris la mort de son pere, obtint du Grand-Seigneur l'agrément de retourner dans sa Patrie. Il prit du gout pour Luzman, & le confirma dans la place que son pere lui avoit confiée. Caliman devint éperdument amoureux d'une Dame, nommée Arlaxe, qui étoit d'une rare beauté, mais qui, par un excès de fierté, dédaignoit son amour. Caliman apprenoit à jouer du luth. Un jour qu'il s'étoit fait apporter cet instrument pour en jouer dans un bosquet du jardin, il l'oublia sur un lit de verdure. Luzman apperçut ce luth, en se retirant le soir; il le prit, & se mit à chanter mélodieusement une complainte amoureuse, sur les rigueurs de sa Dame Arboléa. Caliman vint à penser à son luth, & retourna au bosquet pour le chercher. Il entendit Luzman, & admira le charme de sa voix. Je suis ravi, dit-il, de te savoir ces talens. Ne manque pas de te trouver avec moi, muni de ce même instrument, à l'heure de minuit, sous les fenêtres de Madame Arlaxe, & de lui chanter ces mêmes couplets, si propres à peindre sa rigueur, & l'excès de ma passion pour elle. Luz-

man promit d'obéir. La belle Arlaxe n'eut pas plutôt entendu les ſons harmonieux du luth de Luzman, & les accens mélodieux de ſa voix, qu'elle ouvrit ſa fenêtre pour le mieux écouter, & remercia fort gracieuſement Caliman de lui avoir donné une aubade auſſi agréable. Caliman lui fit promettre d'en agréer une ſeconde le lendemain, à la même heure. Arlaxe accepta. Cette ſeconde aubade fut ſuivie d'une troiſieme & d'une quatrieme, à l'iſſue de laquelle Caliman oſa, de nouveau, faire parler ſa paſſion. Cette fois, Arlaxe donna plus d'eſpérance, & voulut bien dire à Caliman que s'il l'obtenoit de ſon pere, il ne la trouveroit point contraire à ſes vœux. Pour ſceller en quelque ſorte ce premier conſentement, la belle Arlaxe demanda à Caliman la liberté du jeune Chrétien, dont les ſons enchanteurs, en flattant ſon oreille, avoient diſpoſé ſon cœur à la tendreſſe. Caliman n'eut garde de refuſer cette grace à celle dont ſon bonheur dépendoit. Il lui dit donc, & en fit ſerment, que le jour même où il auroit le bonheur de l'obtenir pour femme, l'Eſclave ſe verroit en liberté, quelque prix qu'il

attachât à ſes talens. On conçoit que Luzman ne tarda pas à ſortir d'eſclavage, Caliman ayant, le lendemain même, fait la demande de la main d'Arlaxe, & l'ayant auſſi-tôt obtenue. Les deux époux comblerent Luzman de préſens, & recommanderent à un Corſaire More, des mieux armés, de le conduire en ſureté ſur les côtes d'Italie.

(*Par M. de Sivry* *.)

Retour de LUZMAN *en Italie; ce qui lui arrive à Rome.*

LUZMAN ayant repris ſon habit de Pélerin, marchoit lentement vers Rome, appuyé ſur ſon bourdon. Tout ce qu'il avoit ſouffert pour Arboléa, n'étoit rien; il trembloit de tout ce qu'il avoit encore à ſouffrir pour elle. Sa rêverie ralentiſſoit de plus en plus ſa marche; & accablé du poids de mille

* M. de Sivry n'ayant pu, pour cauſe de maladie, finir l'Extrait de ce Roman, ce qui va ſuivre eſt d'une autre main.

pensées affligeantes, il tomba sur une pierre, moins de lassitude, qu'épuisé par un sentiment trop douloureux. La nuit s'étoit écoulée; & le soleil étoit déja levé, quand il sortit de sa léthargie. Il apperçut une maison de campagne, autour de laquelle régnoit un morne silence, qui n'étoit interrompu que par les tristes glapissemens d'un chien. Luzman frappe à la porte; un vieux laquais en cheveux blancs, & les yeux baignés de larmes, ouvre, & sans l'interroger, le laisse entrer. Une excessive propreté & beaucoup de gout composoient en partie la richesse des appartemens. Le verd, le bleu & le rose, fondus ensemble, formoient une teinte douce, qui dominoit dans les tapisseries.

Luzman ne trouvoit point dans les tableaux qui ornoient une galerie assez longue, ces traits vigoureux d'un pinceau large & mâle; il ne voyoit que des allégories moëlleuses, une touche délicate: tout annonçoit dans le Maître du logis, peu d'énergie, peu de caractere; mais en revanche beaucoup de sensibilité. Tous ses alentours le rendoient déja intéressant. Personne ne

s'oppoſoit à l'indiſcrete recherche de Luzman; perſonne ne ſe préſentoit devant lui. Le vieux Laquais étoit diſparu. Il pénétra enfin dans une chambre, où il vit deux femmes & deux Laquais, qui pleuroient, & cachoient leurs viſages dans leurs mouchoirs. Luzman les pria de lui apprendre chez qui il ſe trouvoit. On ne lui répondit qu'en pouſſant des ſanglots, & en lui montrant une porte qui étoit dans l'enfoncement. Luzman oſa l'ouvrir, les murs étoient tendus de noir; un grand portrait de femme, repréſentée dans ſa grandeur naturelle, étoit ſuſpendu au milieu, deſſous étoit une table de marbre, ſur laquelle on voyoit éparſes des couronnes de fleurs fraîches. Mais quel ſpectacle s'offre à lui, à meſure qu'il avance! Une femme belle encore, malgré la pâleur de la mort, étendue ſur une bergere; un homme à ſes genoux, la bouche collée ſur ſa main, & mort. Une autre femme, un peu plus loin, qui reſpiroit avec peine, & qui ne ſembloit avoir conſervé quelques forces que pour recevoir une mort bien plus cruelle. Son œil étoit fixé ſur ces deux victimes.

C'eſt moi, diſoit-elle, *c'eſt mon ouvrage...* Elle ſe taiſoit, retomboit dans un accablement ſtupide, reprenoit l'uſage de la parole, & répétoit encore : *C'eſt moi, c'eſt mon ouvrage....* Elle s'élançoit enſuite de ſon fauteuil, venoit toucher ces corps inanimés.... *On ne m'entend plus. C'eſt moi, c'eſt mon ouvrage*, diſoit-elle en ſe laiſſant tomber ſur un ſiege.— Il ſemble que les ames ſenſibles, & ſur-tout les malheureux, ont un idiôme particulier, qui les fait entendre l'un de l'autre avant qu'ils aient parlé. Luzman ſoupçonna la cauſe de ces malheurs, & il reſpecta une douleur ſi vraie. Il n'oſoit parler ; il n'avoit plus la force de marcher, & il pleuroit. Enfin, Silvia (c'étoit le nom de cette infortunée) pleura à ſon tour ; & les pleurs, en ſoulageant ſon cœur oppreſſé, rendirent ſa douleur plus calme ; elle put s'exprimer avec plus d'ordre. Elle tourna ſes regards vers Luzman ; elle ne le connoiſſoit point : mais Luzman pleuroit, c'en étoit aſſez pour mériter ſa confiance. — Vous voyez, dit-elle, deux infortunés !... Ils ne le ſont plus, puiſqu'ils ont ceſſé de vivre.

Je reste : c'est moi qui suis à plaindre, j'ai causé leur mort ; &, en les perdant, j'ai perdu tout ce que j'avois de plus cher au monde. L'un est Rozelli. Jamais Amant ne mérita tant d'être aimé, ne fut si respectueux, si soumis. Lindamina, que vous voyez sur cette bergere, étoit mon amie. Je ne sais si je ne l'aurois point préférée à Rozelli. Ah ! sans doute, je l'aimois plus fortement, puisque j'ai eu assez de courage pour me sacrifier à elle, & pour exiger de mon Amant un sacrifice cruel. Lindamina avoit aimé Rozelli, & il ne l'aimoit point. Je la voyois dépérir ; une langueur mortelle la minoit sourdement. Je la pressai de me découvrir la cause de sa maladie. Terrible confidence !

Je priai Rozelli de feindre, pour Lindamina, tout ce qu'il sentoit pour moi. Il obéit. Mon amie ouvrit son cœur à l'espoir, & l'espoir d'être aimée fut son seul Médecin. Rozelli attendoit avec impatience que je lui permisse de finir un rôle qui lui étoit pénible, & qui l'éloignoit de moi. Les confidences journalieres de Lindamina me retenoient.

L'instant où Rozelli eût cessé de feindre, eût été pour elle l'instant de la mort. Je fis plus, je me crus assez forte pour renoncer à lui. Je le crus assez généreux pour donner sa main à mon amie. Je ne me trompois point. J'eus le courage de lui donner cet ordre barbare. Il fut assez docile pour m'obéir. Il épousa Lindamina. Que n'ai-je pas souffert pendant un mois entier ! Je portois, devant mon amie, le masque du bonheur, tandis que le désespoir me déchiroit nuit & jour. Mon portrait fut placé avec une espece de pompe, à cette place où vous le voyez; Lindamina & Rozelli lui rendoient un culte journalier. Tous les matins, mon amie mettoit aux pieds de mon image des couronnes de fleurs; tous les soirs, Rozelli chantoit une Hymne à l'amitié, ou plutôt à l'amour. Je m'étois dérobée à ce spectacle. Enfoncée dans un bois épais, j'avois trouvé un tombeau antique; j'y avois descendue; j'y avois posé le portrait de mon Amant; c'étoit le Dieu que j'adorois. Rozelli, aussi malheureux que moi, n'avoit pu feindre toujours si bien, que mon amie ne soupçonnât son in-

différence. Ce trait de lumiere entr'ouvrit un précipice sous les pas de Lindamina. Rozelli prononçoit toujours mon nom ; elle le trouvoit toujours à genoux devant mon portrait : les ennuis le consumoient. Mon amie sentoit toute la grandeur du sacrifice que je lui avois fait, en gémit, & se tut. Sa douleur concentrée empoisonna toutes les sources de la vie. Rozelli, voulant la consoler, lui devenoit odieux, parce qu'il étoit faux. Lasse de souffrir, & d'appeller en vain la mort, je suis sortie enfin de mon tombeau ; je suis accourue pour embrasser encore une fois mon Amant & mon Amie, & pour mourir, s'il m'étoit possible, dans leurs embrassemens. Rozelli, à ma vue, a fait éclater trop de joie : cette joie a été pour Lindamina un coup de poignard. Je l'ai vue pâlir, trembler, & tomber. — Accourez, ai-je dit à Rozelli, accourez, rassurez votre femme ; elle est jalouse de son amie! — Il n'est plus temps, me dit-elle, vous êtes venu me donner le coup mortel! Je ne vous en veux pas, vous vous êtes sacrifiée, en croyant me rendre heureuse : votre présence

ici eſt encore un bienfait, puiſque tous mes maux vont être finis. Ah! Rozelli, ajouta-t-elle, ſouviens-toi quelquefois de Lindamina. Elle expira : & Rozelli, qui, depuis trois jours, n'avoit point pris de nourriture, expira en lui baiſant la main.

La raiſon de Silvia s'égara de nouveau, & elle répéta encore : *Ils ſont morts! ... C'eſt moi, c'eſt mon ouvrage!* Et comme ſi la nature avoit voulu faire un dernier effort, elle jetta un grand cri, s'élança ſur les corps de Rozelli & de Lindamina, & mourut en les embraſſant. — Luzman ſortit de cette maiſon, plus triſte qu'il n'y étoit entré. Il fit peu de ſéjour à Rome, & prit le chemin de Sienne.

LUZMAN dans la chaumiere d'un Berger, à Sienne.

LUZMAN marchoit à petites journées, & préféroit toujours la campagne à la ville. Un Payſan des environs de Sienne, lui offrit un gîte dans ſa cabane. Luzman y trouva, non point l'opulence, mais

cette aisance & cette propreté qui tiennent lieu de fortune aux Laboureurs. Cet homme aimoit à persiffler (à sa façon.) Il étoit sur-tout excellent patriote. Les quatre arpens de terre que le Ciel lui avoit donnés en pleine propriété, étoient, pour lui, le monde; il y avoit pris naissance, il vouloit y mourir, & rien n'auroit pu le déterminer à en sortir. Il n'avoit jamais lu dans des livres; la routine de ses peres, & quelques leçons qu'on ne manque jamais de puiser dans l'expérience, composoient toute sa science. Sa mémoire, comme on s'en doute, n'étoit pas surchargée, & c'étoit une des causes de sa gaieté. Il s'étoit marié, avoit eu des enfans, parce qu'on se marie, & qu'il faut des enfans à un Laboureur. Sa femme avoit été tout au plus son amie, ou, si l'on veut, la compagne de ses travaux. Quand il plantoit, elle arrosoit; quand il labouroit, elle semoit: elle alloit vendre au marché, les fruits qu'il avoit cueillis. Sa femme étoit morte depuis, il s'en étoit consolé; il vieillissoit, & il s'en consoloit encore. Deux de ses fils l'avoient remplacé dans ses travaux; le

troisieme lui paroissoit un fou, parce qu'il étoit amoureux, & qu'il ne vouloit point travailler. Luzman fut obligé de payer par beaucoup d'ennui, le souper qu'on lui offrit, & d'écouter les longues dissertations sur la manie des voyages, que le bon Payſan condamnoit. Il appelloit les Voyageurs des *Planetes errantes*; il ne pouvoit pas concevoir comment on quittoit ses Pénates, comment on se donnoit tant de peines pour se procurer du plaisir. Le plaisir, disoit-il, c'est le repos; la peine, c'est le travail. Il faut travailler pour vivre; mais quand on a dequoi vivre, il faut se reposer. J'ai toujours regardé comme des foux tous ceux qui font le métier de la guerre, tous ceux qui s'embarquent sur la mer, & se confient à la merci des vents; tous ceux qui, dans les villes, ne sont jamais occupés que pour les autres. Mes deux fils ont du bon sens; ils pensent comme moi. Le troisieme est un fou. Il aime une Payſanne, qui lui a bien prouvé qu'elle ne l'aimoit point, en se mariant à un autre: il y a sept ans que sa folie lui dure, & depuis six mois il ne bouge *d'entre*

ces arbres que vous voyez là-bas, où il joue de la flûte, & chante son étrange aventure...... J'irai, lui dit Luzman, qui se connoissoit mieux que le Payſan aux peines de l'amour, j'irai trouver votre fils, peut-être je vous le ramenerai. Le Payſan, par un mouvement de tête, fit entendre qu'il ne l'espéroit point.

Luzman s'achemina vers Perſio (c'étoit le nom du Berger.) Perſio étoit assis tristement sur le bord d'un ruisseau; sa flûte étoit à côté de lui sur la mousse; ses mains étoient croisées sur sa poitrine, & sa tête penchée sur son cou; il soupiroit, & de loin en loin il prononçoit le nom de sa Maîtresse. *Dans les bras d'un autre*, disoit-il, *dans les bras d'un autre! Il faut mourir, il faut mourir!* Il soupira encore, prit sa flûte, & en tira des sons gais & légers, qui sembloient peindre le desir & l'espérance. ——Vous ne les entendez plus ces sons, reprit-il, que l'espoir enfantoit; des pensées plus tristes & des chants plus douloureux m'agitent maintenant. —— Il reprit sa flûte, & les sons qu'il en tira étoient si touchans, ils avoient tant d'expression, que l'instrument sembloit avoir

pris une ame, l'ame d'un Amant malheureux. Perſio ne ceſſa de jouer que quand ſa triſteſſe fit tomber la flûte de ſes mains. Il ſe tut, croiſa encore ſes mains ſur ſa poitrine, & pleura. —— Luzman l'aborda. Perſio le ſalua. Luzman s'aſſit auprès de lui. Nous ne répéterons point tous les diſcours qu'il tint à Perſio, & auxquels Perſio ne répondit, tantôt que par un ſoupir, tantôt que par un geſte. Preſſé par quelques expreſſions plus vives ou plus touchantes, il répondit enfin : « Eh ! » Monſieur, croyez-vous que ſi je pou- » vois être maître de moi, j'euſſe at- » tendu juſqu'à ce jour pour reprendre » ma tranquillité ? Ce que je ſens ne » vient pas de moi ; une intelligence » ſuprême habite en moi. Autant elle » me fit de bien, autant elle me cauſe » de mal. Je ne puis rien contr'elle, » & elle ne veut pas me quitter ». Il reprit ſa flûte, & joua de nouveau des airs triſtes ; & comme Luzman inſiſtoit, il s'élança de l'autre côté du ruiſſeau, gravit une haute montagne, & de-là il recommença à jouer encore du même inſtrument. Luzman le plai-

gnit, & retourna chez son pere. Ne vous avois-je pas dit, dit le Vieillard en le voyant revenir, que mon fils est fou? il n'en guérira pas. — Si vous saviez, lui dit Luzman, ce que c'est que l'Amour! — Ah! je ne l'apprends que trop par ce que je vois, répondit-il; amoureux & fou, c'est, je crois, la même chose. L'imbécille! le voilà maintenant sur la montagne: eh bien! qu'il y reste, qu'il y joue de la flûte tant qu'il lui plaira. Sa Maîtresse se moque de lui; & tandis qu'il s'exténue & s'affoiblit en pleine campagne, elle rit & reçoit les caresses de son mari. Mais ne seriez-vous pas attaqué vous-même, continua-t-il en apostrophant Luzman, de cette maladie? — Ah, mon ami! vous ne devinez que trop! — Quoi! vous êtes fou, décidément? — A-peu-près, puisque, selon vous, on est insensé quand on aime. — Vous me faites pitié; car vous êtes jeune. Votre figure prévient. Vous intéressez; je croirois volontiers que cette folie s'attache particuliérement aux personnes bien faites & aimables. — Le plus souvent. — J'espere du moins que ce n'est point un mal incurable. — Oh!

— Oh ! très-incurable ! — Mais on se console de tout. — Oh ! pas toujours. — N'en est-il pas une autre qui puisse vous dédommager de la perte que vous avez faite ? — Je ne le croirai jamais. — Il y a tant de belles femmes ; on prétend qu'il y en a dix pour un joli homme. On peut choisir. On prend l'une, on laisse l'autre. — Vous n'entendez rien à l'amour. — Je ne m'en soucie guere ; mais vous me faites pitié. — Luzman prit congé du bon payſan, & continua sa route vers Lorette.

Aventure de LUZMAN *près de Récannati.*

UN Pélerin en Italie est un personnage presque aussi respectable qu'un Moine ; on exerce, à son égard, une hospitalité complete. Luzman usoit assez souvent des droits du pélerinage. Il s'étoit écarté du chemin, pour ne point y être couvert de poussiere & brûlé par le soleil, & se promenoit sur la molle pelouse d'un gazon, à l'ombre d'un berceau de peupliers. Le plaisir de la promenade le

conduisit d'allées en allées jusqu'au devant d'un Château bâti sur un côteau, & masqué par un labyrinthe, surmonté d'un belvedèr commode, & galamment décoré, d'où on pouvoit découvrir trois villes à la fois, & une plaine très-étendue. Le son d'une guittare l'attira auprès de ce belvedèr. Un jeune homme, beau comme on fait Adonis, couvert d'une robe-de-chambre de taffetas bleu, en pantouffles rouges, les cheveux noués avec un ruban rose, assis sur une ottomane de moire, garnie de franges en or, pinçoit légérement de l'instrument, que Luzman avoit entendu. Son nom étoit Flaminio; il étoit le maître du lieu. Flaminio rendit à-peine son salut à Luzman. Celui-ci voulut excuser sa hardiesse. Flaminio ne répondit rien, lui fit signe de s'asseoir, & continua de pincer de la guittare, sans paroître faire la moindre attention à Luzman. Il avoit auprès de lui un jeune garçon, une de ces victimes consacrées au Dieu du Chant. Flaminio fit un signe; le Musicien chanta. Les paroles, qui dans la circonstance étoient de situation, doivent être rapportées, & nous substituons à des

paroles Italiennes, ce Couplet qui en rend le ſens mot à mot.

Le papillon coquet
Aime le badinage,
A la roſe, au muguet,
A l'œillet,
Il offre ſon hommage.
Il eſt léger, il eſt volage;
Mais il eſt muet;
Vous qui le prenez pour modele,
Imitez-le dans ce portrait.
Amans, pour l'honneur d'une Belle,
Gardez toujours, gardez bien le ſecret;
On excuſe un infidele,
Et jamais un indiſcret.

Flaminio commença à larmoyer à ces deux derniers vers. Le Muſicien chanta le même Couplet à trois repriſes; & Flaminio s'attendriſſoit toujours, quand il entendoit :

On excuſe un infidele,
Et jamais un indiſcret.

Il fit un ſigne; le Chanteur ſe tut & ſe retira. Flaminio ſe leva, ſe promena, toujours ſans rien dire, & même ſans s'occuper de Luzman qui le ſuivoit, étonné d'un procédé auſſi ſingulier que

le perſonnage. Fatigué de ſa promenade, il rentra dans le Château, & de la main ſembla permettre à Luzman d'entrer. Un domeſtique nombreux annonçoit la richeſſe de Flaminio, autant que les meubles précieux, & les choſes rares qu'il avoit raſſemblées chez lui avec profuſion; tous les arts avoient concouru enſemble pour orner ſa demeure; tous les gouts paroiſſoient être entrés dans ſon ame. Luzman le ſuivit dans ſon cabinet. Flaminio s'aſſit devant un ſecrétaire, fit ſigne à Luzman de s'aſſeoir, ou de parcourir ſa bibliotheque. Luzman aima mieux l'obſerver en ſilence. Flaminio prit une plume de la main droite, & d'un coup de canif, ouvrit une veine du bras gauche, en tira du ſang, banda enſuite ſon bras, trempa ſa plume dans ſon ſang, & écrivit. Luzman frémit à cette pantomime, & voulut quitter le ſiege & le cabinet; la porte en étoit fermée par un ſecret; il fut obligé de reſter, & de diſſimuler ſa frayeur. La lettre étant faite, Flaminio ouvrit une fenêtre, & ſiffla. A l'inſtant, une colombe apprivoiſée vint voler ſur ſon épaule, en étendant ſes ailes. Fla-

minio la prit, & la careſſa pluſieurs fois, attacha avec un ruban gris ſa lettre ſous les ailes de la colombe, la careſſa encore, & le meſſager ailé prit ſon eſſor. Flaminio parut plus agité après le départ de l'oiſeau. Luzman ſe flattoit qu'enfin il parleroit; le moment en étoit loin encore. On ſonna le ſouper. La porte du cabinet s'ouvrit; ſix laquais, armés de flambeaux allumés, les conduiſirent dans la ſalle à manger. Luzman prit place vis-à-vis de ſon hôte ſilencieux. Le ſouper fut ſervi délicatement, & avec cette ſomptuoſité ſi naturelle aux grands Seigneurs, & qui leur donne même de la dignité. On exécuta des ſonates, des ſymphonies, & les meilleurs morceaux des Opéra les plus connus. Le jeune Chanteur chanta encore le même couplet, & Flaminio s'attendrit de nouveau à ces deux vers :

On excuſe un infidele,
Et jamais un indiſcret.

Le deſſert étoit ſervi, on étoit prêt à quitter la table, quand la pendule s'agita. A ce premier bruit, les Laquais firent un geſte de douleur. Luzman

perdit d'abord contenance. Le timbre, frappé par le marteau, ayant ceſſé de réſonner pour la dixieme fois, Flaminio ſortit la langue de ſa bouche, en appuya le bout ſur un baſſin d'argent, & le perça avec la pointe d'une aiguille. Luzman ne put ſe défendre de jetter un cri. Flaminio mit une poudre ſur ſa plaie, regarda Luzman, ſourit, fit un ſigne, & on répéta encore :

On excuſe un infidele,
Et jamais un indiſcret.

Ce refrain étant fini, Flaminio rentra dans ſes petits appartemens, & les laquais conduiſirent Luzman dans une chambre, où tout étoit préparé pour ſon coucher. Jamais il n'avoit eu autant d'envie de ſatisfaire ſa curioſité ; mais jamais il ne craignit tant d'être indiſcret. Les manieres, la conduite de Flaminio étoient ſi extraordinaires, que dans un ſiecle moins éclairé, Luzman l'auroit pris volontiers pour un Génie, & ſon Palais, pour la demeure d'un Enchanteur. Cette reſſource du merveilleux, qui a tant d'attraits pour tant de monde, ne

lui étoit malheureusement point permise, & sa raison étoit confondue. Il se coucha, moins disposé que jamais à dormir.

Le jour commençoit à poindre, que Luzman commençoit à peine à fermer les yeux. Son sommeil ne fut pas de longue durée. Le bruit tumultueux de cette grosse joie, qui rend le peuple si bruyant dans sa gaieté, le trépignement répété d'une assemblée nombreuse & agitée, enfin les sons du cistre & du galoubet, le réveillerent en sursaut. Cette joie, qui contrastoit si fort avec le silence de la veille, redoublerent naturellement sa surprise. Il s'habilla à la hâte, mit la tête à la fenêtre, & vit entrer dans la cour du Château, de jeunes danseurs & de jeunes danseuses en habits de Bergers, qui dansoient, sautoient & serpentoient au son du tambourin, en se tenant tous par la main. Ils chantoient en chœur :

Censeurs méchans, Censeurs jaloux,
Qui donnez le nom de folie
A des sentimens aussi doux,
Regardez-nous,

Regardez-nous,
Et que votre ame épanouie,
Convienne du moins que l'Amour,
Qui fait tant d'heureux en un jour,
Eſt une bien douce folie.

Luzman étoit un Amant trop malheureux, pour croire au bonheur des Amans : il deſcendit l'eſcalier pour venir faire ſes adieux à ſon hôte ; mais il s'apperçut bientôt que tout étoit changé. Les laquais parloient ſi haut & ſi vîte, qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes. Luzman n'ignoroit pas que les laquais ſont des eſpeces de ſinges. Oh, oh ! dit-il en lui-même, ces gens-ci parlent ; donc le Maître a parlé ! donc il me parlera ! Il vit les laquais rire en le regardant. Ils rient, dit-il ! donc Flaminio eſt gai. Luzman, en jugeant ainſi du Maître ſur la contenance des valets, ne ſe trompoit point.

En entrant dans la ſalle, où il croyoit trouver Flaminio ſeul, il recula deux pas, moins par un mouvement de ſurpriſe, que par un mouvement d'admiration : il vit une belle perſonne, jeune, & auſſi fraîche qu'un frais bouton ; un

teint de rose, des yeux noirs & bien fendus, une taille légere & élancée, une peau plus blanche que l'albâtre, contrastant très-bien avec l'ébene de ses cheveux. Cette belle personne étoit debout, appuyée contre la cheminée, & sourioit, en prêtant une oreille attentive à Flaminio, qui parloit assez haut pour se faire entendre d'elle, trop bas pour être entendu par un tiers. Luzman n'osa l'interrompre. Flaminio, après avoir joui de son étonnement, lui tendit la main, & lui parla en ces termes : — Vous avez été surpris, sans doute, Seigneur Pélerin, de tout ce que vous avez vu ici ? Il est vrai que vous trouverez peu d'hommes qui soient de bonne foi pour savoir se punir ; vous n'en trouverez point qui ne tirent vanité de ce que j'ai blâmé si sévérement dans moi. J'aime, Seigneur Pélerin ; mais j'aime comme on n'aime plus, avec autant de respect que de vivacité ; & c'est ainsi qu'on doit aimer, si l'on veut que l'amour, au lieu d'être une foiblesse, soit une ivresse honorable. Vous voyez mon Amante : ne serois-je point le dernier des mortels, si je ne savois

que l'aimer foiblement ? Moi seul, entre mille concurrens, c'est moi seul que son cœur a nommé. Ce choix, en portant ma félicité à son comble, ne flatta pas moins mon amour-propre. Hélas ! l'amour-propre tient si souvent la place de l'amour ! On croit être tendre, & l'on n'est que vain. J'eus un moment d'indiscrétion. Mais, Seigneur Pélerin, n'auriez-vous point été aussi glorieux que moi d'être aimé de Dona Rosa ? Ne croyez point qu'amant infidele & léger, on m'ait vu promener indiscrétement dans les cercles, de main en main, le portrait de ma Maîtresse ; que j'aie fait de ces demi-confidences coupables, qui font circuler plus rapidement les anecdotes qu'on a l'air de vouloir tenir secretes ; que j'aie affiché la jalousie, & affecté le respect en public, pour dénoncer l'objet de mes feux par une pantomime muette. Je n'ai point ces jolis crimes à me reprocher. J'avois un ami : eh ! qui mieux qu'un Amant peut sentir le prix de l'amitié ? Mon ame enivrée s'épanchoit dans son sein ; je déposois dans son cœur mon idolâtrie pour Dona Rosa. Ne devois-je

pas croire que le cœur de mon ami étoit un sanctuaire auguste, d'où rien ne devoit s'échapper ? Il fut indiscret ; il révéla tout à Dona Rosa ; le motif en étoit louable : Rosa me soupçonnoit, m'accusoit même : mon ami prit ma défense ; mais il me défendit avec trop de chaleur. Rosa, offensée, me bannit de sa présence, me jura une haine éternelle. Que n'ai-je point fait pour la toucher ! Je formai le dessein de m'éloigner de sa présence. Je me retirai dans ce Château. J'y apprivoisai cette Colombe, que vous avez vue ; je jurai de n'écrire à Rosa que des lettres teintes de mon sang, & d'en perdre, en lui écrivant, jusqu'à la derniere goutte. Je jurai encore de percer ma langue tous les soirs, à la même heure où j'avois commencé à être indiscret, jusqu'à ce que Rosa voulût me pardonner, ou jusqu'à ce que je pusse mourir de ce genre de supplice. Je ne vous dirai point, Seigneur Pélerin, que Rosa m'a pardonné, puisque vous la voyez, & que je vous parle. J'aurai beaucoup d'imitateurs dans ma faute ; mais j'en aurai peu dans mon châtiment. Peut-on être indiscret &

aimer ? Eh ! qu'eſt l'amour ſans le myſtere & ſans la délicateſſe ? N'eſt-il pas cette tendre ſenſitive, qui ne s'épanouit qu'à la lumiere douce & incertaine du ſoir, & ſe flétrit au ſeul toucher ? O vous, belle & tendre moitié du monde, qui avez tant à vous plaindre de nos infidélités indiſcretes, imitez Roſa, & vous trouverez moins d'infideles & d'indiſcrets. — Flaminio voulut retenir Luzman toute la journée, pour le rendre témoin des fêtes qu'il devoit donner à Roſa ; mais Luzman n'auroit pas pu ſoutenir le ſpectacle de deux Amans heureux. La joie d'autrui, en effet, n'eſt pas la moindre des peines d'un infortuné.

LUZMAN de retour en Eſpagne ; ſon entrevue avec Arboléa ; ſa retraite ; ſa mort.

LUZMAN, de retour en Eſpagne, ſe flattoit de voir bientôt le terme de ſes peines. C'étoit pour lui déja un plaiſir de ſe rapprocher d'Arboléa. Pourra-t-elle tenir, diſoit-il, contre tant de conſtance,

contre une tendreſſe auſſi chaſte & auſſi fidele! Non, Arboléa n'eſt point inſenſible. Il étoit près d'entrer dans Séville, quand il apprit que ſa Maîtreſſe s'étoit retirée dans un Couvent, depuis ſon départ, & qu'elle s'étoit vouée au ſervice des ſaints Autels. Cette nouvelle le jetta dans un abattement profond. Il ſe mit à pleurer, & l'eſpérance, qui commençoit déja à le conſoler, lui fut ravie pour toujours. O Luzman, s'écria-t-il, tes malheurs n'étoient point à leur comble! tu avois encore une perte à pleurer. Arboléa eſt vivante; mais elle eſt morte pour toi. Le parti qu'Arboléa a pris, ajouta-t-il, eſt une preuve de ſa tendreſſe, puiſqu'elle n'a cru pouvoir effacer mon ſouvenir qu'en ſe conſacrant à Dieu. J'aurai déſormais mes douleurs & les chagrins d'Arboléa à dévorer. — Il avoit formé auparavant le projet de voler dans les bras de ſon pere, & de rendre à ſa mere le tribut de la piété filiale : mais pere & mere furent oubliés; la Nature ſe tut. Son cœur n'avoit plus qu'un beſoin. Il ſe préſenta au Couvent d'Arboléa, la fit demander, & monta au par-

loir. L'obscurité silencieuse du lieu, les effigies vénérables des saintes Vestales, qui le décoroient, un grand Crucifix, & des grilles qui formoient une barriere sacrée entre Arboléa & lui, imprimerent dans son ame une frayeur religieuse. Il trembloit de profaner cet asyle de l'innocence & de la paix, en prononçant le nom d'amour. Mais comment ne pas prononcer ce nom si doux quand on aime! il tomba à deux genoux devant le Crucifix, implora, les mains élevées, le Pere des miséricordes. Arboléa le surprit dans cette attitude; elle ne le reconnut point, tant il étoit changé, & n'osa le détourner de sa priere. Luzman tourna ses yeux vers elle, l'apperçut, &, sans changer de place, il ne sut que pleurer, & il pleura long-temps avant de pouvoir parler. Les accens de sa douleur se firent entendre jusqu'au fond du cœur d'Arboléa, & y réveillerent ses premiers mouvemens. Elle joignit les mains, leva les yeux au Ciel pour lui demander de nouvelles forces, & pleura à son tour. Jamais entrevue ne fut aussi touchante. Luzman, prosterné devant l'image du Dieu vivant, sembloit vou-

loir dire à Arboléa, je ne viens point ſouiller des lieux ſi reſpectables; je ne viens point redemander un cœur qu'un Dieu poſſede tout entier. Vivez pour l'adorer, je vivrai pour vous regretter: maintenant que j'ai eu la douceur de vous revoir, je peux mourir ſans peine. Arboléa exprimoit, par ſes larmes, & ſon amour, & ſes regrets. Vous vivez! lui dit-elle enfin, je ne pleurerai plus votre mort! Le Ciel, qui me fait retrouver avec vous, a donc pris pitié de moi! Mais cet habit, ce cilice, tout nous impoſe, ô Luzman! une bien dure néceſſité; ne me regardez plus que comme une tendre ſœur. Retournez vers vos parens; recevez de leur main une femme, & qu'elle faſſe pour votre bonheur autant que j'aurois voulu faire moi-même. Elle ſe tut, & pleura encore. Luzman fut le témoin des combats ſecrets qu'elle ſe livroit. Ah! qu'il eſt cruel, dit-il en ſoupirant, de vouloir réſiſter à l'amour! Quel nom ai-je prononcé! Pardonne, ô mon Dieu! pardonne..... Non, non, chere Arboléa, puiſque vous me regrettez, vous êtes encore à moi; & je vous promets d'être toujours à vous.

Je renonce au monde, puiſque vous y avez renoncé. Je vais bâtir un hermitage, où je veux paſſer le reſte de mes jours. La pureté de ma conduite égalera celle des ſentimens que je vous ai voués. A ces mots, il colla ſa bouche ſur la grille, ſoupira, & prononça le dernier adieu. Arboléa ne put l'entendre ſans tomber en foibleſſe.

Luzman, rendu à ſa famille, ne tarda point d'inſtruire ſes parens de ſon projet : leur tendreſſe voulut en empêcher l'exécution. Il fut forcé de vaincre leur réſiſtance. Il ſe retira dans un endroit déſert, où il bâtit un hermitage, & où il vécut vingt ans dans la retraite, toujours innocemment occupé de l'objet qui l'y avoit conduit.

(*Par M. Mayer.*)

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

MORGUS,

OU

LA TOUR SANS HUIS.

Extrait d'un ancien Manuscrit rare.

DEs recherches non interrompues, nous font découvrir encore des trésors dans les monumens de la premiere Chevalerie. Nous croyons plaire à nos Lecteurs, en les leur offrant.

DU temps du grand Monarque Artus, Instituteur & Chef des Chevaliers de la Table-Ronde, vivoit en Ecosse un Chevalier de haute naissance, mais plein

d'astuce & de trahison. Aussi ses Confreres avoient-ils obtenu de la Reine Genievre, qu'il ne fût plus invité aux tournois. Ce guerrier discourtois, qui se nommoit Morgus, ne croyoit point à l'honneur des Dames. Il en avoit enlevé un grand nombre, & la sagesse n'étoit point une sauve-garde contre sa brutalité. A la Cour même de Cramalot, où regnoit le grand Roi Artus, il n'y avoit Dame, ni Demoiselle si accomplie, dont Morgus ne racontât quelque anecdote scandaleuse, qu'il aggravoit, quand le fait étoit vrai, & qu'il inventoit effrontément, quand la vérité ne se prêtoit point à sa médisance. Ce penchant à calomnier le beau sexe, lui avoit attiré trois affaires fâcheuses. Dans chacun de ces combats particuliers, il avoit toujours perdu quelque chose du sien, sans en devenir plus sage. Sa premiere rixe lui avoit couté l'œil droit; sa seconde, l'oreille gauche : il n'en fut pas quitte à si bon marché dans la troisieme. Il avoit eu la témérité de mal parler de la belle Maloane, femme de Danain le Roux, le moins endurant peut-être de tous les

Chevaliers de la Table-Ronde. Danain le força à rompre une lance avec lui. Dès le premier choc, Morgus fut terrassé, & contraint de rendre l'épée à son terrible Adversaire, qui, par droit de conquête, s'empara du Chevalier désarmé, & de Farolin, superbe cheval entier que montoit Morgus. Danain donna ordre à ses Ecuyers de conduire l'un & l'autre dans un de ses châteaux, où il voulut que Morgus restât prisonnier sur sa parole, jusqu'à l'arrivée de la belle Maloane, aux pieds de laquelle il devoit, en présence de douze Chevaliers, confesser, qu'à tort, méchamment, & comme mal avisé, il avoit calomnié l'honneur de cette Dame. Morgus n'étoit pas fort curieux de figurer dans cette cérémonie; il monta de nuit sur son superbe cheval, bien résolu de fausser son serment, & de prendre le large. Danain, qui avoit prévu sa félonie, avoit fait disposer une embuscade dans un bois, par où le fugitif devoit nécessairement passer. Il ne manqua pas de donner dans un gros d'Archers à cheval, qui lui firent tourner bride, & le rame-

nerent assez brutalement au château. Danain n'étoit pas roux pour rien : il étoit haineux & vindicatif à l'excès. Dans sa colere, il ordonna à Lourdaut, son Maréchal ferrant, de rendre hongre le beau cheval entier de Morgus. Ce Maréchal avoit l'ouïe dure, & l'intelligence fort obtuse. Il se figura avoir entendu tout autrement que n'avoit dit Danain; tellement qu'assisté de huit robustes garçons de forge, il fit tout d'un temps subir la même épreuve au cheval & au Chevalier.

Lorsque cette nouvelle fut sue à Cramalot, on y blâma généralement la férocité de Danain, qui, disoit-on, s'étoit permis une vengeance atroce & inouie entre Chevaliers. Le Roi Artus, & la Reine Genievre, lui en firent, par lettres, de très-vives réprimandes. Danain s'excusa de son mieux sur la surdité de son Maréchal, qui avoit, disoit-il, outre-passé ses ordres. Il ordonna à ses Chirurgiens de soigner les deux affligés; & lorsque Morgus fut guéri, ainsi que son cheval, en dédommagement de la méprise faite par Lourdaut, pleine liberté, & sans

rançon, fut rendue aux deux Compagnons d'infortune. Danain dispensa même Morgus de l'humiliante cérémonie du désaveu, la peine qu'il avoit subie y étant plus qu'équivalente.

Morgus s'en retourna donc, ainsi désastreusement équipé, en son château de la Licorne, dont les avenues, depuis cette époque, devinrent beaucoup moins formidables au beau Sexe. Les principaux Seigneurs Ecossois, la fleur des Chevaliers de la contrée, ne firent plus difficulté d'y conduire, en partie de cavalcade, les nobles Dames & Damoiselles auxquelles leur cœur étoit attaché. On se familiarisa avec le féroce Morgus; on le crut apprivoisé à tel point, par son accident, que, peu s'en faut que ces Seigneurs ne lui eussent confié la garde de ce qu'ils aimoient le plus. Cependant ç'eût été pousser trop loin la confiance; & Morgus, comme on va le voir, étoit même encore un mauvais voisin pour *les Nobles & sages Pucelles des environs.*

Parmi les jeunes Guerriers qui fréquentoient, avec l'objet de leur amour, les avenues du château de la Licorne,

on distinguoit le beau Fragel, frere de la belle Yseult, Reine de Cornouailles. Il venoit, depuis huit mois, d'être reçu Chevalier par le Roi Artus, qui, toutefois, vu sa grande jeunesse, avoit exigé encore de lui un an d'épreuve, pour l'admettre aux honneurs de la Table-Ronde. On voyoit sans cesse à ses côtés une jeune beauté du même âge, nommée la belle Carly, fille d'un des premiers Barons de l'Ecosse. Fragel l'avoit délivrée des mains des Danois ravisseurs; & pour récompense d'un tel service, il avoit demandé cette Belle en mariage à son pere. Celui-ci, flatté d'une telle alliance, avoit promis, foi de Chevalier, de les unir, lorsque Fragel auroit été admis aux honneurs de la Table-Ronde. C'étoit ne retarder leur félicité que de quelques mois. Un espoir certain & aussi prochain, est un bonheur anticipé. La joie la plus vive éclatoit dans les yeux de ce couple charmant. Tous les regards de la contrée étoient tournés sur eux; mais eux n'en avoient que pour s'envisager tendrement. Tous deux sembloient dire : *Formés l'un pour l'autre, épris l'un de*

l'autre, promis l'un à l'autre, Hymen! ô Hymen! hâte-toi de nous unir. S'ils ſe parloient ainſi des yeux, lorſqu'ils étoient obſervés, que ne ſe diſoient-ils point, lorſqu'ils étoient plus libres! Mais ce n'eſt point aſſez de ſe dire mille & mille fois qu'ils s'aiment, qu'ils s'idolâtrent, il faut encore qu'ils ſe l'écrivent. Le château où demeure la belle Carly eſt à une lieue de celui où ſéjourne Fragel. Ingénieux à rapprocher cet eſpace, il dreſſe un Faucon à porter de tendres billets à Carly, & à lui en rapporter la réponſe. Amour! quelles métamorphoſes n'operes-tu pas? Un Faucon, pour t'obéir, remplit aujourd'hui le miniſtere autrefois réſervé aux colombes.

Morgus, qui n'avoit pas perdu la faculté de médire des Dames, & de ſuſpecter leur vertu, remarqua la tendre ſympathie de ces Amans. Il les épia, eſpérant les ſurprendre dans quelque douce privauté. Il ſe convainquit, par cette lâche curioſité, que la décence préſidoit à la conduite la plus ſecrete du jeune Fragel & de ſa bien-aimée, & que la ſageſſe étoit en tiers dans leur

douce & innocente union. Que gagne-t-il donc à observer malignement leurs démarches? Rien, sans doute; mais en revanche, il y perd son propre repos, en voulant troubler le leur. Un feu, qu'il croyoit éteint pour jamais en lui, se ranime tout-à-coup dans ses veines. Il devient à la fois éperdument amoureux de Carly, & jaloux à l'excès de Fragel. Indigne des faveurs de l'amour, il veut troubler le bonheur d'un Amant. L'œil unique qui lui reste, prétend jouir seul de la vue de la belle Carly. Une découverte que le hasard lui a fait faire dans les archives de son château, lui donne le moyen assuré d'effectuer ce coupable projet. Arrêtons-nous sur cette découverte, qui va devenir si fatale au couple amoureux, & à Morgus lui-même.

Il y avoit quelques jours que Morgus, en cherchant un ancien titre terrier contre un de ses vassaux, avoit trouvé, parmi divers parchemins, dans une enveloppe particuliere, une lettre, non encore décachetée, scellée de ses armes, & dont l'écriture lui parut être de son pere, mort dans une bataille contre les Saxons.

Saxons. Il admira que cette lettre n'eût point encore frappé sa vue. Il l'ouvrit, & il lut ce qui suit.

» Cette lettre, mon fils, contient » un secret qui peut devenir pour vous de » la plus grande importance. Apprenez » donc que la grotte du château de » la Licorne, que vous croyez sans » issue, en a une, pratiquée sous le » piedestal de la statue d'Agricola. En » appliquant l'effort d'un seul cheval » au gros anneau qui partage les deux » bas-reliefs de la partie antérieure de » cette base, vous déplacerez toute la » masse, qui ne porte que sur des » roulettes, qu'on a eu soin de dérober » à la vue. Alors vous découvrirez un » conduit souterrein, par où l'on des- » cend dans une longue galerie, pra- » tiquée à plus de trois cens pieds sous » terre. Cette galerie est l'ouvrage des » malheureux ancêtres des Ecossois, sous » la tyrannie des Romains. C'est une » mine aujourd'hui creuse, & solide- » ment voûtée, qui va se terminer à » l'une des caves de la *Tour sans Huis*, » que le vulgaire croit habitée par des

» Fées & des Enchanteurs. Ce château, » placé dans des landes arides, ter- » mine notre domaine au couchant. Il » eſt muni de tout ce qui peut mettre » une forteresſe en état de ſoutenir un » long ſiege; ou plutôt, il eſt inexpugna- » ble, tant qu'on ne connoîtra point » le conduit ſecret qui y mene. Car com- » ment l'ennemi pourroit-il jamais en- » trer dans une tour où l'on ne remarque, » ni porte, ni fenêtre, ni ouverture » quelconque, défendue par ſa hauteur » effrayante, qui eſt de deux cens pieds » de haut, environnée d'un foſſé de » quatre-vingts pieds de largeur, & » dont la profondeur fait frémir? Cette » tour, impénétrable à tout autre que » vous, vous ſera, mon fils, d'une » reſſource ineſtimable contre les in- » curſions des Danois, ou contre les » tentatives de vos voiſins «.

Morgus, à la lecture de cette lettre, crut entrevoir un moyen de ſe venger des Chevaliers de la Table-Ronde. Quand je voudrai (ſe diſoit-il à lui-même), je me renfermerai dans la *Tour ſans Huis*; & de-là, ſous un nom

factice, je ferai hardiment provoquer tous les preux de la Cour du Roi Artus. S'ils tentent d'approcher de trop près de la tour, je ferai jouer les baliſtes; & les pierres qu'elles lanceront, me feront raiſon des plus braves. Si aucun d'eux ne tente d'en approcher, mon défi les déshonorera tous, & cette honte me vengera de l'excluſion qu'ils affectent de me donner à leurs tournois.

Mais quand Morgus, pour avoir trop ſouvent regardé la belle Carly, eut été frappé d'un trait irrémédiable, & que, s'étant bien conſulté, il eut reconnu que la poſſeſſion, même la plus gratuite, de la perſonne dont il étoit paſſionné, étoit néceſſaire à ſon bonheur, il enviſagea la nouvelle découverte ſous un autre point de vue. Emparons-nous d'abord (ſe dit-il) de la belle Carly, ſous le nom de l'Enchanteur Merlinor, éleve de Merlin, & que nous ſuppoſerons habiter la *Tour ſans Huis*. Nous ſatisferons enſuite le deſir d'humilier les Chevaliers de la Cour de Cramalot; quelque douce que ſoit la vengeance, elle doit paſſer après l'amour.

Ainſi raiſonna ſur la tendreſſe Morgus le diſcourtois, avec qui la tendreſſe ſembloit cependant n'avoir plus aucun rapport. Il dreſſe auſſi-tôt toutes les batteries néceſſaires pour venir à bout de ſon projet. De ce moment, la grotte du château de la Licorne n'eſt plus ouverte à tous venans. Une forte porte à deux battans, dont il ſe réſerve la clef, en interdit l'entrée. Morgus choiſit une nuit ténébreuſe; il entre à cheval dans la grotte; il en referme auſſi-tôt la porte. Alors, à l'aide d'un briquet, il allume un flambeau, il fait manœuvrer le cheval, qu'il attache par une corde à l'anneau indiqué. Auſſi-tôt la ſtatue change de place, & découvre l'entrée du conduit ſouterrein. Morgus y entre; il ſait le nombre des degrés, par la hauteur uniforme de chaque marche, & par la profondeur donnée de ce noir abyme. Il pénetre ainſi avec ſécurité au bas de l'eſcalier myſtérieux. Le voilà parvenu, près des entrailles de la terre, dans la longue galerie ſouterreine. Il la franchit; &, au bout d'une heure de marche, il parvient à l'iſſue qui donne ſous la *Tour ſans Huis*.

Il en parcourt tous les recoins, tous les étages. Monté sur la terrasse, il y admire l'approvisionnement des batteries. Il se propose d'en faire usage contre les Chevaliers de la Table-Ronde ; mais sur-tout il espere embellir ce séjour, d'un objet fait pour orner l'Univers. Il ne la possédera pas ; il s'étourdit sur ce malheur. Il lui suffit d'enlever la belle Carly à son rival.

Fixé à ce dessein, il fait l'acquisition d'un Nain hideux, venu d'Ispahan ou de Babylone, aussi maléficié, à tous égards, que lui-même. C'est de nuit qu'il fait introduire ce Nain dans le château de la Licorne ; c'est de nuit qu'il le guide, par le conduit souterrein, & qu'il l'établit Gouverneur en chef d'une tour sans habitans, mais où il se promet d'amener bientôt une aimable compagne. Morgus a eu soin de charger le Nain de vivres nécessaires pour plusieurs jours. Ce Nain avoit en poumons & en poitrine, ce qui sembloit lui manquer dans tout le reste de ses proportions. Lorsqu'il sonnoit du cor, on eût cru entendre les éclats du

tonnerre, dont sa voix imitoit aussi le fracas.

Morgus ne tarda pas à faire épier & à savoir l'instant où Fragel & sa douce amie se rendent dans les avenues de son Château. Il a chez lui des armures Danoises, dépouilles honorables, enlevées par ses peres aux pirates du Nord. Il en fait revêtir ses Ecuyers, leur ordonne de se tenir en embuscade, la visiere baissée, la lance en arrêt; de fondre tout-à-coup sur les deux Amans; de lui amener la belle Carly; & de lier Fragel à un arbre, après lui avoir bandé les yeux. Il menace de mort quiconque d'entr'eux trahira le secret. Morgus est obéi; le complot s'exécute, malgré la longue & vigoureuse résistance de Fragel.

La belle Carly se crut prisonniere des Danois, jusqu'au moment où elle se vit conduire au château de la Licorne, & présenter, par ses ravisseurs, au discourtois & difforme Morgus. La terreur fit place à l'indignation. Le coupable en prévint l'éclat. » Epargnez-vous les » reproches, Madame, lui dit-il, après » avoir fait retirer tout le monde: je » sais que mon procédé est un attentat;

» mais un amour extrême porte à tout » entreprendre. Je vous ai vue ; je vous » aime ; votre présence est nécessaire » à mon bonheur. Disposez-vous à me » suivre sans résistance, dans une re- » traite où nul autre Chevalier que » moi n'aura le bonheur de vous voir «. Alors la prenant par le bras, il veut la conduire vers la grotte ; elle refuse de l'y suivre ; mais Morgus est trop assuré de faire cesser ce refus, en faisant à Carly cette proposition : *J'accorderai à ce prix-là la délivrance de Fragel.* Des pleurs coulent de ses beaux yeux ; elle fait un pas pour suivre son tyran. Il s'arrête alors, appelle un de ses Ecuyers, lui commande de reprendre ses vêtemens Ecossois, & d'aller délier le Chevalier captif. L'Ecuyer part. Carly, en frémissant, se laisse conduire, par Morgus, dans la *Tour sans Huis.* L'horrible Nain, un flambeau à la main, guide leurs pas le long de la galerie souterreine.

L'Ecuyer ne retrouva plus Fragel attaché à l'arbre : un Bucheron l'avoit déja délivré ; mais en le dérobant à une mort lente, il l'avoit réservé au

plus affreux déſeſpoir. Vivre ſans Carly ! ne ſavoir ce qu'elle eſt devenue ! Les barbares raviſſeurs auront-ils reſpecté la jeuneſſe, l'innocence, la vertu ? Où ſont-ils ces cruels ? où les pourſuivre ? quelle route tenir la premiere ? Ah ! Fragel ! tes agitations, ta douleur, tes regrets, tes fureurs, ne trouveront point de pinceau qui puiſſe les rendre.

Il lui reſte une reſſource, une ſeule ; il ne la négligera pas : c'eſt le gentil Faucon, dreſſé par l'Amour même aux plus tendres meſſages, & à diſtinguer Fragel & la belle Carly une lieue à la ronde. Stylé à cet exercice, on a négligé de lui apprendre tous les autres. Il n'y a, ni perdrix, ni becaſſe qui le tente. Il ne s'élance jamais du poing de Fragel, dans l'eſpace azuré, que pour ſe rabattre amoureuſement aux pieds de Carly ; & Carly ne le renvoie jamais à ſon maître, ſans lui confier ſous la ſerre un billet, dont Fragel ſeul peut apprécier les expreſſions. Hélas ! cette reſſource même eſt impraticable pour l'inſtant. Le gentil Faucon eſt revenu de ſon dernier meſſage, l'aile percée d'une fleche, décochée par un Montagnard. Il ne ſera

que dans quelques semaines en état de reprendre son vol.

Cependant le perfide dessein qu'a conçu Morgus d'humilier tous les Chevaliers de la Table-Ronde, prospere incroyablement. Le Nain hideux, muni d'un cor, ou d'un porte-voix, parcourt la terrasse de la tour, se montre, tantôt à un creneau, tantôt à un autre, & de-là appelle insolemment, par leur nom, quatre fois le jour, tous les Preux les plus renommés de la Cour de Cramalot, de par Monseigneur Merlinor, Enchanteur & Chevalier sans pareil, éleve du grand Merlin, & Seigneur de la *Tour sans Huis*. Il les défie de sa part d'oser impunément s'avancer jusques sur le bord du fossé de cette tour.

L'étonnement fut général dans les trois Royaumes, quand la nouvelle de ce phénomene s'y fut répandue & confirmée. On connoissoit bien la *Tour sans Huis*, pour avoir la réputation d'être habitée par des Génies; ceux même qui ne le croyoient point, souffroient volontiers, & sans humeur, que d'autres le crussent. Quel inconvénient de

faire séjourner des esprits dans un lieu absolument désert, où, d'âge d'homme, on n'a jamais vu personne se montrer ou se faire entendre ? Mais présentement le cas est différent. Voici un Nain à tête énorme, qui produit, en plein jour, sa face hideuse, & qui, d'une voix de Stentor, défie, au nom d'un certain Merlinor, tous les Preux ensemble. Que croire, que penser d'un cas aussi étrange ? Mille gens, dignes de foi, s'en sont assurés par leurs oreilles & par leurs yeux. Le fait est donc certain. Mais si l'on n'en peut douter, que va devenir l'honneur de la Chevalerie, pour peu qu'elle balance à se présenter au pied de la fatale tour ? Aussi n'hésite-t-elle pas. Le Roi Artus envoie des dépêches dans les trois Royaumes, & même dans la Petite-Breta ne à tous les Chevaliers de la Table-Ronde, leur ordonnant de se rendre le premier de Septembre, sans faute, armés de toutes pieces, & montés sur leurs chevaux de bataille, à la plus grande proximité de la *Tour sans Huis*, pour répondre au défi outrageant de Merlinor. Comme l'insulte est per-

ſonnelle aux Chevaliers, le Roi Artus leur enjoint de ne point ſouffrir qu'aucun autre Guerrier, que ceux de leur claſſe, ſe joigne à leur confédération.

L'empreſſement de tous ces Preux fut extrême. Leur diligence fut telle, qu'ils ſe trouverent tous rendus au lieu preſcrit, une ſemaine entiere avant le jour indiqué, quoiqu'ils traînaſſent à leur ſuite une arriere-garde très-propre à ralentir une marche. Ce cortege galant étoit compoſé de toutes les Dames de la Cour de Cramalot, qui, ſous prétexte de vouloir accompagner leurs chers époux, & de cheminer ſur les traces du devoir, avoient réellement ſuivi les pas de l'Amour. Il ne manquoit plus à la guerriere Aſſemblée, que le ſeul Fragel, qu'un déſeſpoir ſombre avoit jetté dans une maladie de langueur. Les Chevaliers ne jugerent point à propos de l'attendre, & dans l'impatience où ils étoient de venger l'honneur de l'Ordre, ils laiſſerent les Dames bien loin derriere eux, & s'avancerent juſqu'au bord du foſſé, pour en connoître la profondeur, & pour eſſayer d'y deſcendre. Mais auſſi-tôt le Nain fit jouer

les baliſtes, qui, lançant de groſſes pierres, renverſerent, avec leurs chevaux, plus de cinquante d'entre les Chevaliers, c'eſt-à-dire, la moitié de la troupe. Le Roi Artus fut rudement froiſſé; le Sénéchal Lreux eut un bras caſſé; Gauvain eut trois doigts du pied droit écraſés; le Roi Marc de Cornouailles, qui n'avoit jamais vu bien clair, fut roulé dans la pouſſiere, & preſque entiérement aveuglé. Lancelot du Lac, Perceval le Gaillois, Giron le Courtois, Danain le Roux, Triſtan, Lyonnel, & pluſieurs autres, eurent de rudes contuſions, & furent mis, pour pluſieurs jours, hors de combat. On les porta tous, en grand déſarroi, chez le perfide Morgus, qui les vit, avec une maligne joie, arriver en ſi triſte état au château de la Licorne. On avoit négligé d'inviter Morgus à l'arriere-ban de la Chevalerie, parce qu'on le méſeſtimoit généralement, & que ſa fureur à déchirer la réputation des Dames, l'avoit rendu odieux à tous ſes Confreres. Ce fut pour eux une grande mortification d'être contraints de lui demander hoſpice, & de re-

cevoir de ſes Chirurgiens les ſecours que leur état exigeoit. Morgus les conſole ironiquement ; & pour mieux les piquer, il jure, par le Saint-Graal, que le lendemain il ira lui ſeul venger l'honneur des Chevaliers de la Table-Ronde. On prend ce ſerment pour une fanfaronnade ; mais à peine l'aurore eſt-elle levée, que Morgus réveille tout le château par ſes cris, ſous prétexte d'appeller ſes Varlets, à qui il ordonne de faire ſortir de l'écurie ſon plus-magnifique cheval, & de le ſeller & équiper pour le combat. On lui obéit ; il deſcend alors armé de toutes pieces, monte ſur le ſuperbe *Deſtrier*, ſalue l'invalide Chevalier, pique & s'en va droit aux tentes des Chevaliers non bleſſés, qui campent à une grande diſtance de la portée des pierres. Il affecte également de les ſaluer, & leur promet qu'il va venger, à lui ſeul, l'honneur du Corps. Ceux-ci, ébahis, & encore conſternés de la déroute de la veille, ſe demandent entr'eux ſi le Seigneur du château de la Licorne a perdu l'eſprit. Ils le ſuivent des yeux, & le voient s'avancer avec ſon cheval juſqu'au bord du foſſé.

Auſſi-tôt une grêle de pierres, lancées par les baliſtes, ſemble fondre ſur lui du haut de la tour ; mais aucune ne l'atteint, parce que le Nain gouverne ſi habilement leur direction, que Morgus reſte inacceſſible au milieu de mille morts. Il fait ainſi intrépidement le tour du foſſé, en défiant, à haute voix, l'Enchanteur Merlinor, de le forcer à ſe retirer de plus de deux heures. La troiſieme heure expirée, il proteſte de l'impuiſſance de l'Enchanteur, & lui crie que c'eſt lui, Merlinor, qui eſt un lâche, & que l'honneur des Chevaliers de la Table-Ronde eſt vengé.

Après cet exploit concerté, & qui lui avoit couté ſi peu, Morgus retourne à la troupe des Chevaliers non bleſſés, qui le reçoivent au bruit des fanfares, & le reconduiſent en triomphe en ſon château de la Licorne. Le vainqueur commande qu'ils ſoient tous traités ſplendidement. En rentrant chez lui, ſa vanité augmente de moitié, à la vue des Dames de la Cour de Cramalot, qui venoient d'arriver, conduites par la Reine Genievre. Toute cette belle compagnie étoit en pleurs. La Reine

Genievre fondoit en larmes, se tenant à côté du Roi Artus, étendu sur un lit de repos : mais comme le remarqua le discourtois & médisant Morgus, les regards de Genievre se fixoient à la dérobée sur son cher Lancelot du Lac, également gissant sur un lit ; & celui qu'elle osoit regarder le moins, étoit la vraie cause de ses larmes. Pour la belle Yseult, femme du Roi de Cornouailles, elle ne donnoit point dans cette réserve gênante. Son imbécille mari avoit une compresse sur chaque œil. Elle tira parti de ce surcroît d'aveuglement, pour courir à l'alcove où reposoit son cher Tristan. La belle Maloane fut plus ingénieuse : elle distingua parfaitement bien du premier coup d'œil son mari Danain le roux, & son bien-aimé Chevalier Giron le courtois : mais profitant de l'obscurité qui régnoit dans cette partie de la salle, elle affecta de voir Danain où il n'étoit pas ; & courant se jetter au cou du tendre Giron : *Ah ! cher époux*, s'écria-t-elle, *que la nouvelle de votre accident m'a causé d'alarmes !* Le compliment étoit si doux & si flatteur pour Danain, qu'il n'attribua

le *quiproquo* qu'à un excès de tendreſſe pour lui ; & Giron confirma encore ſon ami Danain dans cette ſécurité, en lui diſant, à propos de cette mépriſe : *Ah ! Danain ! combien votre illuſtre moitié vous aime ! Y a-t-il au monde un mari plus heureux que vous dans ſon choix ?* A l'imitation de la Reine Genievre, & de la belle Maloane, chacune des autres Dames de la Cour de Cramalot trouva, en cette occaſion, le ſecret de concilier l'empreſſement de l'amour avec les apparences du devoir. La ſeule Yſeult s'affranchit totalement d'une contrainte, que le ſurcroît de cécité du Roi Marc rendoit, à la vérité, moins néceſſaire que jamais.

Mais perdons de vue la belle Yſeult, pour nous occuper de ſon frere, le beau, le tendre, l'infortuné Fragel. Le gentil Faucon de ce Chevalier étoit entiérement guéri, & ſembloit demander à reprendre l'eſſor. La joie qu'eut Fragel de cette guériſon, hâta la ſienne. Il commence à eſpérer de retrouver ſa chere Carly, ou du moins de parvenir à en avoir des nouvelles. Il s'arme de toutes pieces, monte ſur ſon cheval de

bataille ; &, le Faucon sur le poing, il chemine à l'aventure. Le hazard le fait passer près de la *Tour sans Huis*. Il prête l'oreille à de tendres accens, qui paroissent être dus à une femme renfermée dans cette tour, & qui s'accompagne avec une harpe. La hauteur excessive des murs ne lui permet point de distinguer les paroles de cette complainte touchante ; mais quelques sons inarticulés ont frappé son oreille, & ont retenti dans son cœur. Fragel frissonne, s'arrête, regarde cette tour mystérieuse ; un pressentiment secret lui dit qu'elle contient sa destinée. Le gentil Faucon prête aussi l'oreille à ces sons plaintifs, qu'un instinct infaillible lui fait à l'instant reconnoître. Il penche la tête de côté pour *mirer* le haut de la tour, secoue son *pennage*, étend les ailes ; &, prenant de lui-même l'essor, il s'éleve & plane dans la moyenne région ; puis rabattant son vol sur la tour, il disparoît aux yeux de Fragel, mais se montre à ceux de Carly. Il vient doucement se percher sur l'instrument de la belle chanteuse. La joie de Carly est inexprimable ; elle caresse le

gentil meſſager, tire ſes tablettes, où elle a eu tout le temps de tracer ſon malheur ; elle les confie à la ſerre du fidele Faucon, qui reprend auſſi-tôt l'eſſor, & vient ſe rabattre ſur le poing de ſon cher Maître. Fragel ouvre les tablettes ; il frémit d'horreur & de rage. Il y apprend qu'un conduit ſouterrein mene de la *grotte d'Agricola* à la *Tour ſans Huis*, & que le traître Morgus, auteur de l'enlévement de la belle Carly, eſt le tyran ſecret qui la retient dans cette tour.

Sur le champ, outré de douleur, tranſporté du deſir de la vengeance, il pique des deux. La vîteſſe de ſon courſier ne ſert point à ſon gré ſon impatiente ardeur. Il arrive, avec la rapidité d'un trait, au château de la Licorne. Morgus venoit d'en ſortir à cheval, armé de toutes pieces & ſuivi de quatre Ecuyers, pour aller mettre à contribution un de ſes vaſſaux. Fragel met pied à terre, ſalue le Roi Artus, & la noble Compagnie, devant qui il raconte l'outrage qu'il a reçu de Morgus. Il remet aux mains d'Artus les tablettes où la belle Carly a tracé de ſa

main le récit du plus noir attentat. Toute l'assemblée frissonne d'horreur. On s'écrie qu'une telle félonnie est digne de mort. L'indignation redouble, quand on vient à réfléchir que c'est à la faveur d'une manœuvre lâchement concertée, que Morgus, caché sous le faux personnage d'un prétendu Merlinor, a affronté tous les Chevaliers de la Table-Ronde, & en a fait estropier une partie; & qu'ensuite il a eu l'effronterie d'usurper, sans aucun risque, la gloire de venger à lui seul l'honneur de tout le Corps. Ainsi, de toutes parts, trahison, insulte, outrage, attentat & félonnie au premier chef.

Fragel goute au moins dans son malheur, la consolation de voir tous les cœurs partager son ressentiment. Les Dames même se proposent, & parlent hautement de se réserver la vengeance de l'affront fait à tout le sexe, en la personne de la belle Carly. C'est de leurs mains que l'ennemi de leur honneur doit périr; c'est sous leurs coups qu'il doit expirer. Elles doivent le massacrer, & le déchirer en pieces, comme autrefois les Bacchantes firent

à l'égard du malheureux Orphée. Fragel s'oppose à leur résolution. Il leur représente qu'éperdument épris de la belle Carly, c'est à lui, à lui seul, de venger sa querelle; que cette fonction est son devoir le plus cher, & que la lui envier, c'est vouloir ajouter à l'excès de son desespoir. Il joint à ces raisons les instances les plus fortes. Il se jette aux pieds du Roi Artus, de la belle Genievre, & des autres Dames; il les supplie de l'avouer pour leur Champion, & de lui faire la grace de lui confier le soin de venger à la fois leur querelle & la sienne.

Les Dames, charmées de la bonne mine du jeune Fragel, l'adoptent pour leur vengeur. Artus confirme leur choix. L'intrépide Champion des Belles remonte à cheval, orné d'un nœud d'épaule, où chaque Dame a fourni un ruban de sa couleur favorite. Quant à l'écharpe, Fragel n'en veut point d'autre que celle qu'il porte, & qui a été brodée par la belle Carly. En vain toutes les Dames & toutes les Reines de la terre tenteroient de lui en proposer une plus belle.

Fragel, ainſi galamment équipé, le cœur bouillant d'amour & de courroux, confie ſon gentil Faucon à ſa ſœur Yſeult, & va ſe poſter au milieu de la grande cour du château, ſa lance en arrêt, en face de la porte par où Morgus doit rentrer. Le Roi Artus, la Reine Genievre, toutes les Dames, & tous les Chevaliers bleſſés ou non bleſſés, s'empreſſent d'occuper les balcons, pour jouir de la vue d'un combat, où tout ce qui compoſe cette illuſtre aſſemblée, prend un intérêt direct. Les Villageois, les Bucherons, les Maréchaux, les Artiſans de toute eſpece, les Cuiſiniers, les Valets, leurs femmes, leurs enfans, s'attroupent en foule au nouveau cirque. On les fit ranger en deux haies. Morgus ne tarde point à revenir. Voyant les balcons & la cour remplis de ſpectateurs, il ſe figure qu'on a deſſein de lui rendre de nouveaux honneurs, pour le remercier du ſervice qu'il a eu l'air de rendre à toute la Chevalerie, & que le Chevalier armé de toutes pieces, qu'il apperçoit au milieu de la cour de ſon château, a été chargé par toute la compagnie de

venir le haranguer & complimenter à son retour. Combien le désabuse l'abord terrible, & l'apostrophe menaçante de Fragel ! *Défends-toi, traître & discourtois Chevalier*, crie-t-il à Morgus, *c'est ici ta derniere heure, ou la mienne.*

Morgus, à qui la férocité tient lieu de courage, se dispose aussi-tôt à soutenir le défi, sans pouvoir comprendre & sans daigner s'informer à quelle occasion, & avec quel Chevalier il est ainsi forcé de rompre une lance. Fragel, du premier choc, lui fait vuider les arçons, & l'étend à terre. Morgus furieux se releve, se remet en pied, & tire un énorme cimeterre. Fragel saute en bas de son cheval, jette au loin sa lance, & fait briller, à la vue de son adversaire, un glaive étincelant. Les voilà une seconde fois aux prises. L'intrépide Champion des Dames atteint Morgus au défaut de la cuirasse, & lui fait, entre l'épaule & le cou, une large blessure, d'où ruisselle le sang du traître. Il chancele ; ses genoux se dérobent sous lui ; il tombe. Le vainqueur lui arrache aussi-tôt son

casque, & leve le glaive vengeur pour lui couper la tête : Morgus esquive le coup, de maniere toutefois que le tranchant acier lui enleve l'oreille droite. Le glaive qui, par ce moyen, porte, pour ainsi dire, à vuide, & que l'effort le plus violent avoit dirigé, outre-passe le terme de sa direction, échappe de la main du vainqueur, & va se briser contre un tronc d'arbre. Un éclat de rire qui échappe à toute l'assemblée, & principalement aux Dames, à la vue de leur ennemi sans oreilles, acheve de désarmer leur Champion. On crie, *grace de la vie!* Fragel l'accorde, & permet aux Chirurgiens d'emporter le vaincu, pour le panser de ses blessures. Morgus est puni, quoiqu'épargné. On ramasse son oreille ; on la lui met dans la main ; on l'enleve couvert de sang, de poussiere & de honte, à travers les épigrammes de la bonne Compagnie, & les huées de la canaille.

Aussi-tôt toutes les Dames & tous ceux d'entre les Chevaliers qui étoient en état de marcher, le Roi Artus à leur tête, accompagnent Fragel vers la grotte d'Agricola. On n'attend pas que Mor-

gus en livre la clef; Lourdaut, par l'ordre d'Artus, en briſe la porte, renverſe ſtatue & piedeſtal; on découvre l'entrée du conduit ſouterrein; on y deſcend à la lueur des flambeaux. On parvient, en peu de temps, à l'iſſue pratiquée ſous la Tour ſans Huis, iſſue gardée par le Nain hideux. On ſe ſaiſit de ce monſtre malfaiſant. Les Chevaliers, outrés de l'affront qu'il a fait à tout leur Corps, en eſtropiant la moitié de leurs Confreres, demandent qu'il ſoit condamné à mort. Les Dames, plus indulgentes, font commuer la peine en cinquante coups d'étrivieres. L'exécution de cette ſentence eſt confiée à Lourdaut, qui, toujours entendant mal, lie auſſi-tôt le patient à un pilier, & lui adminiſtre libéralement deux cens cinquante coups de nerf de bœuf, au lieu de cinquante que portoit l'ordre.

Tandis que le plus brutal des hommes accable de coups le plus difforme, que les Dames, naturellement curieuſes, & les Chevaliers un peu badauts, s'arrêtent à contempler les grimaces du Nain, & qu'on s'épuiſe inutilement à crier au ſourd frappeur qu'il paſſe de beaucoup

beaucoup l'ordonnance ; le tendre Fragel, qui ne s'occupe que de sa chere Carly, la cherche si bien, qu'il la trouve. Il lui raconte ce qui s'est passé, ce qu'il a souffert pour elle, & ce qu'il a fait pour la venger & la délivrer. Mille baisers, que dans sa reconnoissance elle lui laisse imprimer sur sa belle main, le paient avec usure de tant de services. Il la mene à l'illustre Compagnie, par cette même main qu'il ne cesse de baiser avec transport. Cette scene agréable & touchante, fait enfin cesser le plus hideux spectacle. On entoure Fragel & Carly, on les complimente, on les reconduit en triomphe au château de la Licorne. Le Roi Artus dépêche un Courier au pere de la belle Carly ; il arrive le soir même, pour consentir au mariage de sa fille, qu'il félicite de n'avoir été, cette fois, enlevée que par Morgus. Le lendemain furent unis des liens indissolubles de l'hymen, les deux amans les plus tendres, le couple le plus parfait en amour comme en beauté. On se réjouit, on chanta, on dansa beaucoup à ces noces,

dont Morgus, en enrageant, paya les violons.

Et ſes bleſſures ? Elles ſe guérirent avec le temps, & quoiqu'auſſi exemplairement châtié, il ne ſe corrigea jamais. Il continua à dire, à tout venant, du mal des Dames ; mais il parloit ſans être cru. On ſe rappelloit à quelle occaſion il avoit perdu ſa derniere oreille, ce qui faiſoit que perſonne ne prêtoit la ſienne aux calomnies qu'il débitoit. Il finit par être fui de tout le monde, & ſur ſes derniers jours, il étoit réduit à s'enivrer avec ſon Nain, digne fin d'un calomniateur du beau ſexe.

(Par M. de Sivry.)

TROISIEME CLASSE.

ANECDOTES HISTORIQUES,

RELATIVES

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

PREMIERE BRANCHE

DES VALOIS.

NOus voici parvenus à une des époques les plus frappantes de la Monarchie. On a vu les événemens les plus importans se succéder, sous la branche des Valois, avec une rapidité étonnante, & plus d'une fois on a craint un renversement total. Des ennemis puissans, des guerres longues, & malheureusement motivées, une fermentation intérieure fomentée par les grands Vassaux; telles

étoient les causes de cette agitation si dangereuse; nous devons y comprendre l'Amour. Ce Dieu joua de tout temps un grand rôle chez une nation aimable; mais sous les Valois il fut souvent une foiblesse : c'est à cette observation que nous devons nous borner. La nature de notre ouvrage & le genre de nos recherches nous dispensent de tout autre travail; c'est cette partie de nos mœurs, sous les Valois, que nous développerons dans nos Anecdotes historiques. Assez d'Historiens ont décrit d'un pinceau mâle & rapide les grandes révolutions : ils ont peint le Héros, nous cherchons l'homme sensible. Eh! qui fut plus sensible, plus aimable que les Valois! Ils le furent trop sans doute; & cette sensibilité ne fut pas balancée par beaucoup d'énergie. Ils en auroient eu besoin! Combien alors la Nation eût été heureuse!

L'anecdote dont nous allons rendre compte, est du regne de Philippe VI. Ce Prince, surnommé le *Fortuné* (parce qu'il parvint à la Couronne d'une branche collatérale), fut le plus malheureux des hommes. Il eut à combattre long-temps,

comme on sait, Edouard. Ce même Robert d'Artois, qui avoit tant contribué, par ses pressantes sollicitations, à l'opposition des Etats-Généraux, contre les prétentions d'Edouard : ce Prince qui, à son tour, prétendoit à la souveraineté du Comté d'Artois, & que Philippe refusa d'appuyer, devint un Sujet rebelle, passa à Londres, où il ne cessa d'aigrir Edouard contre le Monarque François. Cette désertion fut fatale à la France. L'amour (s'il faut ajouter foi à la relation manuscrite que nous avons sous les yeux), l'amour en fut la cause.

HISTOIRE
DE
JEANNE DE DIVION.

CETTE Demoiselle étoit fille d'un Chevalier de Béthune. Robert d'Artois ne la vit pas impunément. Elle le crut sensible, & l'aima. Mais le cœur de ce Prince, déja tyrannisé par l'ambition,

ne lui fut pas donné tout entier. Neveu de la fameuse *Mahaut*, belle-mere du feu Roi Philippe-le-Long, il avoit la douleur de la voir pourvue, à son préjudice, du Comté d'Artois. La Cour des Pairs avoit déclaré que la représentation n'avoit pas lieu dans cette Province, & que les femmes y avoient droit à la succession, de préférence aux hoirs mâles plus éloignés qu'elles.

Le desir d'être Souverain fut plus fort dans l'ame du jeune Prince, que l'amour. Celle qui lui étoit chere, & dont il étoit si tendrement aimé, étoit à Arras : Robert la quitte, & vient à Paris, en 1329, réclamer la protection du Roi, dont il avoit épousé la sœur.

Jeanne de Divion, malgré le mariage récent du Prince, n'avoit pu s'en détacher. Après avoir bien soupiré d'une chaîne si contraire à sa tendresse, à sa réputation, à son repos, le sentiment l'avoit emporté. Heureuse par son choix, elle s'efforçoit d'étouffer cette voix intérieure qui la condamnoit, & de trouver dans son gout dequoi remplacer l'estime publique. Tout ce qui la cha-

grinoit, étoit l'indifférence du Comte. Une Souveraineté étoit-elle plus précieuse que ses parens, sa gloire qu'elle lui avoit sacrifiée ?

Elle apprend bientôt que ce Prince volage est occupé de nouvelles amours à la Cour de Valois. Ce coup l'accable; elle veut fuir, elle veut voler dans la Capitale de la France; elle s'indigne, s'évanouit, passe des plus violens transports à l'abattement & à la foiblesse. La raison revient, recours impuissant dans les grandes passions, où ce qu'il faudroit faire est toujours ce qu'on rejette.

Robert d'Artois avoit un rival (Thierry d'*Irchon*, Ministre de la Comtesse Mahaut). Thierry avoit découvert l'intrigue; il connoissoit le Prince; il attendit l'occasion de paroître. Le désespoir de la belle affligée lui fit connoître que cette occasion étoit arrivée. Il parle, non de sa flamme, mais des nouveaux sentimens de Robert; chaque parole de l'artificieux Ministre enfonce le poignard dans un cœur déja révolté. Le désintéressement qu'on lui suppose, passe pour un intérêt réel; il croit pouvoir solliciter

une visite : cette permission est accordée sans peine au seul homme avec lequel on puisse parler de ce qui touche, au seul à qui on auroit dû la refuser.

Il détruit un rival de la maniere la moins suspecte ; il console, séduit & triomphe.

Ce triomphe cause des remords à l'infortunée Divion. Quel que soit l'ingrat qu'on aime, peut-on se venger sans regret ? Eh ! quelle vengeance encore ? Le Ministre n'est plus qu'un monstre aux yeux de sa victime : elle veut le punir, elle se punira elle-même.

Tous les torts du Comte d'Artois sont oubliés ; Divion seule est coupable. Elle le croit du moins ; & dans la douleur aveugle qui l'égare, cette opinion la rend bientôt la plus criminelle des femmes.

Cette douceur de ses jeunes ans, cette pudeur précieuse, ces attraits touchans que les anciens ont divinisés, & dont ils ont fait les Graces, Divion a tout perdu, du moment où le crime est entré dans son cœur.

Le Ministre est empoisonné : un juste

remords lui donne le courage & le génie des forfaits.

Quand elle n'a plus d'autre témoin de son infidélité que sa conscience, ses regards se portent sur son amant. L'ambition de ce Prince lui sembloit un attentat envers l'amour. Sa liaison fatale avec le Ministre justifie maintenant cette ambition à ses yeux; elle veut la seconder, elle la remplira toute entiere sans lui, ou elle mourra. Perdue au monde, & ne trouvant que l'enfer dans son cœur, la mort, loin de l'effrayer, est son plus doux espoir, les tourmens ne l'intimident point.

Mahaut passoit des jours paisibles à Arras, dégoutée de l'intrigue, amusement nécessaire à la grandeur oisive. Mahaut, ayant perdu le Roi, son gendre, sa fille chérie consoloit sa vieillesse, en faisant le bonheur de ses Sujets.

Elle meurt, & l'on voit sur son corps les traces livides du poison.

Le caractere du crime est d'agiter. Plus tranquille après ces deux forfaits atroces, l'Amante du Comte d'Artois jouissoit intérieurement de l'exécrable

fruit de ſes vengeances. Son air calme, ſon ſexe, ſa beauté, ſa conduite paſſée écartent tous les ſoupçons loin d'elle.

Dans les ames déterminées au mal, la cruauté précede toujours la perfidie: la réunion de ces deux excès forme les ſcélérats.

Mademoiſelle de Divion les réunit. Après avoir tué le rival heureux du Comte, & celle qui poſſédoit l'Artois à ſon préjudice, elle devient fauſſaire pour lui procurer encore la ſouveraineté.

Philippe de Valois, qui aimoit ce Prince, lui avoit promis que s'il trouvoit le moindre titre favorable à ſa prétention, il aſſembleroit ſes Pairs & ſes Barons, ordonneroit une nouvelle procédure, & le feroit rentrer dans tous ſes droits.

Elle apprend cette heureuſe diſpoſition de Philippe pour ſon Amant, &, ſans lui en rien dire, elle gagne le Secrétaire de la Chancellerie d'Artois, en obtient les ſceaux, contrefait l'écriture de l'aïeul de Robert, & produit un acte, par lequel ce Prince nommoit à ſa Souveraineté Philippe, ſon fils, & ſes

hoirs mâles, s'il en avoit. Or, Robert étoit né de Philippe, & de Blanche de Bretagne. C'étoit un titre que Philippe de Valois ne pouvoit récuſer.

Mademoiſelle de Divion arrive à Paris avec cet acte, elle vole chez le Comte d'Artois, & lui cachant ſon abominable intrigue : *Vous m'avez délaiſſée*, lui dit-elle ; *Dame plus accorte, mais non tant loyale occupe votre gentil cœur. Elle eſt plus décevante ; j'ai plus d'amour. Prenez cet écrit ; l'Artois vous prendra à comte.*

La vue inopinée d'une perſonne qu'il avoit effectivement oubliée, déconcerta le Prince ; il balbutia quelques excuſes, lut le parchemin, & pénétré de reconnoiſſance, l'ambition ſatisfaite, remercia au défaut de l'amour.

On ne trompe pas une Amante. Celle-ci pâlit de colere. *Ce moment ſi redouté eſt arrivé*, lui dit-elle : *je lis dans ton ame ; tu rougis de me voir ; mais plus tu auras été ingrat, plus je te ferai rougir. Je t'enchaînerai par mes bienfaits. L'inſtant de ton bonheur ſera celui de ma mort. Je le vois ; n'importe ; le ſort en eſt jetté ; achevons mon ouvrage. Ne me parle plus*

d'amour; ne prends plus la peine de me tromper, je t'en dispense. Mon unique but est de te rendre l'Artois; tu n'as point d'autre passion. Produis ce titre que je te laisse, j'en défendrai l'authenticité; dès ce moment tu peux t'assurer de moi; je suis ta prisonniere.

Le Prince, plus confus par ce reproche dont il sentoit la justice accablante, la supplie d'accepter un appartement à l'Hôtel de Nesle, où il demeuroit.

Elle se tait, fait signe qu'on lui montre ce logement, & délivre Robert de sa présence.

Il montre cet écrit au Roi. Les Barons sont mandés au Louvre. On examine l'acte; il est déclaré faux & *apocryphe*. Robert en soutient la vérité; on le récuse. On le somme de nommer le faussaire. Il nomme Mademoiselle Divion. Elle arrive avec un air assuré; elle parle; la vérité semble sortir de sa bouche. On examine de nouveau le parchemin fatal, on le confronte avec d'autres actes du feu Comte d'Artois; l'imposture est avérée. Les bons Barons, sensibles à la beauté, mais plus jaloux encore de con-

ſerver le noble renom de fideles Juſticiers, la font conduire en priſon. L'acte eſt rejetté par un Arrêt ſolemnel. Robert, déchu de toutes ſes eſpérances, eſt vivement ſoupçonné d'être l'auteur de cette trame : il croyoit ſon Amante innocente ; il étoit innocent lui-même.

Il veut ſe juſtifier, & la juſtifier avec lui. On la tire de ſa priſon ; elle eſt interrogée en préſence du Roi & de ſes Pairs.

Elle répond à tout avec une préciſion & une ſuite qui étonnent ; on n'oſe prononcer.

Robert trouve le moyen de ſéduire ſes gardes, & de pénétrer dans ſa priſon.

Je vous dois tout, lui dit-il, *& vous ſouffrez pour moi ? Vous êtes accuſée, vous êtes dans le plus grand danger. Mais vous ne mourrez point..... Je mourrai*, lui répondit-elle.— *Vous êtes donc coupable ?* — *Oui*..... Elle lui raconte tous ſes crimes..... *O ciel !* s'écrie le Prince ; *malheureuſe ! tu me déshonores.... Je ne le croyois point : mais parle : que veux-tu de moi ? Femme criminelle & attendriſſante, je ne veux que te ſauver..... Il n'eſt plus*

de salut pour moi ; j'ai tout perdu en perdant ton cœur .... je te le rends.... je n'en veux plus, tu n'es plus digne de moi, je ne suis plus digne de toi : tu as trahi l'amour, je l'ai profané. Reconnois sous ces chaînes flétrissantes celle qui sut t'oublier un instant pour Dirchon, celle qui trancha les jours de Mahaut. Tu frémis! écoute, puis-je, en poursuivant le cours de mes crimes, te rendre tes Etats? ... Non je rougirois de les avoir à ce prix. —— Eh bien! je mourrai.

Elle se recueille un instant ; elle paroît anéantie, & prie enfin le Prince d'approcher. Il approche : elle tire son épée, & se la plonge dans le sein. *Puisque je te suis inutile*, dit-elle, *je suis inutile au monde : sans toi je mourrois plus pure ; je te pardonne, adieu* (*).

Le Comte d'Artois se retire en frissonnant de ce lieu d'horreur. Il ne rentre point dans son hôtel, il sort de Paris, fait transporter ses trésors en Angleterre ; & après avoir erré quelque temps

(*) Elle ne se tua point. Elle fut brûlée.

en France, il se retire à Bruxelles auprès du Duc de Brabant.

Continuellement frappé du spectacle horrible qu'il avoit vu, abhorrant une femme criminelle, mais se reprochant d'avoir été la cause de tous ses crimes, ne pouvant s'empêcher même de l'aimer, quand elle ne fut plus, il renonça pour jamais à la France.

Ayant appris à Bruxelles qu'on avoit confisqué ses terres, que lui-même étoit condamné à mort, le désespoir le conduisit à la plus monstrueuse démence. Il avoit trois figures de cire, qu'il avoit fait baptiser, & qui représentoient le Roi, la Reine & l'héritier présomptif de la Couronne, qui fut depuis le Roi Jean. Il vouloit, par le moyen de ces prétendus charmes, ravir à la France ces trois têtes précieuses. On apprit bientôt à Paris toutes ces horreurs, par la déposition d'un Moine, nommé *Sagebran*, auquel il les avoit révélés sous le sceau de la confession. Ce Moine refusa d'abord d'en instruire les Juges qui l'avoient fait comparoître. La menace de la question, & la décision de plusieurs

Théologiens, lui arracherent enſuite cet étrange myſtere.

Toujours égaré par un ſouvenir cruel, le Comte d'Artois, ayant vu échouer cette entrepriſe extravagante, en conçut une autre plus horrible. Du fond de ſa retraite, il envoya des meurtriers en France pour aſſaſſiner le Roi, ſon beau-frere : il oſa rentrer dans le Royaume pour y ranimer le zele de ſes partiſans. Il échappa ; mais ſa femme, ſœur du Roi, fut arrêtée, lorſqu'elle intriguoit contre ſon frere, en voulant ſervir ſon mari, & fut renfermée dans la Tour de Chinon. On la priva de la douceur de voir ſes enfans qu'on avoit pris avec elle ; ils furent détenus au Château de Nemours.

La diſgrace du malheureux Robert s'étendit ſur toute ſa famille. Sa ſœur étoit mariée au Comte de Foix, qui la fit languir en priſon, ſous prétexte d'une conduite licencieuſe, mais en effet pour plaire à Valois.

Enfin expatrié, proſcrit, pourſuivi d'aſyle en aſyle, Robert paſſe en Angleterre, déguiſé en Marchand, combat

contre ſon Roi, & périt au ſiege de Vannes en 1343. Triſte fin d'un Prince qui, au lieu de vivre à l'ombre du Trône dont il eut été le principal ornement, aima mieux traîner avec ignominie ſes derniers jours à la ſuite d'un Roi étranger.

AMOUR D'ÉDOUARD III POUR *LA COMTESSE DE SALISBURY.*

EDouard III, heureux dans ſes expéditions guerrieres, ne le fut pas ſouvent dans ſes intrigues amoureuſes. Bien des Héros ont éprouvé, comme lui, que la valeur qui dompte des ennemis, eſt un bien foible mérite aux yeux d'une belle.

Les mêmes vices, la même ignorance, la même barbarie qui regnoient à la Cour de France, étoient communs à la Cour de Londres. Les François & les Anglois n'avoient point encore un caractere diſtinctif : la rivalité de pouvoir n'avoit point diviſé les deux Puiſſances ; l'une empruntoit de l'autre les modes & les vertus, les arts & les vices.

Quand la superstition, la cruauté, l'astrologie judiciaire, la magie, disparurent chez l'une, elles tomberent dans le discrédit chez l'autre. Henri VIII en Angleterre, François I en France, opérerent ces grands changemens. Ces deux Rois, qui, pour leur gloire & pour le bonheur des deux Nations, n'eussent point dû tant aimer les femmes, adoucirent par elles la rudesse nationale, en énervant son caractere. De part & d'autre on fut plus aimable ; mais à Londres tout retomba dans la confusion : en France, la Chevalerie disparut, on vit beaucoup de Généraux ; & à la mort de Bayard, pas un Capitaine. Le commerce des femmes corrompit les mœurs ; & François I s'en apperçut bientôt lui-même ; le luxe porta le dernier coup. Nous nous empressons de faire appercevoir une ressemblance qui se trouve entre notre siecle & celui de François I. Les femmes de ce temps-là montoient à cheval, endossoient la cuirasse, le heaume & les cuissarts, alloient courir les tournois, &, sous les noms de Chevaliers inconnus, accompagnoient leurs Amans. A la bravoure

près, c'eſt la même choſe aujourd'hui : nos femmes ne courent point *par monts & par vaux ;* mais ſous notre habit, on les voit courir à cheval, & ſe ſignaler à la courſe. Nous ſommes bien éloignés de condamner un exercice qui peut les rendre plus fortes, quoiqu'il puiſſe altérer la délicateſſe de leur teint, influer ſur leurs manieres, ſur le ton de leur voix, & même ſur leur exiſtence morale. Voici ce que le Caton de la France, le Chancelier de l'Hôpital, diſoit amérement dans ſon temps :

» Les femmes, plus licencieuſes que » les hommes, en prennent l'habit, ſe » promenent indécemment en public, » ſous ce déguiſement criminel, arbo- » rent des plumes ſur leurs têtes, comme » Achilles, aux panaches flottants «.

Parlons maintenant d'Edouard III.

JEUNE encore, nous avons vu son cœur uniquement rempli de la belle Princesse de Hainaut, sa nouvelle épouse. Ce sentiment ne fut pas long-temps exclusif.

L'Histoire lui donne toutes les qualités qui forment les Héros. Aimant la gloire & les plaisirs, le vainqueur de Crécy étoit le Chevalier le plus aimable de son siecle, comme il en étoit le plus brave.

Nous l'avons déja dit, son expédition en Ecosse fut très-glorieuse. Il manifesta par les plus brillantes fêtes la joie qu'elle lui causa. Les amusemens ne suffisent pas à une ame sensible; il faut un intérêt. Edouard en trouva un bien doux dans la Princesse de Hainaut. Ce sentiment concentra long-temps tous ses gouts, excepté celui de la gloire. Plus on le crut fixé alors, moins les beautés de l'Angleterre eurent de défiance. Il étoit impossible de refuser son admiration à Edouard; sa bonté attiroit & faisoit naître le desir de lui plaire.

Amélie, fille d'un Chevalier Banne-

ret, & promise au Comte de Salisbury, fut conduite à Londres par sa mere. Sortie à peine de l'enfance, & déja dans l'éclat de la beauté, elle attira bientôt tous les regards : elle fit mille conquêtes sans en être plus fiere ; mais elle vit Edouard & soupira.

Seul objet de la passion naissante d'Amélie, ce Prince, encore amant de sa femme, fut seul exempt de l'impression générale qu'elle avoit faite. Après la Reine, l'ambition occupoit toutes ses pensées. Petit-fils de Philippe le Bel, il avoit fait d'inutiles efforts pour occuper son Trône. Les Barons François lui avoient opposé la loi salique, le *palladium* de nos Princes. Déchu de cette vaste espérance, obligé même de prêter hommage à Philippe de Valois, cette cérémonie humiliante, pour son grand cœur, l'avoit rendu l'ennemi implacable du Monarque François. N'osant l'attaquer encore, il entretint le mécontentement des Flamands, & alluma dans leurs cœurs le feu de la révolte.

Quand il se vit en force, & qu'il eut pris les mesures les plus sages, il entra

en France, & triompha des Valois à Crécy (*); il en triompha encore à Calais.

Après tant de gloire, il voulut enfin gouter quelque repos. Il indiqua des fêtes à Londres. Déja le sort d'Amélie étoit uni à celui de Salisbury : elle se montra dans ces brillantes cérémonies; Edouard la distingua alors.

En formant des nœuds indissolubles, Amélie avoit bien soupiré. L'image d'Edouard, jeune & vainqueur, se retraçoit continuellement à sa pensée. Tous les efforts qu'elle avoit faits pour le chasser de son cœur, avoient assuré sa vertu; mais ils ne lui avoient pas rendu le calme de

(*) Philippe perdit dans cette bataille, qui se livra en 1346, trente mille combattans, & le plus beau sang de la France; douze cens Chevaliers, le Roi de *Boheme*, & le Duc de *Lorraine*, ses fideles alliés; les Comtes d'*Alençon*, de *Blois*, de *Flandres*, de *Sancere*, d'*Auxerre*; le Duc de *Bourbon*, *Grimaldi*, *Doria*, *Geoffroi d'Harcourt*, & un grand nombre de Gentilshommes Picards.

l'indifférence. Elle ne vouloit pas aller aux fêtes de Londres; son époux exigea cette complaisance, il fallut obéir.

Elle s'apperçut d'abord des soins empressés d'Edouard; elle en fut charmée, elle en fut affligée. Sa timidité augmenta, elle devint plus réservée; en fuyant le Roi, elle en gémissoit, mais elle le fuyoit.

Amélie engagea son mari à quitter la Cour avant le temps convenu. Elle prit congé du Roi : il s'approche d'elle & soupire; elle baisse les yeux. » Jamais, lui » dit-il tout bas, ne vis si noble, si fris- » que, ni tant belle Dame. Je trouve en » vous maintien doux, sens parfait, » grace, noblesse, beauté. Madame, il » convient que je vous aime; ne dédai- » gnez point mon servage ».

» Chier Sire, lui répondit-elle, ne » me veuillez mie tenter, ni déshono- » rer moi & mon mari qui est un si vaillant » Chevalier, & qui vous a tant servi. Le » voici, » ajouta-t-elle, pour se délivrer d'une conversation qui devenoit embarrassante. Elle prit la main de son mari, & le présenta au Roi d'un air charmant, & le teint animé par des roses nouvelles:

nouvelles : *Grand Prince*, dit-elle, *voilà un de vos plus fideles Sujets : nous retournons à Salisbury ; la préſence de mon époux y eſt néceſſaire : ſon cœur, plus encore que ſon devoir, vous répond de cette Ville. Le fugitif de Bruce, qui eſt ſur nos côtes, pourroit profiter de notre abſence pour nous nuire ; épargnez-nous le chagrin de riſquer le ſalut d'une Ville que vous avez confiée à notre fidélité & à notre vigilance. Quelle honte pour nous ſi le Roi d'Ecoſſe venoit nous la ravir, lorſque nous formons des ballets à Londres ! Permettez-nous de partir.*

Cette réponſe magnanime, la préſence d'un époux, cette grande preuve de zele, toucherent vivement l'ame généreuſe d'Edouard. Pour la premiere fois la reconnoiſſance fut plus forte que l'amour. *Allez*, dit le Roi, *couple digne des plus grands éloges, allez ſignaler cet amour de la patrie qui vous enflamme ; cette paſſion vertueuſe eſt ſupérieure à toutes les récompenſes qui ſont au pouvoir d'Edouard ; le prix ſeul en eſt en vous.*

Il embraſſe le Comte ; mais le Monarque intrépide s'approche en trem-

blant d'Amélie; il ne trouve plus d'expreſſion.

Les deux époux partent. Ennuyé des fêtes que la Comteſſe n'embellit plus, Edouard en abrege le terme. Il ſe retire dans un château éloigné de Londres, & là, ſe promenant ſeul: *Quel air impoſant elle avoit*, dit-il, *en m'ôtant tout eſpoir! quel reſpect, quel dévouement à mon ſervice! Ah! je le vois bien, elle mourroit pour le Roi, elle n'aimera jamais Edouard. Mais puiſqu'elle vouloit éteindre une flamme ſi vive, pourquoi ſes yeux avoient-ils tant de charmes, le ſon de ſa voix tant de douceur? Pourquoi Amélie toute entiere inſpiroit-elle l'amour en voulant le détruire? Elle n'a point rempli ſon but; je l'aimois, je l'adore.*

Au milieu des tourmens de l'abſence, le trait s'enfonçoit plus profondément dans le ſein d'Edouard. Le Héros s'endort. Pendant ſon ſommeil, le Roi d'Ecoſſe s'efforce de rentrer en poſſeſſion de ſes Etats.

Il s'approche de la ville de Salisbury, il en inſulte les poſtes avancés. Le Comte fait une vigoureuſe ſortie, à la tête de

quelques Gendarmes; il tombe dans une embuscade, il est pris. Le Roi d'Ecosse envoie un Héraut à la Comtesse, pour la sommer de rendre la place. Le Héraut est renvoyé. Amélie, après avoir donné quelques larmes au malheur de son époux, se décide à le venger, à prendre le commandement; elle communique cette généreuse ardeur au petit nombre des troupes qu'elle avoit, aux habitans, aux femmes.

La France avoit dans ce temps une Héroïne, la Comtesse de *Montfort*, qui s'immortalisa par la défense d'*Hennebon*(1). L'Angleterre, toujours rivale de la France, lui opposa Amélie.

Les Ecossois pressoient vivement le siege de Salisbury, ils ouvroient de larges breches, qu'on réparoit soudain; on perdoit sans cesse un grand nombre de défenseurs, qu'on ne remplaçoit point; les

(1) La Gouvernante de Leucate, *du Barré*, sous Henri IV, refusa de rendre cette Place aux ennemis, & la conserva au Roi, après la prise de son mari.

vivres manquoient ; on voyoit les braves se ralentir : mais Amélie paroissoit, le casque en tête, l'*assurance au front ;* sa noble aisance l'animoit ; elle parloit d'Edouard, de patrie, de gloire, & tous les périls étoient bravés. Pour plaire à la beauté, on affrontoit la mort.

Cependant Edouard apprend la captivité du Comte, & la courageuse défense de sa belle Amélie. Il est sorti de Londres : le nom d'Amélie tout seul enflamme & agrandit son ame. La Ville se défendoit encore avec une valeur incroyable ; on voit briller les bannieres d'Edouard ; les Ecossois sont obligés de lever le siege ; le Roi entre dans la Ville.

A la tête de quelques mourans & blessés, honorables & tristes restes d'une garnison nombreuse, la magnanime Amélie vient le recevoir à la porte, avec une fierté douce, & cette timidité enchantereſſe que la beauté éprouve en approchant de son vainqueur.

Dès qu'il l'apperçut, le Roi s'élance de son cheval ; elle lui présente les braves défenseurs de Salisbury, vante leurs exploits, & leur fait oublier leurs bles-

sures, tant de hasards, tant de pertes & de maux. Edouard les regarde avec attendrissement : la plus douce des récompenses pour des Sujets fideles, est le prélude des bienfaits qu'il prodigua bientôt après aux habitans de Salisbury.

La Comtesse le conduit à son Palais. Quels crayons pourroient rendre le trouble, l'alégresse, les craintes de ces deux amans ! Combien de choses indifférentes ne se dit-on pas, parce qu'on n'osoit parler de la seule intéressante !

Les regards enflammés, tendres & languissans du Prince, n'étoient que trop d'intelligence avec ceux d'Amélie. Elle eut la cruauté de se priver de cet embarras charmant ; elle parla de son époux, gémissant dans les fers du vindicatif Ecossois, désespéré d'un revers funeste, & le plus malheureux des hommes, parce qu'il se voyoit inutile au service d'un aussi grand Roi.

Quoique le nom d'époux soit le plus fatal des noms pour un Amant, le généreux Edouard promit à la Comtesse que Salisbury seroit libre, dût-il lui en couter l'Ecosse entiere.

Cependant, armée de la raiſon & de la ſageſſe contre l'amour, Amélie s'étoit entourée de toutes les Dames, de tous les Chevaliers qui s'étoient trouvés dans la ville; cortege importun, qui déſeſpéroit le tendre Edouard.

Il paſſa deux jours entiers ſans pouvoir la trouver ſeule. Le troiſieme jour Amélie entendit des cris de joie; ces cris lui annonçoient Edouard; il entre dans ſon appartement, & lui préſente ſon époux.

Le Prince avoit l'air du bonheur; *Salisbury* paroiſſoit confus; Amélie fut ſi interdite, elle éprouva à la fois tant de ſenſations, qu'elle ne ſut que pleurer: honteuſe enſuite d'avoir diviſé ſon cœur, elle vole dans les bras de ſon époux. Quelle vue pour Edouard!

Il quitte Amélie, il conſole un époux trop digne d'envie, & retourne à Londres, ſans avoir pu parler de ſon amour, que par ſes regards & par ſa généroſité.

Salisbury n'avoit obtenu ſa rançon que par la ceſſion de pluſieurs Villes d'Ecoſſe. Cette bonté d'Edouard l'avoit vivement pénétré. On méditoit une deſcente en

France ; le Comte veut être de cette expédition ; il se rend à Londres avec sa femme. Il obtient ce qu'il demande, débarque à Calais, & jette l'épouvante dans nos Provinces. Cette expédition devoit être courte : il avoit prié la Comtesse de l'attendre dans la Capitale de l'Angleterre. Elle y consent : que pouvoit-elle alléguer à un époux, pour s'en dispenser ?

Tous les jours elle voyoit Edouard, & tous les jours il étoit plus amoureux : il paroissoit si triste en l'abordant, si respectueux quand il lui parloit, si tendre, si grand ! Il lui avoit rendu son époux : ce trait tout seul attendrissoit la sensible Amélie. L'amour, plus impérieux que le devoir, l'approchoit du danger ; elle le sentit. O Salisbury ! pourquoi tardiez-vous à revenir ? Amélie voulut fuir.

Le Roi est informé de ce projet. *Vous me fuyez*, lui dit-il, *que je suis malheureux ! vous ne m'aimez point. Eh ! pourquoi donc fuirois-je*, répondit-elle ?

Ce mot, qui lui échappa, la fit rougir ensuite. Edouard se jette à ses ge-

noux, la conjure de rester, s'engage à ne jamais la voir que chez la Reine; elle y consent.

La certitude d'être aimé dissipa toutes les peines du Monarque : il avoit promis de ne voir la Comtesse que chez la Reine; bientôt il se sentit trop foible pour remplir son engagement; il alla chez Amélie, qui n'osa d'abord refuser de le voir, ni même se plaindre de ses visites : il les rendit plus fréquentes; sûr de plaire, en parlant éternellement de son amour, il en desiroit vivement le prix; il craignoit de le demander; il voulut le ravir. Amélie s'en offensa.

Je vous avois cru généreux, lui dit-elle; *je me suis trompée; vous abusez étrangement de votre pouvoir. Edouard, avez-vous oublié la raison qui me retient à votre Cour? Quoi! tandis que mon époux, défenseur de votre Trône, brave la mort pour vous, vous voulez le déshonorer? Vous voulez éteindre dans mon cœur les sentimens qui m'attachent à un si grand Roi? Je ne vous le cache point, je n'ai pas à en rougir; je vous ai aimé, & vous aime encore : je l'ai pu; mon cœur est*

libre, il eſt à vous; mais Amélie eſt à Salisbury. Il regne ſur ma perſonne; régnez ſur mon ame, régnez-y tous deux: mais reſpectez ma vertu. J'ai pu mourir pour vous ſur la breche de Salisbury: l'honneur m'eſt bien auſſi ſacré qu'un Roi, & cette main ſaura me venger, ſi elle ne peut me défendre.

A ces mots, elle ſe leve, & regarde le Roi avec des yeux impoſans, ſans ceſſer d'être reſpectueux.

Edouard reconnoît l'aſcendant de la vertu, rougit de ſes deſirs, & trouve une amie tendre, au lieu d'une amante qu'il cherchoit.

Juſques-là ſon cœur avoit gémi; même auprès d'Amélie tout lui manquoit. Il y trouva tout ce qui peut conſoler des peines attachées aux grandeurs; une ame courageuſe, ſenſible, compatiſſante; une amie, tréſor inappréciable, & bien plus difficile à trouver qu'une maîtreſſe.

Telle eſt cette fameuſe Comteſſe de Salisbury, dont l'Hiſtoire parle diverſement. On ſait que c'eſt à elle que l'on doit l'inſ-

titution d'un Ordre célebre (celui de la *Jarretiere*). Edouard forma cet Ordre de Chevalerie, sur le modele des anciens Chevaliers de la Table-Ronde.

Quelques Auteurs prétendent que Madame de *Salisbury* céda enfin, après une longue résistance, à la passion de son Souverain, & que son époux, indigné de cet outrage, s'en vengea par une perfidie, en découvrant à Philippe de Valois les secrets d'Edouard, & l'intelligence qu'il avoit alors avec plusieurs Gentilshommes de Bretagne & de Normandie. Ils ajoutent que cette découverte le porta à faire décapiter ces Chevaliers, traîtres à la Patrie, en 1340.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

UN Amateur d'anecdotes nous en a communiqué deux, qu'il a tirées, dit-il, d'un manuscrit que l'on trouve dans la Bibliotheque d'un très-grand Seigneur, & sur la premiere page duquel on lit : *Mon pere a été témoin de la premiere aventure, dont le récit est renfermé dans ce recueil. Il l'a écrite lui-même d'après la vérité. Son ame étoit chaude, sa plume étoit rapide ; il étoit très-curieux, très-instruit, très-aimable ; il ne ressembloit pas à son fils.*

Nous ne balançons pas à employer ces deux Anecdotes ; elles ont un caractere original, qui pourroit seul les faire réussir : à ce titre de recommandation se joint l'agrément d'une narration vive, élégante, & l'intérêt d'une situation extraordinaire.

Nous serons toujours flattés de recevoir de pareils présens ; & puisqu'ils nous met-

tent à portée de justifier, à quelques-uns de nos Lecteurs, le plaisir qu'ils goutent à nous lire, par le plaisir que d'autres trouvent à nous obliger, nous osons inviter les uns & les autres à nous enrichir, si cela peut dépendre d'eux. Un manuscrit, un livre rare, un extrait piquant..... Il y a peu de Littérateurs qui ne puissent, par un de ces moyens, augmenter l'intérêt de notre Ouvrage. Si nos vœux étoient exaucés à cet égard, nous pourrions dire au Public généreux : *C'est ici un ouvrage de famille.*

LE GÉNIE DE LA VENGEANCE.

ANECDOTE.

LE Chevalier de Restan, épris des charmes de Madame de Larroy, avoit obtenu son estime, & ne voyoit point augmenter ses progrès auprès d'elle. Elle donnoit poliment le nom de prudence

à la réſiſtance qu'elle lui oppoſoit ; mais l'inſenſibilité en étoit la véritable cauſe, & il en étoit perſuadé. La douleur cherche des confidens, & fait ſouvent les plus mauvais choix. Elle trouve de faux conſolateurs parmi des eſprits malins, qui ſe déguiſent, de ces gens qui ont l'air bien touché d'une ſituation qui les enchante, parce qu'elle leur fournit l'occaſion d'exercer la haine gaillarde qu'ils ont pour les perſonnes ſenſibles.

Le Chevalier de Reſtan s'adreſſa à un de ces pertubateurs mal-honnêtes : il lui conta ſa peine, avec toute la confiance d'un amant malheureux ; & ſon confident alla rire de ſes tourmens auprès d'une femme qui écoutoit tout avec empreſſement, parce qu'elle profitoit de tout avec audace.

Madame de Mérigny, dont je veux parler, n'inſpiroit plus l'amour, & ne pouvoit ſe réſoudre à renoncer aux amans. Il reſte toujours des reſſources au vice & à la baſſeſſe : elle écrivit au Chevalier, ſans s'impoſer la loi ſi naturelle de diſſimuler ſon nom. Sa lettre renfermoit l'offre la mieux exprimée des conſolations dont il avoit beſoin.

Le Chevalier ne répondit pas à cette lettre, & la porta d'abord à Madame de Larroy. L'espérance ne l'avoit pas encore abandonné ; elle est comme cette derniere chaleur qui reste aux personnes qui viennent d'expirer. Madame de Larroy lui dit : Vous avez conçu une espérance un peu offensante pour moi ; voilà le motif de votre confidence. Je vous prouverai que je suis votre amie, en ne m'en offensant point ; je ferai mieux, je vous rendrai cette amitié utile. Madame de Mérigny ne vous convient point ; vous le savez comme moi. Il vous faut une distraction ; je connois une folle aimable, j'ai de l'ascendant sur son esprit. —— Ah ! Madame, que me proposez-vous ? Qu'osez-vous me dire ? Je veux vous dire, reprit Madame de Larroy, que vous avez besoin de vous distraire, de vous amuser, que vous devez vous prêter à ce besoin, qui est la maladie la plus sérieuse de l'ame.

Le Chevalier, perdu, rêveur, désespéré, alla trouver son confident, & lui confia la lettre qu'il avoit reçue, & le discours qu'il venoit d'entendre. Celui-ci

lui dit : Puiſque Madame de Larroy vous a parlé de maladie, je vais m'expliquer ſur le même ton. Vous connoiſſez des malades qui multiplient les remedes. Cet uſage eſt prudent, quand on ne veut pas languir. Il n'eſt pas ſûr que la folle de Madame de Larroy vous guériſſe, & il eſt à craindre que Madame de Mérigny ne bruſque votre guériſon. Vous devez accepter ces deux femmes, pour les oppoſer l'une à l'autre.

Le Chevalier écouta bien, comprit tout, & ne ſe rendit pas. Le confident alla trouver Madame de Mérigny, & lui rendit les propos que Madame de Larroy avoit tenus ſur ſon compte. Le feu du courroux embraſa cette mauvaiſe tête ; elle projetta des horreurs, & ſucceſſivement n'en refuſa aucune à ſon reſſentiment. Les hoſtilités devinrent ſi violentes, qu'un ami commun de Madame de Larroy & du Chevalier, conſulté ſur le parti que l'un & l'autre avoient à prendre, ne vit d'autre moyen pour arrêter ce torrent, que les digues de l'hymen. Leur mariage fut conclu peu de jours après ; & quoique ce ne

fût, du côté de Madame de Larroy, qu'un acte de raison, le sentiment entra bientôt dans son cœur. Quand on est honnête, les glaces de l'indifférence se fondent aux approches de l'hymen.

Ils crurent que la prudence exigeoit que la cérémonie se fît dans le mystere, & ce fut à la campagne qu'ils furent unis. Des témoins discrets, un Prêtre prudent, l'obscurité de la nuit, le silence de la nature, déroberent aux indiscrets le secret de leur union. Cette campagne appartenoit à Madame de Larroy. Ils s'étoient promis, en y arrivant, d'y passer quelques jours de suite; & ce projet charmoit le Chevalier. Au milieu de ces douces pensées, il reçut un billet qui lui annonçoit un événement aussi imprévu que malheureux. Le cas étoit si pressant, qu'il se voyoit obligé de partir pour la Ville immédiatement après la cérémonie; mais ses occupations pouvoient ne l'y retenir que quelques heures. Il chercha à consoler sa femme par cette réflexion. Après le témoignage respectif de la douleur qu'ils ressentoient l'un & l'autre, ils convinrent que, s'il

ne pouvoit venir joindre celle qu'il quittoit avec tant de regret, il enverroit un domeſtique pour l'en avertir, & qu'elle retourneroit à la Ville, lorſque la nuit ſeroit tombée. Ils s'embraſſerent en ſoupirant, & les adieux ne furent exprimés que par le ſilence.

A cinq heures du ſoir un domeſtique vint dire à Madame de Reſtan, que ſon Maître ne paſſeroit pas la nuit à la Ville; mais qu'il la prioit de vouloir bien ne le pas attendre, & de ſe livrer au ſommeil, à ſon ordinaire. Madame de Reſtan fit la réponſe, & le domeſtique ſe retira.

A deux heures après-minuit, Reſtan n'avoit pas encore paru. On commença à déſeſpérer de ſon retour. Les conſeils réitérés d'une femme-de-chambre firent conſentir à ſe mettre au lit. On alongea cependant la toilette autant qu'il étoit poſſible; on ſe mit pluſieurs fois à la fenêtre; enfin, il fallut céder aux conſeils & à la nature. L'ame avoit été très-agitée pendant le jour; le ſommeil ne tarda pas à ſe faire ſentir.

Au milieu d'un rêve agréable, Ma-

dame de Reſtan ſe vit éveillée, & crut l'être par un mari. Des mots entrecoupés ne ſuffiſoient pas pour diſſiper le ſommeil profond qui l'accabloit ; s'il étoit interrompu, elle n'en étoit pas moins éloignée de la réflexion : comment, d'ailleurs, auroit-elle pu concevoir des ſoupçons, dans une ſituation auſſi naturelle ? Sa ſécurité duroit encore le lendemain matin, lorſqu'étant bien éveillée, elle s'apperçut que l'objet qui avoit paſſé la nuit auprès d'elle, n'étoit plus à ſes côtés. L'événement n'étoit pas extraordinaire ; en pareil cas ce qu'on peut penſer, eſt peu fait pour inquiéter. *La matinée eſt fort avancée, ſans doute*, dit en elle-même Madame de Reſtan ; *il s'eſt levé pour aller donner des ordres ; il n'a pas voulu interrompre mon repos.*

Elle ſonna alors. Une femme-de-chambre ſe préſenta. Où eſt Reſtan ? Que fait-il ? — Je l'ignore, Madame : après une nuit paſſée à l'attendre, je n'ai pas les yeux aſſez ouverts pour voir ce qu'il fait à la Ville. — A la Ville !..... Il y eſt retourné ? — Retourné, Madame, il n'a pas eu cette peine-là ; quand on

n'eſt pas venu, on ne retourne point.

Madame de Reſtan fit un éclat de rire. Pauvre Marton, je te demande pardon de mon inhumanité : mais on ne tient point à de pareilles choſes. Comment, il eſt entré ſans t'avertir? Il a eu la cruauté de te laiſſer dans un fauteuil?.... Tu dormois, ſans doute; il n'a pas voulu troubler ton ſommeil.— Non, Madame, je ne dormois pas; mais vous rêvez à préſent, ſi j'oſe le dire; Monſieur n'a pas paru, votre imagination..... Un nouvel éclat de rire ſuivit cette aſſurance. Vas, mon enfant, je ſuis très-ſure qu'il eſt venu; mais ton aventure eſt tragique. — Celle de Madame eſt plus douce, ſi elle n'a pas rêvé. Cependant je perſiſte à croire que c'eſt l'effet d'un ſonge; je ſuis très-ſure de n'avoir pas fermé l'œil; Monſieur a couché à la Ville : comment voudriez-vous qu'il fût entré, ſans que je l'euſſe entendu, les portes étoient certainement fermées?— L'amour ouvre les portes ſans bruit, ma chere; il entre auſſi par la fenêtre; mon mari a l'imagination galante; je lui en ſais gré; j'imaginerai

auſſi des ſurpriſes ; on aime à rendre ces choſes-là. — A la bonne heure, Madame ; je vous laiſſe une erreur qui vous plaît, je ne dirai plus un mot pour la détruire ; mais je continue d'attendre l'arrivée de Monſieur.

Madame de Reſtan, après avoir beaucoup ri encore, ordonna qu'on allât voir où étoit ſon mari. Marton ſortit ſans répondre, & eut la complaiſance de le chercher, ſans eſpoir de le trouver. Après avoir couru par-tout, & interrogé tout le monde, elle vint dire que Monſieur *n'y étoit point ;* que perſonne ne l'avoit apperçu ; qu'on ne ſe doutoit pas qu'il pût être arrivé. Eh bien, il ſera reparti, répondit Madame de Reſtan ; ſes affaires n'étoient pas terminées ; il ne ſera venu que pour me raſſurer : habillez-moi, je veux aller le joindre. Tout bas elle ſe félicitoit du ſoin que Reſtan avoit pris de lui conſacrer le peu de momens où il avoit été libre ; mais elle étoit intérieurement troublée, par la crainte que ſes affaires ne fuſſent plus ſérieuſes qu'il n'avoit voulu le dire.

Deux heures après elle arriva à la

Ville. Il n'en étoit pas dix encore. La maiſon voiſine de la ſienne étoit occupée par une Dame, avec qui l'amitié la plus intime la lioit. Elle lui avoit confié le ſecret de ſon mariage, & les cauſes qui devoient le tenir enveloppé, pendant quelques jours, des ombres du myſtere. Cette Dame étoit ſur ſa porte lorſqu'elle arriva. Après l'avoir embraſſée, elle lui demanda d'où elle venoit. De ma campagne, répondit Madame de Reſtan. C'eſt un conte, reprit ſon amie, vous avez couché ici. Couché ici, répondit Madame de Reſtan? Je vous aſſure que non; j'ai paſſé la nuit à *** avec mon mari. = Vous vous moquez de moi, ma chere : vous avez paſſé la nuit avec votre mari, je le crois; mais vous l'avez paſſée ici. Je vous vis entrer hier au ſoir, il étoit tard, j'étois à ma fenêtre, une heure après il arriva, on ouvrit ſans bruit, il étoit une heure après-minuit. Je ne ſuis pas folle, j'ai très-bien vu; j'aime aſſez ce petit myſtere.

Madame de Reſtan n'écoutoit plus: ſon eſprit ſe perdit dans un chaos af-

freux. Elle crut devoir, par un ſourire, dérober à ſon amie l'horreur de ſon ſoupçon. Preſſée d'entrer chez elle, elle convint de tout ce qu'on lui diſoit, ſans y rien comprendre, & ſe ſépara de celle qui venoit de lui percer le cœur. Elle entre, elle n'interroge point le domeſtique qui lui ouvroit la porte. Elle paſſe dans ſon appartement, elle va droit au lit, elle y trouve Reſtan ſeul dans les bras du ſommeil. Ce moment lui rend la vie. Elle étoit ſans témoins, elle veut jouir du repos de ce qu'elle aime, elle s'aſſeoit dans un fauteuil placé à côté du lit, elle ſoupire, chaque fois que Reſtan reſpire. Cet état avoit ſa douceur. Cependant on avoit vu entrer une femme, à minuit. C'étoit une amie qui l'avoit vue, qui l'aſſuroit. Que penſer de ce diſcours? Comment douter? Comment croire? « Cette nouvelle eſt fauſſe, » très-fauſſe, ſe dit-elle intérieurement; » il falloit que je fuſſe folle pour m'y » arrêter. Reſtan a paſſé la nuit avec moi, » il ne peut y avoir de viſion en cela; » il eſt parti dès le matin, parce que » ſes affaires l'exigeoient; il eſt venu

» ſe repoſer, après les avoir terminées; » rien n'eſt plus ſimple & plus vrai- » ſemblable; le cœur eſt prompt à s'a- » larmer, le cœur eſt la ſource des peines » & des plaiſirs ».

Malgré ſa ſécurité, elle ſe leve, & va trouver le domeſtique, pour l'interroger. Quel rapport! quel moment! Reſtan eſt rentré à une heure, & a paſſé la nuit dans un lit où il repoſe encore. Elle doit dévorer l'horrible tourment qu'elle éprouve; la mort eſt moins cruelle que cette violence. Elle rentre dans l'appartement, & tombe dans le même fauteuil où elle a eu des penſées bien différentes. Les ſanglots, les cris qui lui échappent, éveillent Reſtan. Quel ſpectacle pour lui! quelle explication le ſuit! que deviennent-ils l'un & l'autre, en s'interrogeant! Ils ont paſſé la nuit, tous deux accompagnés, tous deux trompés par le crime. Le doute devient impoſſible, la vérité parle, la nature frémit. O Dieu! Dieu! faut-il croire ce qu'on entend? Faut-il vivre après l'avoir entendu?

On pénetre aiſément dans ce chaos, moins obſcur que terrible. On voit

Madame de Mérigny, inſpirée par la vengeance, ourdit cette affreuſe trame : on devine qu'elle a corrompu plus d'une perſonne, pour parvenir à ſon but exécrable : le domeſtique chargé d'aller dire à Madame de Reſtan, la veille, que ſon mari reſteroit à la ville, a cédé à quelques louis, & a dit le contraire de ce dont il étoit chargé ; un complice a ſu s'introduire dans la maiſon de campagne, dans l'appartement de Madame de Reſtan, & ſe placer à côté d'elle, tandis qu'elle dormoit. M. de Reſtan, qui croyoit ſa femme à la Ville, & dans ſon lit, à une heure après-minuit, lorſqu'il eſt entré, s'eſt hâté de ſe déshabiller, & de prendre ſa place à côté d'un objet adoré. On conçoit que Madame de Mérigny étoit déja dans le lit, & dans une ſituation qui cachoit les traits de ſon viſage ; on devine enfin que, favoriſée par le domeſtique qui a facilité ſon entrée, elle eſt ſortie avant le jour, pendant que Reſtan dormoit.

Voilà, peut-être, l'aventure la plus vraie & la plus affreuſe que la plume tranſmettra jamais à la poſtérité. J'ai laiſſé

laiſſé les deux époux dans l'horreur des explications. On les voit dans le déſeſpoir qui doit ſuivre ces épouvantables détails. Depuis huit jours, cet état fait trembler pour leur vie. Ils n'ont pu ſe taire, & ils ne peuvent ſe venger. Le ſecret eſt bien gardé; les deux domeſtiques corrompus par Madame de Mérigny, ont diſparu; le crime eſt ſans témoins; les loix ne l'ont pas prévu; la délicateſſe d'ailleurs ne permet pas d'y recourir. Elle a conſeillé une ſéparation ſans éclat; les deux époux ne vivront point enſemble; l'amour ſubſiſte, le déſeſpoir en fera un tourment. Le regard d'un objet aimé ne rappellera que la néceſſité du divorce; les ſoins qui pourront échapper au ſentiment, ne ſeront payés que par une tendreſſe infortunée. Il n'y a point de pareil état dans la nature; il faut eſpérer que le temps officieux relâchera la chaîne qui les lie au préjugé; il faut deſirer que le pouvoir des conſeils & de l'amour les rende un peu plus foibles & un peu moins reſpectables.

ANECDOTE.

UN Italien, nommé Grimaldi, pendant les guerres civiles de Gênes, étoit venu chercher un asyle à Pise. Une seule chose au monde avoit eu son estime & son amitié, l'argent. Il prétendoit qu'il falloit à tout prix courir à la fortune; il disoit en lui-même, qu'on ne devoit rougir que des moyens qui ne réussissoient point, & qu'on avoit peu de remords quand on avoit beaucoup d'argent.

D'après l'exposition de ces principes, on voit que cet homme avoit une vocation décidée pour s'enrichir. Il commença de très-bonne heure l'édifice de sa fortune, & il étoit encore fort jeune, qu'on auroit pu dire qu'il étoit déja vieux usurier. Mais s'il avoit le génie d'acquérir des richesses, il avoit un talent plus rare encore, celui de les conserver. Il vivoit absolument seul. Il n'avoit chez lui, ni chat, ni chien, parce qu'il eût fallu les nourrir. Il n'avoit point de domestiques,

parce qu'il eût fallu les payer. D'ailleurs il avoit toujours peur d'être volé ; & le vol étoit, à son avis, un forfait plus atroce & plus punissable que le parricide. Il étoit par-tout en butte à la haine & au mépris ; mais quand il venoit de recevoir un affront, il rentroit chez lui, il visitoit sa cassette, & il étoit consolé.

La frugalité de sa table & la pauvreté de ses habits n'en imposoient point sur l'état de sa fortune ; & c'est en quoi les avares sont souvent trompés. Ce manteau d'avarice sous lequel ils croient cacher leur opulence, ne sert bien souvent qu'à la grossir aux yeux d'autrui. Dans la crainte qu'ils ont d'être volés, le soin qu'ils prennent pour paroître pauvres, les fait souvent croire plus riches qu'ils ne le sont en effet. En un mot, l'avarice avertit souvent les voleurs.

Un soir qu'il avoit soupé en compagnie (on sent bien que ce n'étoit pas chez lui), il se retiroit seul & fort tard. Quelqu'un qui l'attendoit, fondit sur lui pour l'assassiner. Grimaldi, se sentant frappé d'un coup de poignard, n'eut que le temps de s'enfuir. Il survint un orage

épouvantable. Grimaldi, fatigué par la pluie, & affoibli par sa blessure, se jetta dans la boutique d'un Orfevre, encore ouverte par hazard. Cet Orfevre couroit ainsi que Grimaldi, après la fortune; mais il avoit pris pour y arriver un chemin moins sûr que l'usure; il cherchoit la pierre philosophale. Comme il faisoit ce soir-là une grande fonte, il avoit laissé sa boutique ouverte pour tempérer la chaleur de ses fourneaux.

Grimaldi entra fort brusquement chez Fazio (c'est le nom de l'Orfevre), l'ayant reconnu, lui demanda ce qu'il faisoit à cette heure dans la rue par un aussi mauvais temps. Hélas! répond Grimaldi, je viens d'être assassiné. En disant ces mots, il s'assit, & expira.

On se figure aisément la surprise de Fazio. Il s'approche tout effrayé, il entr'ouvre les habits de Grimaldi pour le faire respirer plus librement, lui prodigue tous les secours; mais il ne tient plus dans ses bras qu'un corps inanimé. En l'examinant, il s'apperçut que Grimaldi avoit une blessure dans la poitrine; & comme le sang ne couloit point, il jugea qu'il avoit été étouffé.

Fazio se trouva, par cet accident, dans le plus étrange embarras. Tout le voisinage étoit endormi ou enfermé à cause du mauvais temps, & il étoit seul dans sa maison, parce que sa femme & ses deux enfans étoient auprès de son pere qui se mouroit.

Tout-à-coup il conçut un projet hardi, mais qui lui parut facile par les circonstances. Il étoit sûr que personne n'avoit vu Grimaldi entrer dans sa boutique. La pluie, & le tonnerre qui ne cessoit de gronder, ne donnoient envie à personne de regarder le passans par leur fenêtre. D'ailleurs, en déclarant la mort de Grimaldi, il couroit risque d'être lui-même soupçonné. Tout réfléchi, il ferma sa boutique, bien décidé à tirer parti de cette catastrophe. Toujours dominé par son gout pour les transmutations, il résolut de changer en bien ce malheur, comme il cherchoit à changer le plomb en argent & en or.

Fazio connoissoit ou soupçonnoit au moins la fortune de Grimaldi. Il commença par le fouiller, & ayant trouvé dans ses poches, avec quelque monnoie,

un gros paquet de clefs, il résolut d'aller les essayer aux serrures du défunt. Allons, allons, dit-il en lui-même, il faut regarder cette aventure comme un coup du Ciel. Ce n'est pas pour rien qu'il a fait cette nuit un orage effroyable ; ce n'est pas pour rien que ma boutique s'est trouvée ouverte ; que Grimaldi a été assassiné, & qu'il est venu mourir dans un de mes fauteuils. Il n'a point de parens, peut-être encore moins d'amis. Etranger pour étranger, Fazio vaut autant qu'un autre pour en hériter ; j'ai même un titre auprès de lui : sans moi il fût mort dans la rue, ou il auroit enduré la pluie toute la nuit. Eh ! que sait-on ? peut-être est-il entré ici pour me nommer son héritier avant de mourir. Sa visite vaut un testament. Héritons donc ; c'est le plus sage & le plus sûr ; car enfin, en racontant la chose comme elle est, je pourrois fort bien n'en être pas cru. Le cadavre de Grimaldi est chez moi, j'aurois de la peine à prouver que je n'en suis pas l'assassin : au lieu que si je prends le parti de l'enterrer furtivement, personne ne le dira, puisque per-

sonne ne l'aura vu. Allons, allons, entre l'échafaud & un coffre-fort, il n'y a point à balancer. Voilà, voilà le grand œuvre que j'ai tant cherché ! Et je le trouve enfin sans le secours de mon creuset & de mes fourneaux.

Plus Fazio songeoit aux richesses qu'il alloit recueillir, plus il trouvoit légitimes les raisons qui le portoient à s'en emparer. Enfin, toutes réflexions faites, il se décida pour le coffre-fort.

Soudain il s'arma d'une lanterne, & se mit en route. La pluie & le tonnerre avoient redoublé ; mais il ne sentoit, n'entendoit rien. Il ne vivoit que pour arriver au logis du défunt.

Il arrive, il essaie les clefs, & il entre dans l'appartement. Il n'étoit pas vaste, mais bien fermé ; il y avoit bien plus de serrures que de portes. Parvenu dans la chambre, on devine ce qu'il chercha d'abord. Il présenta au coffre-fort son trousseau de clefs, & il désespéra presque de l'ouvrir, car il y avoit quatre ou cinq serrures différentes en dehors, sans parler de celles qu'il trouva dans l'intérieur. Enfin, ayant tout ouvert, il

trouva dans une caſſette des anneaux d'or, des braſſelets, les bijoux les plus précieux, les diamans les plus rares, & dans l'autre quatre ſacs, ſur chacun deſquels il lut avec volupté : *trois mille écus d'or.* Il s'en rapporta aveuglément à l'étiquette ; il étoit ſûr que tout cela étoit bien compté.

Fazio treſſaillant de joie, s'empara des ſacs, & laiſſa les bijoux qui auroient pu le trahir. Enſuite il ran ea (car il avoit de l'ordre) tout ce qu'il avoit dérangé, referma tout ce qu'il avoit ouvert, & revint chez lui. Il eut le bonheur de n'être vu de perſonne. De retour dans ſa maiſon, il ſerra d'abord ſa chere caſſette. Après cela, il ſongea aux funérailles du défunt. Il s'approcha de lui, & le ſouleva fort aiſément ; car, par une vertu ſinguliere, le ſeul contact de ces ſacs d'or lui avoit communiqué une force dont il étoit ſurpris lui-même. Il le porta dans ſa cave, où ayant creuſé à quatre pieds de profondeur, il l'enterra avec toutes ſes clefs & tous ſes habits. Enfin il recouvrit la foſſe bien proprement, & avec tant de précaution, qu'on n'eût

dit que jamais la terre n'avoit été remuée en cet endroit.

Cela fait, il court à sa chambre, & ouvre ses sacs pour compter son or, ou plutôt pour le considérer. Il trouva les sommes parfaitement conformes aux étiquettes. Mais tant d'or l'éblouissoit, & il s'enivroit du plaisir de le regarder. Pour varier ses jouissances, tantôt il comptoit, tantôt il pesoit, & son plaisir augmentoit toujours. Forcé de s'en sevrer un moment pour songer à sa sureté, il serra le tout dans une armoire secrete. Pour la cassette il la brûla, ne la perdit point de vue, qu'elle n'eût été consumée entiérement, & il en dispersa les cendres avec grand soin, tant il craignoit d'être découvert. Après cela il alla se coucher pour se délasser; car le travail & la joie l'avoient cruellement fatigué.

Quelques jours après, Grimaldi ne paroissant plus, on ouvrit ses portes par l'ordre des Magistrats. On ne fut pas étonné de ne pas trouver le Maître; mais ce qui surprit beaucoup, ce fut de ne trouver chez lui aucun argent comptant.

Trois mois se passerent sans qu'on eût

pu retrouver Grimaldi mort ou vivant. Fazio voyant que l'on commençoit à n'en plus parler, commença de son côté, à jetter quelques propos sur ses découvertes en Alchymie. Bientôt même il parla de quelques lingots. On lui rioit au nez, sachant combien de fois il avoit été dupe dans ses opérations. Fazio confirmoit de plus en plus ce qu'il avoit avancé; il graduoit adroitement ses discours & sa joie, & enfin il parla d'un voyage en France pour aller vendre ses lingots.

Pour mieux jouer son jeu, il feignit d'avoir besoin d'argent pour s'embarquer, & il emprunta cent florins sur une métairie qui n'avoit pas encore passé par ses fourneaux. Il en garda cinquante pour son voyage, & il remit le reste à sa femme en lui annonçant son départ. Cette nouvelle la fit trembler; elle s'imagina que la ruine de sa fortune obligeoit Fazio à s'expatrier; elle craignoit de ne plus le revoir, & de se trouver dans peu sans époux, sans fortune, & chargée de deux enfans: elle le pria, supplia de renoncer à son voyage. Elle employa les reproches & les larmes, enfin elle s'exprima avec

tant d'éloquence & de sensibilité, que Fazio attendri ne put retenir son secret qu'il avoit résolu de garder toute sa vie. Il la prit par la main, la mena dans son cabinet, lui raconta l'histoire de Grimaldi, & lui montra ses écus d'or. Pour le coup, lui dit-il, j'espere que tu ne douteras pas de la bonté de mon métal.

Qu'on se figure la joie de Valentine (c'est la femme de Fazio); elle se jette dans les bras de son mari, & lui fait autant de caresses & de remerciemens, qu'elle lui avoit fait de prieres & de reproches. Abrégeons leurs projets de bonheur, & les préparatifs du voyage. Il est inutile de dire aussi que Fazio recommanda à sa femme le plus grand secret. Valentine, au moment du départ, ne manqua pas de se joindre à toute la famille, qui s'opposoit à ce voyage. Elle feignit la plus grande douleur; elle prodigua les prieres, sans vouloir rien obtenir, & répandit beaucoup de larmes, sans avoir le moindre chagrin. Fazio passa toujours pour un fou. Toute la Ville se moquoit de lui, & il se moquoit de toute la Ville.

Tandis qu'il arrivoit à Marseille, sa femme restée seule à Pise, continuoit le rôle qu'elle avoit pris. Elle parloit toujours de sa pauvreté, tandis qu'elle nageoit secrétement dans l'abondance. Son mari lui avoit laissé une somme pour subvenir aux besoins imprévus. Elle pourvoyoit clandestinement à ses plaisirs; tout le monde plaignoit son sort; elle n'avoit d'autre chagrin que celui d'être obligée d'en témoigner.

Cependant Fazio change son or contre des lettres de change, sur de bons Banquiers de Pise, & écrit à sa femme qu'il a vendu ses lingots, & qu'il est en route pour l'aller rejoindre. Valentine montra la lettre aux parens, aux amis, à tout le monde, & tout le monde étoit dans le plus grand étonnement. Quelques-uns même doutoient encore de la fortune de Fazio, quand il arriva à Pise.

Il prit un air triomphant en arrivant chez lui. Il distribuoit par-tout les embrassades; il racontoit à tout venant ses succès, sa fortune, & il ne manquoit pas d'ajouter que ses lingots avoient

été trouvés du métal le plus pur ; mais pour ajouter des preuves sonnantes aux preuves verbales qu'il avoit données de sa fortune, il alla chercher neuf mille écus d'or chez ses Banquiers. Il étoit impossible de se refuser à une pareille démonstration. On racontoit par-tout son histoire, & l'on exaltoit par-tout sa science. Ce fou bientôt fut mis au rang des plus sages ; & Fazio acquit ainsi, tout à la fois, la double considération d'homme riche, & de savant homme.

Ne se croyant plus obligé de cacher sa fortune, il en jouit à son aise. Il purgea l'hypotheque de sa métairie, acheta des charges à Rome, pour joindre les honneurs à la richesse ; il acquit une superbe maison, avec plusieurs biens de campagne, & il plaça à dix pour cent, deux mille écus, chez un Négociant des plus riches.

Il prit aussi-tôt deux laquais & deux servantes, & il acheta, dit l'Auteur, deux haquenées, l'une pour sa femme, l'autre pour lui. Enfin, ils goutoient ensemble le plaisir d'être riches, plaisir

qu'on sent bien plus vivement quand on a vécu dans la pauvreté. Valentine, qui étoit trop grande Dame alors pour veiller sur son ménage, prit, de l'aveu de son mari, une vieille parente fort laide, & une jeune fille fort jolie.

Pour être tout-à-fait un homme du *bon ton* (apparemment on vivoit alors dans Pise à peu près comme on vit à Paris,) Fazio voulut aussi se donner une maîtresse. Sa femme, sans le vouloir, lui en facilita les moyens. Il jetta pour cela les yeux sur la jeune fille, qui, comme j'ai dit, étoit fort jolie. On la nommoit Madeleine. Fazio lui dit qu'il l'aimoit, & il le lui prouvoit par des présens. Madeleine étoit dans l'âge de l'amour & de la coquetterie; l'un des deux suffit pour faire une sottise. Enfin, Madeleine écouta fort complaisamment Fazio, & elle fut de si bon accord avec lui, qu'il se brouilla avec sa femme. Mais avant que Valentine eût le temps de s'en appercevoir ou de s'en convaincre, il eut celui de dépenser beaucoup d'argent avec sa chere Madeleine.

Valentine étoit fort jalouse de ses

droits ; elle ne les vit qu'avec chagrin dans les mains d'une autre. La diviſion ſe gliſſa dans le ménage ; Valentine, ſuivant l'uſage, devint acariâtre, & Madeleine impertinente. Un jour la querelle s'échauffa ſi fort, que Valentine chaſſa Madeleine avec la vieille gouvernante. Fazio, de retour, fit beaucoup de bruit, en aima davantage Madeleine, qu'il logea commodément ; & Valentine, qui avoit un caractere des plus violens, n'étoit plus la maîtreſſe de ſes tranſports jaloux.

Quelques jours après, Fazio ayant tenté vainement de l'appaiſer ou de la tromper, courut à ſa campagne, & y fit venir Madeleine. A cette nouvelle, Valentine, qui, par ſes tranſports, reſſembloit moins à une femme qu'à une furie, conçut le projet le plus affreux que puiſſe inſpirer la colere & la jalouſie. Sans réfléchir aux ſuites déſaſtreuſes qu'il pouvoit avoir, elle ſe réſolut à dénoncer ſon infidele mari, comme coupable du meurtre de Grimaldi. Ce projet à peine conçu, elle part, quitte ſes enfans, court chez les Juges, & accuſe Fazio,

qui, tranquille auprès de sa Maîtresse, ne songeoit point à l'orage qui se formoit sur sa tête.

Le Juge, pour vérifier l'accusation, fit d'abord arrêter Valentine; on fit ensuite fouiller dans la cave de Fazio; & ayant trouvé le corps de Grimaldi, Fazio fut arraché des bras de Madeleine, pour être conduit en prison. Il commença par nier tout : mais ayant été confronté avec sa femme, qui l'accusoit : Malheureuse! s'écria-t-il, si je t'avois moins aimée, tu n'aurois point mon secret; c'est pour l'amour de toi que j'ai été foible, & c'est toi qui m'as conduit ici.

La torture, tout aussi dangereuse alors qu'aujourd'hui, pour les innocens accusés, arracha à Fazio l'aveu de ce qu'il avoit fait, & même de ce qu'il n'avoit point fait. Il s'accusa du meurtre de Grimaldi, qu'il n'avoit pas commis, & fut condamné au dernier supplice, avec confiscation de tous ses biens.

Valentine, élargie, voulut retourner dans sa maison; mais elle fut bien étonnée de la voir occupée par des Of-

ficiers de Justice, qui en avoient chassé jusqu'à ses enfans. Elle n'avoit pas attendu ce nouveau malheur pour sentir le plus affreux désespoir ; le remords avoit déja frappé cette femme plus malheureuse encore qu'elle n'étoit coupable. Sa vengeance une fois satisfaite, ses yeux se dessillerent, & elle vit tout le malheur de sa conduite ; sa douleur & ses remords étoient au comble : égarée par son désespoir, elle couroit par-tout échevelée, redemandant son mari qu'elle avoit livré aux bourreaux ; la vue de ses enfans redoubloit encore son supplice.

On ne parloit dans toute la ville que de ce funeste événement. Valentine, qui ne se voyoit elle-même qu'avec horreur, ne jouit point de la triste consolation d'exciter la pitié ; elle fut abandonnée par ses parens & par ses amis ; on la fuyoit comme un tigre affamé & furieux, & rien n'égaloit l'horreur qu'elle inspiroit, que le mépris qu'elle avoit pour elle-même.

Cependant le malheureux Fazio subit son funeste sort. Après l'avoir promené long-temps dans la ville, on le conduisit

à l'échafaud ; il marchoit au supplice, en protestant de son innocence, tantôt maudissant Valentine, tantôt plaignant le sort de cette infortunée, & sur-tout de ses enfans, condamnés à l'indigence & à la honte. Enfin il fut exécuté, & son corps, suivant l'usage, fut exposé sur l'échafaud.

Il seroit difficile de représenter l'horrible situation de Valentine ; elle se sent trop coupable, pour espérer aucun soulagement ; d'ailleurs avec son innocence elle a perdu sa raison ; son oreille est désormais fermée aux reproches de la honte, aux accens de l'amitié, à la voix de la nature ; elle ne sent plus que des transports de rage. Sa rage lui inspira le projet le plus effrayant.

Elle prend ses deux enfans par la main, & s'achemine à grands pas vers le lieu du supplice, en versant des torrens de larmes. Elle fend la foule du peuple, qui s'ouvroit devant elle, en l'accablant de malédictions. Valentine n'entendoit rien. Elle parvient aux pieds de l'échafaud, elle monte l'échelle fatale avec ses enfans, comme pour embrasser son époux.

Malheureuse! s'écria quelqu'un des spectateurs, tu viens l'embrasser après l'avoir envoyé à l'échafaud.

Alors Valentine, l'œil troublé & furieux, fait approcher ses enfans, & d'une voix déchirante leur recommande d'embrasser leur malheureux pere. A ce spectacle & aux cris de ces pauvres enfans, tous les spectateurs fondoient en larmes. Mais tout-à-coup cette mere féroce enfonce un poignard dans le sein de l'un, s'élance sur l'autre, le frappe & le précipite sur son frere mort. Un cri universel s'éleve autour d'elle; on court vers elle. Cette malheureuse a déja ouvert sa poitrine avec le même poignard; & elle tombe sans vie sur ses enfans, à côté du cadavre de son époux.

La vue des deux enfans assassinés, & de leur mere qui nage dans son sang, remplit d'horreur tous les témoins. Des cris se répandent aussi-tôt dans toute la ville, & tous les habitans accourent à cet horrible spectacle.

Cet événement désastreux ressembloit à une calamité publique. La consternation s'étoit emparée de tous les esprits.

On couroit les rues de Pise avec un silence morne & effrayant ; la foule se renouvelloit sans cesse autour de l'échafaud. On ne pouvoit sur-tout se lasser de contempler ces deux enfans innocens & poignardés, arrosés du sang de leur mere, près du cadavre de l'auteur de leurs jours. La plus tendre pitié pénétroit les cœurs les moins sensibles. On souffroit à les voir, & les yeux ne pouvoient s'en distraire.

Les Juges, attendris, permirent à la famille d'enterrer le pere & la mere hors de la ville, & l'on fit inhumer les enfans dans l'Eglise de Sainte-Catherine. Ils furent regrettés par tous les habitans, & long-temps après on ne pouvoit raconter leur malheur sans répandre des larmes.

(*Par M. Imbert.*)

Fin du Volume de Mai.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mai, de la *Bibliotheque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 30 Avril 1779.

Signé, DE SANCY.

De l'Imprimerie de la veuve BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins.

Paris, Imprimerie de Lacombe, Libraire
rue St-Jacques, près de la Sorbonne.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUIN 1779.

A PARIS,

Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine; *pour Paris:*

Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, *pour la Province.*

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUIN 1779.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

AMADIS DE GAULE,

TRADUCTION LIBRE,

PAR M. LE COMTE DE TRESS**.

Paris, chez Pissot, 2 vol. in-12, 1779.

SANS le projet d'un Homme de Lettres, aidé des lumières & de l'érudition d'un Homme de

Qualité, la Bibliothèque universelle des Romans manqueroit à notre Littérature : & les Romans, comme on sait, furent la première production nationale, la plus riche & la plus originale. Combien de Romans, ensévelis sous plusieurs siècles, seroient profondément ignorés ! C'est à cette Bibliothèque qu'on doit une connoissance suivie du costume, des mœurs & des Héros de l'ancienne Chevalerie. On lui doit encore (& ce point de vue n'est ni le moins important, ni le moins philosophique) tous ces rapprochemens qu'on n'auroit point sentis, & qui existent entre le Roman & l'Histoire ; rapprochemens qui, en développant l'Histoire par le Roman, tirent cette dernière production de la classe des Ouvrages frivoles & superficiels, où une prévention injuste avoit relégué indistinctement tous les Romans.

M. le Comte de Tressan, qui a rédigé plusieurs Extraits de la Chevalerie, a rempli sa tâche avec le plus grand succès. C'est lui qui est Auteur de la Traduction d'Amadis On n'auroit certainement point été tenté de lire celle qui en avoit déjà été faite en 1540 par Nicolas d'Herberai. La Traduction nouvelle ne ressemble pas non plus à l'Extrait en huit volumes in-8°. de Mademoiselle de Lubert. M. le Comte de Tressan

a embelli par-tout ſon original ; par-tout l'expreſſion décente a adouci la hardieſſe trop libre des peintures ; par-tout le goût a ſubſtitué à une nudité repouſſante, ces gazes légères que l'imagination a tant de plaiſir à ſoulever.

M. le Comte de Treſſ** reclame en faveur de la France l'invention de l'Amadis qu'on a attribuée aux Eſpagnols. Ses obſervations ſont motivées autant qu'elles peuvent l'être ; & on ne voit point qu'on puiſſe oppoſer rien qui doive les balancer. Aux enchantemens, aux geans & au merveilleux près, Amadis eſt un tableau fidèle des mœurs de ſon ſiècle. Le nouveau Traducteur n'a point manqué de détacher ingénieuſement ce tableau, & de le faire reſſortir. Son travail annonce par-tout de l'intention, & des comparaiſons fines de mœurs & de perſonnes, que nos Lecteurs ſentiront auſſi-bien que nous ; ils ſçauront gré ſur-tout à M. le Comte de Treſſ** du portrait de l'aimable Reine Briſène, dont le modèle vivant n'eſt pas loin de nous.

Mais quel Homme ! quel Amant qu'Amadis ! Pourquoi faut-il que l'eſpèce en ſoit ſi rare ?

O l'heureux tems que celui de ces fables !

La poſtérité du léger Galaor eſt bien plus nombreuſe ; le ſiècle de la raiſon a malheureuſement

trop tôt éclipsé ces fables charmantes : les illusions & les mystères s'évanouissent devant le flambeau de la raison ; & le sentiment, que nourrissent des illusions chéries, s'évanouit avec elles.

Le ton d'Amadis est en général plus doux que celui des autres Romans de la Table Ronde. Peut-être est-ce une obligation de plus que nous avons à M. le Comte de Tress* * *, qui a répandu sur l'ouvrage la teinte douce de son ame, l'urbanité de son caractère, & cette sensibilité aussi tendre que galante, qui supplée à l'esprit par le sentiment, & au sentiment par l'esprit.

Il paroîtra peut-être à quelques-uns de nos Lecteurs que nous nous empressons à donner un Extrait de l'Amadis si peu de temps après qu'il a été publié, & après le succès de cet Ouvrage, qui est dans les mains de tout le monde : mais nous les prions d'observer que les Romans de la Table ronde étant finis, & nous étant engagés à donner *les Amadis*, qui suivent immédiatement, nous avons été forcés d'extraire promptement la nouvelle Traduction, qui est le premier anneau de la longue chaîne que nous allons parcourir. L'Amadis de Grèce & le reste de la famille ne viennent qu'après l'Amadis de Gaule. Nous n'imaginons point que notre Extrait puisse

produire un autre effet que celui d'engager ceux qui n'ont pas la nouvelle Traduction à se la procurer. Dans tous les cas, nos motifs doivent nous servir d'excuse.

PÉRION, Roi de Gaule, étoit venu à la Cour de Garinter, Roi de cette partie des Gaules nommée l'Armorique, ou la petite Bretagne. Garinter avoit deux filles ; l'aînée avoit été mariée à Languines, Roi d'Ecosse : d'elle naquirent le Prince Agraies & la Princesse Mabille ; la seconde se nommoit Elisène. Elisène étoit doublement belle, puisqu'elle étoit jeune & sensible : mais sa pudeur qu'effarouchoit le nom d'amour, lui faisoit chercher dans les Cieux un aliment, qui, sans la faire rougir, pût entretenir sa sensibilité. Tels sont, le plus souvent, les motifs de tant de dévotions ! On a besoin d'aimer, on craint d'être trompé ; & l'amour de Dieu, si propre à rassurer, à exalter une ame pure, est bien digne d'avoir la préférence. Les Courtisans, qui ne sont pas dévots, nommoient Elisène

la Dévote perdue. L'expérience ne nous a cependant que trop appris qu'une dévotion commencée à dix-huit ans, ne dure qu'autant que rien ne fait diversion à ses motifs. Ce moment, que le Ciel même accorde une fois à toutes les femmes, arrive enfin. L'heureux mortel se présente, on le voit; & à mesure qu'on sent du plaisir à le considérer, un pinceau invisible efface d'une imagination ardente des souvenirs exaltés, pour y substituer des noms chéris, des vérités plus douces encore; & peut-être des erreurs, mais des erreurs aimables. J'ai peint tout ce qu'éprouva Elisène, *lorsque Périon fut à ses genoux, & porta l'une de ses mains sur ses lèvres. La belle Dévote soupira; une douce chaleur lui parut s'élancer de sa main jusques dans son cœur; elle voulut dérober sa main à sa bouche brûlante, elle n'en eut pas le courage : le double trait étoit lancé.* Dans ce temps heureux, l'aveu suivoit de près le sentiment à peine éclos. Comme on n'avoit en aimant aucuns de ces projets qui alarment l'innocence, la Beauté ne rougissoit jamais, en disant *je vous aime*; les droits de l'amant étoient aussi étendus que ceux de l'époux, parce que les sen-

mens de l'amour étoient aussi sacrés que ceux de l'hymenée. Elisène aima, fut aimée, & Périon fut bientôt le plus heureux des Amans. Bientôt Elisène fut une mère infortunée. Périon étoit parti, dans le dessein de faire demander solemnellement sa main par ses Ambassadeurs. Une guerre qui survint l'obligea à différer cette demande : les aventures se succédant l'éloignèrent de ses Etats, & il perdit de vue Elisène. *Les loix de la Grande & de la Petite-Bretagne condamnoient, sans exception, à la mort toute femme ou fille qui se trouvoit avoir manqué à l'honneur sévère de son état.*

Elisène se retira dans un Château *assis sur le bord d'une rivière qui se jettoit dans la mer, à peu de distance*; & là, elle mit au monde, avec toutes les précautions possibles, un fils qui fut nommé Amadis. L'honneur, la crainte du supplice & les instances de Dariolète sa Gouvernante, la décidèrent, après mille combats, à exposer son enfant sur les flots, dans un berceau formé de bois de cèdre, où elle fit placer l'épée que Périon avoit laissée en partant. Elle attacha au cou de son enfant un anneau qu'elle tenoit de son

époux, & mit dans son sein de riches tablettes, où étoient écrits ces mots : *Cet enfant est Amadis, fils de Roi, qui n'a point d'âge.*

Amadis fut retiré des flots par un Seigneur Ecossois, qui naviguoit, & se nommoit Gandales. Il le nomma *le Damoisel de la mer*, & l'éleva comme son propre fils Gandalin. Urgande, Fée célèbre, qui protégea toujours Amadis, avoit rassuré Gandales sur la destinée de cet enfant. Le hazard conduisit Languines, Roi d'Ecosse, & son épouse, sœur d'Elisène, au Château de Gandales, qui ne put se défendre de leur confier le Damoisel de la mer, dont ils parurent épris. Gandalin suivit le Damoisel de la mer, & lui servit toujours d'Ecuyer. Agraies, Prince d'Ecosse, & fils de Languines, devint bientôt leur ami. Garinter étoit mort; Périon avoit mis fin à ses campagnes glorieuses, & avoit épousé Elisène. Si quelque chose pouvoit troubler le bonheur de cette Reine, c'étoit la perte d'Amadis; si quelque chose pouvoit adoucir l'amertume de cette perte, c'étoit un second fils auquel on donna le nom de Galaor, & une fille nommée Mélicie. Galaor don-

noit déjà de grandes espérances : mais Périon & Elisène se virent enlever cet enfant par un Géant, qui étoit venu, dans ce dessein, au Château d'Orangil, où la Cour étoit alors, sans qu'ils pussent y apporter le moindre obstacle. Le Géant s'embarqua avec sa proie dans le brigantin qui l'avoit amené, & un vent propice le fit bientôt perdre de vue. Les vaisseaux de Périon se trouvèrent hors d'état de tenir la mer. *Ce fut dans ce moment si cruel que la Reine, n'écoutant plus que son désespoir, ne put s'empêcher d'apprendre au malheureux Périon que c'étoit le second fils qu'il perdoit. Mais le Géant n'avoit point des mœurs féroces : il n'avoit enlevé Galaor que sur l'avis de la Fée Urgande, qui l'avoit averti que le fils du Roi Périon pouvoit seul le venger du terrible Albadan, meurtrier de son père.*

Lisvard, Roi de la Grande-Bretagne, & qui avoit épousé Brisène, fille du Roi de Danemarck, dont il avoit eu une fille nommée Oriane, aborda en Ecosse. Une rebellion subite l'obligea de partir ; & comme il couroit bien des dangers, il partit seul. Brisène & Oriane restèrent à

la Cour de Languines, Roi d'Ecoſſe ; Oriane étoit âgée de dix ans, le Damoiſel de la mer en avoit douze. Ils étoient beaux & aimables tous les deux : une douce ſympathie fit entr'eux, à cet âge tendre, ce que l'amour fait dans un âge plus avancé. Ils ſe rapprochèrent par le plaiſir qu'ils éprouvoient à être enſemble, & ce plaiſir (on s'en doute bien) étoit mieux ſenti que défini. Le déſir d'acquérir de la gloire ſe développoit avec ſes forces dans le Damoiſel de la mer ; déjà ſon bras nerveux ſoulevoit les plus groſſes lances ; déjà ſa main étoit exercée à l'uſage de l'épée : le cri glorieux de la renommée, qui portoit dans les extrémités du monde la valeur des Chevaliers, retentiſſoit ſans ceſſe à ſes oreilles, & l'embraſoit d'une ardeur guerriere. Mais quand il eut paſſé quelque tems auprès d'Oriane, il commença à ſentir que s'il eſt beau d'acquérir de la gloire, la gloire de ſervir la Beauté & de mériter Oriane lui ſeroit bien plus douce. Il avoit reçu de Gandales la belle épée & tous les ſignes de reconnoiſſance qu'on avoit trouvés dans le Berceau. Dire qu'Oriane déſiroit

beaucoup que la naissance du Damoisel fût illustre, c'est avoir fait connoître l'état de son cœur.

Périon venoit d'arriver à la Cour du Roi d'Ecosse, & d'y demander du secours contre le redoutable Abyes, Roi d'Irlande & des Orcades, qui, traversant la mer à la tête d'une armée formidable de Montagnards & de Pictes, avoit fait une incursion dans la Gaule. Le jeune Prince d'Ecosse, Agraies, obtint de Languines l'Ordre de Chevalerie, & le commandement de l'armée qui devoit marcher au secours de Périon. Le Damoisel de la mer, après avoir demandé la permission à Oriane de suivre le Prince son ami, fut armé Chevalier par Périon lui-même: il partit, suivi de Gandalin, & ne tarda point à donner des preuves de courage. Dès la première journée, il soutient un combat contre trois Chevaliers qu'il tue, blesse, ou met en fuite; il conserve la vie à un autre, & il reçoit des mains d'une Demoiselle une forte lance. (Cette Demoiselle étoit la Fée Urgande.) *Jeune Chevalier*, lui dit-elle, *prenez cette lance, qui bientôt vous sera nécessaire pour sauver la Maison dont vous tirez votre*

existence. Apprenez que vous m'êtes parfaitement connu, & que vous m'êtes bien cher, comme me doit l'être celui dont je recevrai du secours dans les plus grands périls de ma vie. La Demoiselle disparut.

Le moment qui devoit réaliser cette prédiction, arriva bientôt. Le Damoisel de la mer, après avoir mis en fuite six *Rustres couverts de corselets; de brigandines, & armés de haches, qui vouloient le forcer à passer au service du Roi Abyes pour le secourir dans la guerre qu'il faisoit au Roi des Gaules*, fut attiré auprès d'un Château voisin par un bruit d'armes & par les cris des combattans; il y délivra Périon lui-même, qui se défendoit contre une troupe de Brigands, & qui déjà s'étoit fait autour de lui un rempart de morts, ou de mourans. Périon étoit accouru dans ce Château pour en retirer la fleur de la Chevalerie, qui étoit tombée dans une embuscade que leur avoit tendue le Seigneur du lieu, parent d'Abyes, qui vouloit priver Périon du secours de tant de braves Guerriers. Le Damoisel de la mer les délivra tous, & punit ce Seigneur perfide.

Pendant que le Damoisel de la mer

cherchoit les aventures, & les terminoit glorieusement pour lui, pendant que son nom commençoit à être prononcé de bouche en bouche avec respect, Lisvard, désormais paisible Souverain de la Grande-Bretagne, avoit rappellé dans sa Cour Brisène & la tendre Oriane. Mabille, que l'amitié avoit uni d'un lien indissoluble avec elle, l'avoit suivie à Vindisilore; l'anneau & les tablettes que le Damoisel de la mer avoit confiés à Oriane étoient tombés entre ses mains la veille de son départ. *Saisie*, dit le Traducteur, *en les voyant, par la passion qui maîtrise son ame, elle les serre, elle sent la cire qui s'écrase. Un billet que cette cire renferme s'offre à ses yeux; elle ouvre ce billet en frémissant; elle a peine à en croire ses yeux, lorsqu'elle lit*: Cet enfant est fils d'un grand Roi, & se nomme Amadis. — *Ah!* s'écria-t-elle, *mon cœur ne m'a point trompée! Ah! cher Amadis, je peux donc t'aimer sans avoir à rougir de ton choix!* Elle avoit dépêché au Damoisel de la mer tout aussi tôt la Demoiselle de Danemarck, sur la fidélité de laquelle elle pouvoit compter, & n'avoit pu se défendre d'écrire: *Puisse Amadis retrouver*

son père, & revenir bientôt à Vindisilore faire partager sa joie & ses triomphes à ses fidèles & anciens amis! Le Damoisel de la mer avoit reçu le message pendant qu'il soutenoit avec Périon & les Chevaliers le siége de Baldain, qu'Abyes, à la tête d'une armée nombreuse, avoit formé. Le Damoisel fit enfin lever le siége, & parvint à faire dépendre le terme de cette guerre d'un combat particulier entre Abyes & lui. La veille de ce combat, il s'étoit préparé, *selon le respectable usage de ce temps, par la prière à défendre une cause que la justice & son attachement pour Périon lui rendoit chère.* Abyes fut vaincu; & le Damoisel, après l'avoir terrassé, le traita en digne Chevalier : ses blessures furent bientôt fermées. La lettre d'Oriane, cette lettre si consolante, qui, dans le combat, avoit doublé ses forces, précipita encore sa guérison; le prix qui l'attendoit à Vindisilore étoit plus doux pour lui que les louanges qu'on lui prodiguoit à la Cour de Périon : le desir, toujours renaissant, de voir Oriane l'emportoit sur la gloire même. La Nature étoit-elle donc muette? Le Damoisel ne sentoit-il rien de tendre pour Périon? Les entrailles de

Périon & d'Elisène n'étoient-elles point émues ? Que nos Lecteurs ne l'imaginent point. Elisène (toujours la tendresse maternelle mérita de servir de modèle aux pères) avoit comblé le Damoisel de tant de caresses, ses yeux s'attachoient sur lui si souvent & avec tant de plaisir, elle étoit si gaie en le voyant, elle paroissoit si triste quand il s'éloignoit, que Périon ne put s'empêcher de concevoir de la jalousie. Une circonstance qui auroit suffi pour empoisonner les jours de Périon, & qui l'alarma en effet, hâta un événement important à ces trois personnages.

Le Damoisel se promenant dans une galerie, trouva l'Infante Mélicie en larmes; elle avoit perdu un anneau d'or que le Roi lui avoit confié. Le Damoisel lui fit présent du sien, & qui étoit le même qu'Oriane lui avoit renvoyé avec ses tablettes. Cet anneau étoit parfaitement ressemblant à celui que l'Infante venoit de perdre ; elle crut que c'étoit le même, & courut le rendre à Périon. Périon étant venu prendre l'air dans la galerie, retrouva l'anneau que Mélicie avoit perdu. Il apprit que le Damoisel de la mer avoit fait présent d'un anneau à la Prin-

ceſſe. Périon jaloux ſoupçonna la Reine qui étoit en effet la ſeule qui auroit pu avoir fait faire un ſecond anneau ſemblable au ſien, pour le donner au Damoiſel. Sa candeur ne lui permit point de diſſimuler un ſeul moment. Il lui étoit trop cruel de ſuppoſer une perfidie. Son eſtime pour Elisène devoit égaler ſon amour : il voulut ceſſer de l'aimer ou ceſſer de la croire coupable. Périon ſe reſſouvint d'avoir donné à Elisène ce même anneau, ou un autre pareil à celui-là, avant leur mariage. Il ignoroit l'uſage qu'elle en avoit fait, & n'avoit jamais oſé lui demander pourquoi elle ne s'en paroit plus. Le Roi avoit à peine commencé à s'expliquer, qu'Elisène rougiſſant de plaiſir, agitée par l'eſpoir, & troublée par des craintes, reſpirant avec peine, ſe précipite dans les bras de Périon, & ſaiſit l'anneau avec empreſſement. Ses mains tremblantes approchent de ſa bouche ce gage précieux, des larmes coulent ſur ſon ſein. Grand Dieu ! s'écria-t-elle, me rendriez-vous mon fils ? ce fils qui m'a coûté tant de larmes ! Périon n'a pas beſoin d'en entendre davantage ;... il eſt raſſuré... Son ame a paſſé ſur ſes lèvres, & ſes lèvres preſ-

sent les mains d'Elisène. Il désire, il croit avoir retrouvé son fils. *Ils volent tous les deux à la chambre du Damoiſel qui s'étoit recouché & qu'ils trouvèrent endormi. Le premier objet qui frappe les yeux de Périon, c'eſt l'épée pendue au chevet de ſon lit. Il la prend, la tire & la reconnoît ; pendant ce temps-là la Reine apperçoit les tablettes & le billet. Ah ! Dieu !* s'écria-t-elle, *le Damoiſel eſt notre fils.* Ce cri réveille le Damoiſel..... *Sire Chevalier*, lui dit Elisène, *un mot. Gandales eſt-il votre père ?* — *Non, Madame, il ne l'eſt pas ; je ne ſuis qu'un malheureux enfant, qu'il trouva dans un berceau flottant ſur la mer.* — La Reine alors ſe penche ſur le lit du Damoiſel, le ſoulève, le preſſe contre ſon ſein ; Périon de ſes deux mains ſerre tendrement les ſiennes, & tous deux s'écrient : *Ah ! mon fils ! Ah ! grand Dieu !*... Le Damoiſel, attendri, n'a d'abord que des larmes à donner à ſes chers parens. Il les embraſſe à ſon tour, en s'écriant ; *O Dieu ! j'avois encore un père & une mère, & tu me les as rendus !*

Amadis perdit alors le nom du Damoiſel de la mer. Le fils du Souverain des Gaules devenoit digne de la main

d'Oriane. Périon trouvoit un Héros dans son fils ; ce fils avoit sauvé sa vie ; il venoit de triompher du redoutable Abyes, & de délivrer la Gaule. *Eh ! quel sentiment plus délicieux que celui de l'heureux père qui doit de la reconnoissance à ses enfans ! Les aimer, les secourir, ce n'est pour lui que l'exercice des droits respectifs entre un père & ses enfans : en être secouru lui-même, c'est les voir s'élever jusqu'à lui, c'est trouver en eux des amis aussi généreux que tendres ; & la reconnoissance que ce père doit sentir, est un sentiment si doux, qu'il doit avoir pour lui la force & la valeur d'un bienfait.* (Ici le Lecteur a compris sans doute que M. le Comte de Tress** est un père tendre, & qu'il a embelli son original.

La Demoiselle de Danemarck qui avoit été présente à cette reconnoissance, voulut en porter promptement la nouvelle à Oriane : Amadis lui promit de la suivre de près, & lui dit qu'il monteroit le même cheval & porteroit les mêmes armes qu'elle avoit vues lorqu'il avoit combattu contre Abyes. *A ces signes*, ajouta-t-il, *vous pourrez me reconnoître.* Le Prince Agraies, que l'amour rappelloit

aux genoux d'Olynde, prit aussi congé de Périon & d'Amadis. Périon lui-même fut forcé de consentir enfin au départ de son fils pour la Grande-Bretagne. Amadis lui jura de chercher Galaor dans toute l'Europe. Les aventures naissent en foule devant Amadis : il est détourné de sa route, & délivre un Chevalier cher à la Fée Urgande, qui ne pouvoit sortir de l'enchantement où le retenoit une Sorcière, que par la force des armes. Galaor fut un témoin du combat qu'Amadis livra contre plusieurs Chevaliers qui défendoient les approches du Château où étoit détenu le Chevalier de la Fée Urgande. Amadis fit tant de prodiges de valeur, que Galaor pria Gandalac de vouloir bien lui permettre de se faire armer Chevalier par le Chevalier aux Lions. (Galaor l'appella ainsi, parce qu'Amadis portoit un écu d'or à deux Lions d'azur, rampans l'un contre l'autre). Gandalac y ayant consenti, Galaor fléchit un genou devant Amadis, en le conjurant de lui conférer l'Ordre de Chevalerie. Amadis vouloit s'en défendre ; la Fée Urgande vainquit sa modestie : *Croyez*, lui dit-elle, *que votre bras ne peut jamais être*

employé plus dignement que pour lui, ce que vous connoîtrez encore mieux dans la suite : sçachez qu'il est d'un Sang Royal, & déjà digne de la grace qu'il vous demande. Aussi-tôt il appella le fidèle Gandalin, & lui demanda une épée pour la ceindre au nouveau Chevalier. Mais la Fée lui dit : Prenez plutôt l'épée qui pend à cette branche ; elle est plus belle & d'une meilleure trempe que celle que vous pourriez lui donner. Les deux Chevaliers & Gandalin portent les yeux de tous côtés, & n'apperçoivent rien : la Demoiselle qui les leur dessille à l'instant, leur dit : Il y a déjà plus de dix ans que je la pendis à cette branche, ayant prévu l'usage que vous en allez faire. A ces mots le Chevalier des Lions appercevant une riche épée, accourut la détacher, & la ceignit au nouveau Chevalier, qu'il serra tendrement dans ses bras, en lui disant : Qui que vous soyez, je sens que vous me devenez bien cher. Galaor très-attendri par ces caresses, lui jura de le servir & de lui être à jamais attaché, & prenant congé de lui, le supplia de lui dire où il pourroit le rejoindre. A la Cour de Lisvard, lui dit Amadis, où je compte me rendre en peu de temps. Ga-

laor apprit de Gandalac, qui l'avoit appris de la Suivante d'Urgande, que le Chevalier aux Lions étoit le célèbre Amadis. La Fée apprit elle-même à Amadis, dès qu'elle le jugea assez éloigné de Galaor, que ce dernier étoit son frère, ce frère qu'il cherchoit, & que le Géant avoit enlevé des mains de ses Gouvernantes. Je n'ai pu, ajouta-t-elle, vous le faire connoître plutôt, parce qu'avant que vous vous retrouviez, il faut que le destin s'accomplisse. Amadis reprit le chemin de Vindisilore.

On sçait déjà que le Géant n'avoit enlevé Galaor que d'après les conseils de la Fée Urgande; on sçait que cet Enfant devoit combattre l'Usurpateur Albadan, le punir, & remettre Gandalac en possession de la Roche de Galtares qui lui appartenoit. Le Géant ne demanda à Galaor que ce bienfait, pour tous les soins qu'il avoit pris de son enfance; & Galaor ne demanda pas mieux que l'occasion de se signaler, en ne faisant qu'un acte de justice. L'un & l'autre marchérent droit vers la roche de Galtares; *l'un & l'autre furent arrêtés en chemin par Urgande, qui les avoit suivis par des chemins*

détournés. Galaor, lui dit-elle, *apprends quelle eſt ton illuſtre origine: le Roi Périon eſt ton père, la Reine Elisène eſt ta mère; le Chevalier qui t'arma Chevalier eſt Amadis ton frère. Adieu: je ne te perds pas de vue, vole à la gloire, & rends-toi digne de ton ſang.*

Galaor n'avoit qu'une ſeule reſſemblance avec Amadis, l'envie de rendre ſon nom célèbre par le courage & par les qualités brillantes d'un vrai Chevalier. Mais Amadis étoit bien plus tendre, bien plus fidèle. Toutes ſes penſées ſes rapportoient à Oriane; toutes ſes victoires étoient des hommages qu'il lui rendoit. Il ne croyoit pouvoir être digne d'elle que quand il ne trouveroit perſonne qui fût digne de lui. Cette perſuaſion lui faiſoit affronter tous les hazards. Ses yeux fermés ſur toutes les beautés qu'il rencontroit, ſembloient ne s'être ouverts qu'une fois pour voir Oriane, & s'être refermés enſuite pour toujours. On n'aime plus comme cela! le caractère de Galaor eſt un peu plus moderne. Il étoit vif, aimable & léger. L'amour fut toujours un plaiſir pour lui, & jamais un ſentiment. Les ſouvenirs du jour étoient auſſi-tôt oubliés par les ſermens du lendemain.

demain. Un moment lui suffisoit pour aimer, pour désirer ; & il étoit si aimable que toutes les Belles éprouvoient qu'il n'étoit pas possible de lui résister un moment. Les blessures de la guerre & celles de l'amour, toutes nombreuses qu'elles étoient, n'altérèrent jamais sa gaieté. En se battant il faisoit des projets de passer des nuits charmantes ; & pendant ces mêmes nuits, il s'occupoit de gloire & de combats. Enfin, toujours prêt à livrer un nouveau combat, toujours prêt à chercher une nouvelle Maîtresse, & la guerre & l'amour n'étoient qu'un jeu pour lui. Toujours aimé, toujours heureux, l'infatigable Galaor fut cependant toujours discret. Nous ne dirons point que bien des gens lui ressemblent : on ne se bat plus aussi gaiement ; on n'aime plus, & on n'est pas si gai ; on n'est pas aimé, & on est indiscret.

A la veille de livrer le combat contre Albadan, Galaor étoit bien plus occupé de mettre fin à une amourette. Il fait la rencontre de deux jeunes Demoiselles, qui, sans le connoître, accouroient pour le voir aux prises avec le Géant : *J'y vais comme vous*, répondit

en riant Galaor ; *& en ce cas, j'espère que nous ne nous quitterons pas.* L'événement du combat fut glorieux pour Galaor : il abattit d'un seul coup la tête d'Albadan, & fit reconnoître Gandalac Seigneur de la Roche de Galtares. Quitte envers lui, il voulut un prix plus doux. Un Chevalier si jeune, si aimable, si vaillant, & qui, au moment de son triomphe, embrasse les genoux d'une Demoiselle, peut-il éprouver des rigueurs ? Il n'en éprouva point ; & l'on prétend que son début en amour répondit au brillant début de ses armes. Les Demoiselles n'étoient que des Suivantes ; & l'on prétend encore qu'il fut conduit par elles aux pieds de la Princesse Aldène, fille du Roi Sérolis, & nièce du Duc de Bristoie ; & que la Princesse (car l'Amour ne connoît point de rangs.....). Nos Lecteurs nous dispensent de poursuivre..... Nous dirons seulement que la Princesse aimoit pour la première fois ; que Galaor eut à triompher du plus aimable, & du plus touchant embarras, & que cet embarras & le tendre abandon qui le suivit, auroient enchaîné Galaor, si Galaor avoit pu être enchaîné.

Le tendre Amadis s'étoit égaré dans sa route, & se trouva surpris par la nuit dans un bois dont il ne connoissoit point les issues ; le froid, la pluie & une obscurité profonde, l'obligèrent à demander un asyle, qu'on lui refusa durement. Il défia le Chevalier discourtois qui l'insultoit, & qui ne voulut point accepter le combat. Il apprit que ce Chevalier se nommoit Dardan ; qu'il étoit aimé d'une Demoiselle, *sous la condition qu'il la mettroit en possession des biens d'une riche Veuve, sa parente ; & qu'il se présenteroit à la Cour de Lisvard, pour soutenir la justice de cette usurpation, & offrir le combat à celui qui voudroit soutenir les intérêts de cette Veuve. Dardan étoit très-redouté.* Amadis jura de le combattre, & de ne se montrer qu'à l'instant que Dardan paroîtroit dans la lice.

La nouvelle du futur combat de Dardan s'étoit déja répandue à Vindisilore. Le jour en étoit marqué ; déja tout étoit prêt. Amadis apperçut même du haut d'une montagne la lice préparée, & les échafauds dressés. Le Roi de la Grande-Bretagne, & les Princesses Oriane & Mabille avoient déja pris place quand

Amadis arriva. Perſonne ne s'étoit préſenté pour ſoutenir les droits de la Veuve, & Dardan en étoit fier. Amadis s'élance dans la lice, s'approche de la Veuve, & en eſt avoué le Chevalier ; il ſalue reſpectueuſement la Famille royale, & joint bientôt ſon adverſaire. Les trompettes ſonnent : ils partent ; & après la plus vigoureuſe réſiſtance, il lui fait perdre les arçons. Le combat à pied fut plus long & plus terrible. Amadis força enfin ſon Adverſaire à ſe battre en retraite juſques ſous l'échafaud qui portoit le balcon royal. Amadis ſi près d'*Oriane*, *diſtingue la voix de la Demoiſelle de Danemark : il lève la vue ſur le balcon, il voit Oriane, & cette vue ſuſpend en lui tout autre ſentiment. Son épée tombe de ſa main, Dardan profite de cet avantage : mais les coups qu'il porte ſur les armes d'Amadis, preſque ſans défenſe, font revenir ce Héros qui s'élance ſur lui, le terraſſe, lui arrache ſon caſque & ſon épée, & le menace de lui trancher la tête s'il ne tient la Veuve quitte, & s'il ne s'avoue pour vaincu. Dardan fut obligé de lui crier merci ; & les Juges du camp s'étant approchés, Dardan déclara qu'il renonçoit à*

ſes prétentions ſur les Seigneuries de la Veuve. La Demoiſelle de Danemarck ne reconnut point les armes d'Amadis. Son écu étoit fort endommagé par ſes derniers combats, & l'on y diſtinguoit à peine les deux lions d'azur. Amadis qui ne vouloit point ſe faire connoître avant d'en avoir obtenu l'agrément d'Oriane, diſparut. Gandalin ſe chargea du meſſage, & ce fidèle Ecuyer revint bien vîte raſſurer un Amant reſpectueux & timide. Nous n'eſſaierons point de rendre tout ce que leur entrevue eut de délicieux, tout ce qu'ils ſe dirent, tout ce qu'ils ſe firent entendre, tout ce qu'ils ſentirent.

Nous paſſons rapidement ſur le ſéjour qu'Amadis fit à la Cour de Liſvard, & ſur tous les entretiens qu'il eut avec Oriane. Ils s'aimoient ; ils habitoient le même Palais. *Cœurs ſenſibles, vous éprouverez, comme lui, combien il eſt doux de ſe dire le ſoir : Je reverrai demain matin ce que j'adore !*

Galaor avoit quitté le Château de Briſtoie, s'étoit égaré dans une grande forêt, avoit demandé l'hoſpitalité au Seigneur d'un Château, qui lui avoit répondu en

le faisant attaquer par des Agens armés, & en le combattant lui-même. Il les avoit terrassés, & avoit délivré une jeune Demoiselle telle qu'on peint les Graces, & vêtue aussi légérement qu'elles, qu'il avoit trouvée attachée à un poteau par une grosse chaîne de fer. Ici nous allons encore emprunter les expressions du Traducteur, que nous employons, comme on voit, le plus souvent qu'il nous est possible. — *Ce Chevalier eut dès ce moment oublié ses blessures; mais la jeune Demoiselle voyant couler son sang, le repoussa doucement & le conduisit dans un appartement du Château, où ses belles mains s'occupèrent à le désarmer, & à étancher son sang. Ce soin, dont elle s'occupoit d'un air tendre, lui donna le tems d'apprendre à Galaor qu'elle étoit fille du Comte de Clare; que le Châtelain n'ayant pu l'obtenir en mariage, l'avoit enlevée d'un Monastère voisin où sa mère l'avoit conduite, & qu'il l'avoit amenée dans une prison, où, par ses mauvais traitements, il espéroit la contraindre à l'épouser. Galaor lui tint les propos les plus galants sur cet enlèvement; il excusa presque l'attentat du Châtelain, en lui disant que rien ne*

pouvoit résister à ses charmes, & qu'il craignoit de devenir lui-même presque aussi coupable. Mais on ne l'est guères que lorsqu'on déplaît. Galaor étoit si beau! ses yeux brilloient d'un feu si vif & si doux!.. son sang ne couloit plus. La jeune Demoiselle, occupée de sa blessure, étoit toujours restée aussi légérement vêtue..... Ils étoient seuls : elle voyoit en lui son libérateur, & ce libérateur étoit charmant..... Ah! peut-on avoir de meilleures excuses pour céder à l'amour & à la reconnoissance! Galaor, pendant trois jours, en reçut les preuves les plus tendres ; & quoiqu'il eût l'air de vouloir s'en assurer sans cesse, elle ne lui reprocha point d'être trop exigeant.

« La jeune Demoiselle de Clare prie » Galaor de la reconduire au Monastère » où sa mère étoit restée dans les larmes. » Le vif, mais loyal Galaor sentit avec » regret la justice de cette demande ; & » ce fut avec plus de regret encore qu'il » la prit en croupe & la conduisit dans » les bras de sa mère ».

Le Monastère n'étoit pas une de ces prisons cruelles où la nature gémit en attendant la mort. C'étoit une Abbaye de Cha-

noineſſes, enceinte de murs à la vérité, mais ces murs avoient bien des portes. Les maiſons qu'habitoient ces demi-Nones, avoient chacune la leur: quelquefois les clefs de ces portes ſe perdoient, & les Amours ſavoient bien les retrouver.

Les Amours prirent Galaor ſous leur garde; & pendant un mois qu'il fut retenu dans ce Monaſtère, il vit fermer toutes les bleſſures qu'il avoit reçues en combattant, & ſe rouvrir en même tems dans ſon cœur des plaies nouvelles qu'on s'empreſſoit auſſi-tôt de guérir. Tandis qu'il s'oublioit auſſi tendrement auprès des Chanoineſſes, Amadis avoit quitté la belle Oriane pour courir ſur ſes traces, & pour le reconnoître. Amadis, que la gloire & l'amour occupoient entièrement, ſe dédommageoit par la gloire des pertes de l'amour. Il trouva bientôt l'occaſion de ſoutenir, par les armes, que la beauté d'Oriane n'avoit point d'égale; & ſa valeur fit triompher ſa cauſe. Il défia, chemin faiſant, un Enchanteur (nommé Arcalaus) implacable ennemi de Liſvard; il pénétra ſeul dans ſon Château, délivra des Chevaliers & une jeune Perſonne qu'Arcalaus avoit enlevés, terraſſa

les Gardes qui surveilloient les prisonniers, & parvint jusques dans la chambre d'Arcalaus, où un enchantement fit perdre les forces à Amadis. Le sommeil l'appesantit, il fit tomber son épée de ses mains; Arcalaus se hâta de le désarmer, de prendre lui-même ses armes & son écu. Assuré de son enchantement qui lui livroit ce Chevalier pour toujours, Arcalaus partit pour la Cour de la Grande-Bretagne, où il vouloit s'annoncer pour le vainqueur d'Amadis. La Fée Urgande vint au secours d'Amadis, qui rompit les fers de tous les Chevaliers qui restoient encore dans ce Château. Arcalaus étoit déja arrivé à Vindisilore; & déja Oriane affligée avoit donné des larmes au trépas d'Amadis : mais ces mêmes Chevaliers qu'il avoit délivrés étant survenus, la consolèrent. Amadis continua la recherche de Galaor. Galaor étoit enfin sorti du Monastère, comblé de caresses, & après avoir essuyé bien des larmes qui couloient en secret. *La Doyenne du Chapitre, jeune & belle, Comtesse de l'Empire, lui avoit brodé de sa main une belle écharpe. Madame la Secrète, dont la naissance & les charmes ne cédoient en rien à*

ceux de la Doyenne, avoit tissu de même un riche baudrier. Galaor avoit pris la route de Vindisilore. Amadis, toujours entraîné par un de ces mouvements de pitié, si communs dans ces anciens Chevaliers, avoit cru entendre partir des plaintes du fond d'un grand chariot couvert, qu'on promenoit lentement dans une forêt. Il avoit été obligé de soutenir un combat contre la vaillante escorte qui entouroit le chariot; & étant resté maître du champ de bataille, il l'avoit découvert, & y avoit vu un riche cercueil surmonté d'une couronne, & deux femmes qui pleuroient, & un vieux Chevalier qui lui répondit, qu'il ne pourroit rien apprendre sur ce convoi funèbre que de la Dame d'un Château qui n'étoit pas éloigné de-là. Amadis avoit suivi ce cortège; & arrivé dans le Château, il fut encore obligé de repousser de nouvelles attaques. Enfin, il vit une jeune Personne aussi belle qu'Oriane, qui, ayant reconnu qu'Amadis étoit invincible, implora son assistance. Cette jeune Personne étoit fille d'un Roi puissant, qu'un traître, que son propre frère avoit poignardé. On promenoit deux fois par mois le

cercueil de ce Roi pour lui trouver un vengeur. Amadis ne balança point à offrir son bras à Briolanie (c'est ainsi qu'elle se nommoit) ; elle étoit belle, Amadis lui parut le plus parfait des Chevaliers. Paroître aimable, c'est être aimé à demi. Amadis avoit peu de choses à faire pour l'être tout-à-fait. Comme Galaor auroit répondu aux empressements de Briolanie ! Amadis qui ne trouvoit rien d'aussi aimable qu'Oriane, ne trouva Briolanie que belle. Il n'entendit jamais ce qu'elle lui disoit ; il ne devina point ce qu'elle n'osoit lui dire. Il reçut d'un air galant (mais l'air galant n'étoit pas celui qui pouvoit plaire à Briolanie) une belle épée qu'elle lui présenta ; il n'eut qu'un remercîment à lui faire, & un remercîment est si vague, si froid ! Un soupir, un coup d'œil, une main saisie avec transport, auroient bien plus flatté la trop sensible Princesse. L'indifférence d'Amadis la fit presque rougir. Cette rencontre prépara cependant bien des malheurs à Amadis. Il avoit à sa suite un Nain, & ce Nain, indiscret comme le sont tous les Serviteurs à gage, & qui avoit lu dans les yeux de Briolanie tout

ce qui se passoit dans son ame, supposa que le même désordre régnoit dans celle d'Amadis. Amadis avoit quitté Briolanie, en lui réitérant la promesse de la venger, & de lui rendre son Royaume, après qu'il se seroit joint à deux Chevaliers, dont le secours lui étoit nécessaire. Il longeoit une grande forêt (car dans ces tems-là les chemins étoient presque tous dans les forêts,) lorsqu'il fut attaqué par un Chevalier suivi d'une Demoiselle; ce Chevalier étoit Galaor, & la Demoiselle étoit nièce d'Arcalaus. Celle-ci, pour punir Amadis qui avoit forcé le Château de son oncle, avoit mis aux prises les deux frères; le combat eût été funeste à l'un des deux, si un Chevalier qui étoit survenu, ne les eût séparés. Ce Chevalier ayant appris de la Demoiselle le motif de la querelle, tire son épée, & fait tomber sa tête en criant aux combattans: Amadis; c'est Galaor! Galaor, c'est votre frère. Ce Chevalier étoit un de ceux qu'Amadis avoit tirés des prisons d'Arcalaus. Amadis dépêcha le Nain à la Cour de la Grande-Bretagne, pour annoncer son prompt retour & la rencontre heureuse de Galaor.

Les deux frères s'acheminoient enſemble vers Vindiſilore, & dans leur route ils exercèrent également leur vaillance ; Amadis toujours fidèle à Oriane, & après ce plaiſir intérieur, ne connoiſſant plus que celui qu'il trouvoit à dépouiller les tyrans, à punir les traîtres, & à protéger l'innocence. Galaor trouvoit bien plus doux de recevoir des mains de la beauté des ſalaires journaliers. Toujours inconſtant, il étoit toujours heureux. Les Chanoineſſes étoient déjà effacées de ſon ſouvenir.

Liſvard avoit fait publier qu'il tiendroit Cour plenière à Londres le mois de Septembre prochain ; les plus braves Chevaliers de ſon temps y accouroient de toutes parts. Les grandes chaſſes, les bals & les carrouſels rempliſſoient tous les intervalles des journées. La Cour étoit auſſi brillante que tranquille. Il étoit peu de Dames qui n'euſſent leurs Chevaliers, & peu de Chevaliers qui n'euſſent des Princeſſes pour Dames. On attendoit Amadis & Galaor, lorſqu'on vit arriver une Demoiſelle étrangère. » Prince, dit-elle à Liſvard, votre » puiſſance, votre renommée, votre Cour » brillante annoncent un grand Roi : mais

» les apparences sont quelquefois trom-
» peuses ; votre ame est-elle bien capable
» de soutenir tout ce que promet cet ex-
» térieur imposant ? — Damoiselle, ré-
» pondit Lisvard, mettez-moi à l'épreuve.
» — Sire, dit-elle, cette parole me suffit ;
» je sais que vous aurez Cour plenière à
» Londres ; c'est dans ce tems-là que je
» reviendrai, pour voir si vous serez dans
» la volonté de me la tenir. — Elle se retira
» & sortit de Vindisilore. Trois Cheva-
» liers survinrent le lendemain : le troi-
» sième étoit un vieillard, dont la barbe
» blanche tomboit jusqu'à la ceinture ; il
» portoit un coffre de bois de sandal, en-
» richi de pierreries. Ce vieux Chevalier
» mit un genou en terre, remit au Roi le
» coffre où étoit renfermée une couronne,
» enrichie de diamans & du travail le plus
» précieux : Cette couronne, ajouta le
» Chevalier, a de plus la vertu d'aug-
» menter sans cesse le pouvoir & la gloire
» du Souverain qui la possédera : & vous,
» Madame, continua-t-il en s'adressant à
» la Reine, je vous apporte un manteau
» superbe ; les ans ne pourront altérer la
» douce union qui règne entre le Roi &
» vous, tant que Brisène portera ce riche

» manteau ». Ce vieillard refusa de mettre un prix à ces choses précieuses ; il exigea seulement du Roi la promesse de les lui rendre, ou de lui donner tout ce qu'il demanderoit.

Ce fut le soir même du départ de ces Chevaliers, qu'Amadis & Galaor arrivèrent à la Cour de Lisvard. Galaor fut déclaré le Chevalier de Lisvard ; Amadis étoit déja celui de Brisène. Oriane vit enfin Amadis à ses genoux, & un souris d'Oriane lui fit oublier toutes ses peines. Il étoit le plus heureux de tous les Amans. Elle partageoit sa tendresse ; elle y répondoit, en baissant les yeux : pressée enfin par les questions de son Amant, mais gênée par l'arrivée inattendue du Roi, elle marcha doucement sur le bout du pied d'Amadis. C'est sans doute, ajoute l'ingénieux Traducteur, depuis cet heureux moment, que ce charmant usage s'est introduit dans ces occasions si douces, où l'on craint également de parler & de se taire. Galaor ne tarda point à être apprécié par les Dames de la Cour, qui malgré tous ses défauts & tout le mal qu'elles en disoient, s'accommodèrent aussi-bien de lui, qu'il sut tirer parti d'elles. On l'appelloit

le petit cousin ; & l'Auteur prétend que quand il venoit badiner avec ses cousines, les Jardiniers se plaignoient de trouver les gazons foulés. Ils se plaignoient encore d'Amadis qui cueilloit toutes les fleurs & en formoit des guirlandes pour Oriane. Lisvard étoit revenu à Londres, & en attendant le jour marqué pour la tenue de la Cour plenière, il tint un chapitre concernant l'Ordre de Chevalerie. Tandis qu'il s'occupoit de la gloire des Chevaliers, la Reine s'amusa à tenir un conseil avec les Dames de sa Cour. On y discuta les moyens de plaire : nous n'osons assurer qu'on en ait trouvé les vrais principes ; car plaire, comme on sait, n'est point un art. On plaît sans le vouloir, on ne plaît pas en le voulant. La beauté même est un titre bien léger pour prétendre à plaire. Qui plaira donc si la beauté n'y réussit pas toujours ? Sera-ce une laide ? ... Oui, la laideur l'emporte quelquefois. Nous croyons que la proposition est restée problématique. On agita encore dans ce conseil, quelles étoient les couleurs qui rendoient les femmes plus jolies. Les brunes ne devoient pas être du même avis que les blondes : mais Brisène étoit blon-

de ; la couleur *puce* avoit été choisie par la Reine : cette couleur sombre formoit le contraste le plus agréable avec la blancheur de son teint. La Reine étoit *si bien* sous cette parure, *que le puce* fut généralement reçu. *Il fut encore décidé que la coëffure la plus noble & la plus élégante étoit d'élever de beaux cheveux sur son front, entrelacés avec quelques fleurs, & surmontés de plumes : mais il faut, ajouta une Dame*, & ajoute le Traducteur, *que celle qui se coëffera ainsi, ait des yeux célestes, la taille & les graces d'une Nymphe, la douceur & la gaieté d'une Divinité bienfaisante. Toute la Cour reconnut sa charmante Reine à ce portrait.*

Une Dame fondant en larmes & en habits de deuil, vint sur ces entrefaites se jetter aux pieds de Lisvard. » Sire, lui » dit-elle, une Dame de mes voisines » avoit chez elle un Chevalier arrogant » & superbe, dont mon oncle & mon » père n'ont pu supporter l'audace & les » injures : appellé par mon père au com- » bat à outrance, il a succombé sous ses » coups : & la Dame qui le protégeoit » étant puissante en vassaux, elle a fait » arrêter mon père & mon oncle, & les

» retient dans une affreuse prison. Tout » ce que j'ai pu, par mes larmes, obtenir » d'elle, c'est de me les rendre, si vous » permettez que votre Chevalier & celui » de la Reine viennent lui demander leur » grace, & lui nommer un autre Chevalier » propre à remplacer celui qu'elle a per- » du.—Amadis offrit son bras à la Dame : » Partons, lui dit Galaor, car je brûle de » dégager votre parole & de revenir promp- » tement prendre part aux fêtes que vous » nous obligez de quitter ». — Les malheurs de cette Dame étoient feints ; elle avoit été envoyée par Madasime, cousine de Dardan, qu'Amadis avoit vaincu, & qui étoit offensée des honneurs que Lisvard rendoit à son vainqueur. Elle avoit voulu, par ce piège, le priver du secours des deux plus braves Chevaliers de sa Cour. Amadis & Galaor furent surpris sans défense sous les tentes où on les avoit conduits : on osa leur présenter des chaînes, ils jurèrent de souffrir plutôt la mort que de recevoir des fers. Galaor, toujours aimable, s'approcha de Madasime, & laissant paroître dans ses yeux un feu que toutes les femmes sont flattées de faire naître, il pressa les genoux de Madasime, en lui

préſentant ſes mains : Je ne veux, lui dit-il porter, que vos fers. Le courroux de Madaſime expira ; elle fut troublée : un ſentiment plus fort que celui de la pitié la retint : au lieu de chaîne, elle détacha un ruban de ſes cheveux, qu'elle donna à Galaor, & en le lui préſentant elle ſoupira. Elle exigea deux ſermens de ces deux frères, de ne jamais ſervir Liſvard contre elle, & de venir à ſon ſecours auſſi-tôt qu'elle les rappelleroit. Amadis prononça ces deux ſermens. Galaor en fit mille, & on prétend que Madaſime lui en fit à ſon tour dont il fut enchanté.

Mais que d'événemens s'étoient paſſés à la Cour de Liſvard, pendant la courte abſence d'Amadis & de Galaor ! Le vieux Chevalier, dont la Reine avoit reçu la couronne & le riche manteau, étoit venu redemander l'un & l'autre, & l'un & l'autre avoient été volés. Il avoit exigé en dédommagement la Princeſſe Oriane, & le Roi, eſclave de ſa parole, avoit été obligé de la mettre en ſa puiſſance.

La Demoiſelle qui avoit reçu du Roi la promeſſe d'un don, s'étoit préſentée, portant à ſon cou un écu d'acier poli, avec une riche épée, & tenant une lance do-

rée dans sa main. Elle avoit sommé le Roi de la suivre & de se battre pour elle contre un Chevalier, parent d'Arcalaus, qui avoit massacré son père, & dont le crime devoit rester impuni, à moins que le plus vertueux Chevalier de la Grande-Bretagne ne le frappât de la lance & de l'épée qu'elle apportoit, & qu'elle lui avoit dérobées. Lisvard avoit reçu la lance & l'épée, avoit attaqué le meurtrier : & au moment qu'il avoit voulu le frapper, la lance & l'épée s'étoient brisées, & il avoit été fait prisonnier d'Arcalaus lui-même. Amadis & Galaor apprirent ces fâcheuses nouvelles, se mirent incontinent à la poursuite des déloyaux Chevaliers qui emmenoient Oriane & Lisvard. Amadis joignit les raviſſeurs d'Oriane dans une forêt, les força d'abandonner leur proie, & reçut sa chère Maîtresse dans ses bras : il la souleva avec un frémissement qu'on ne peut dépeindre, la déroba au spectacle affreux des morts & des blessés qu'elle avoit sous ses yeux, & la déposa doucement sur l'herbe fleurie & sous un ombrage épais. Moment délicieux ! Ils étoient seuls, ils s'aimoient, ils se retrouvoient : la main d'Oriane trembloit dans celle d'Amadis,

Amadis après l'avoir approchée de sa bouche un million de fois, eut enfin assez de forces pour rompre le silence : mais il ne le rompit que pour prononcer un serment qu'Oriane répéta avec lui, & qui fut entendu de l'Eternel. Les premiers sermens que les premiers humains osèrent articuler, n'eurent comme les leurs pour garants que la pureté de leur flamme & de leur cœur, que la présence de l'Etre Suprême. Sans l'idée déchirante du parjure, auroit-on forgé, multiplié ces chaînes qui constituent le mariage? Oriane ne craignoit point qu'Amadis fût jamais coupable. Elle ne lui demanda rien : elle céda. Eh ! qui n'eût pas cédé comme elle ! — Lisvard fut délivré par Galaor, & Amadis fit prisonnier un traître, qui pendant la détention du Roi avoit fait révolter ses sujets, & introduit des ennemis dans Londres. Le calme ayant été rétabli, Amadis, fidèle à sa promesse, voulut remplir l'engagement qu'il avoit pris avec Briolanie. Est-on toujours jaloux quand on aime? Eh ! qui pourra se défendre de la jalousie, puisqu'Oriane en connut toutes les perplexités? Quel amant peut être désormais à l'abri du soupçon, puisqu'Amadis

fut soupçonné ? » Partez, lui dit Oriane, » partez, cher Amadis, & puisse me trom- » per le noir pressentiment qui malgré moi » m'afflige pour la première fois ! Vous » m'avez parlé de la beauté de Briolanie ; » elle va vous devoir & la vengeance de » son père, & ses États. Amadis »..... Elle se tut & versa des larmes. Amadis, plus sensible qu'éloquent, ne sut aussi que pleurer : mais les pleurs ont un caractère bien plus touchant que la parole ; on dit souvent ce qu'on ne pense pas, on ne pleure jamais sans avoir senti vivement. Ces pleurs rassurèrent Oriane ; elle mit la main d'Amadis sur son sein : *Ne désire jamais d'autre bien, d'autre empire que le cœur d'Oriane...* Galaor & Agraies devoient accompagner Amadis. Agraies prit congé de sa Maîtresse, & Galaor, quoique partagé, parut à chacune en particulier le plus aimable de tous les Amans. On n'osa pas compter sur sa fidélité ; mais on n'osa pas redouter son inconstance, tant il étoit persuasif.

Amadis avoit reçu une épée de Briolanie ; c'étoit avec cette épée qu'il avoit promis de combattre pour elle : il l'avoit cassée en se défendant contre Arcalaus, & en avoit oublié les morceaux à Lon-

dres. Il envoya son Nain pour les chercher. Le Nain passa sous les fenêtres d'Oriane, qui l'apperçut & lui demanda le sujet de son message. Le Nain montra les pièces de l'épée ; & comme, d'après ce qu'il avoit observé au Château de Briolanie, il se croyoit bien sûr des sentimens d'Amadis, il fit entendre à Oriane que son Maître attachoit un prix infini à ce don de Briolanie. Ces paroles furent tout autant de traits qui blessèrent le cœur de la Princesse. Amadis ne pouvoit la rassurer, & l'absence envenima ces blessures cruelles.

Les trois Voyageurs furent arrêtés dans leur marche par un Chevalier d'une taille avantageuse, qui, maniant son cheval avec grace, & ferme dans les arçons, « leur proposa de rompre une lance, en » les prévenant que ne désirant que l'hon- » neur de joûter avec eux, il espéroit » que nulle espece de ressentiment ne les » animeroit à vouloir combattre à coups » d'épée, au cas qu'il remportât un pre- » mier avantage ». — Agraies & Galaor furent désarçonnés ; Amadis lui-même brisa sa lance jusques dans le gantelet ; son cheval ayant eu l'épaule cassée, tomba : il ne perdit pas les rênes, mais il ne put

joûter plus long tems. L'Inconnu ayant piqué son cheval, s'éloigna avec vîtesse. Galaor, humilié de cette défaite, suivit l'Inconnu, & l'atteignit dans une Isle voisine, dont la Dame de l'Inconnu étoit Souveraine. Galaor vouloit le forcer à se nommer, ou à combattre. L'inconnu, qui vouloit taire son nom jusqu'à ce qu'il l'eût rendu digne des noms glorieux de ceux à qui il devoit le jour, accepta le combat; il fut si long, si terrible, que la Dame de l'Inconnu, voyant chanceler son Chevalier, courut se jetter entre les combattans, en criant à Galaor: Arrête, » cruel; crains la vengeance d'Amadis & » de Galaor. Non, mon cher Floreſtan, » il n'est plus tems de cacher votre nom». — Elle apprit à Galaor que Floreſtan étoit son frère, & que Périon, avant de se rendre à la Cour du Roi Garinter, & avant d'avoir connu Elisène, avoit été aimé de la Comtesse de Salandrie, dont il avoit eu ce fils. Floreſtan s'étoit couvert de gloire depuis trois ans: Galaor pouvoit l'avouer sans rougir. « Ah! mon » frère, s'écria-t-il, j'aurois dû le recon» noître plutôt à ses coups & à sa va» leur » Ses bleſſures le retinrent dans

cette

cette Isle près d'un mois, & il ne put seconder Amadis & Agraies contre Abiséos (c'étoit le nom du meurtrier du père de Briolanie). Il n'arriva en effet, accompagné de Floreſtan, qu'après le combat. Abiséos & ſes fils avoient mordu la pouſſière ; Briolanie étoit remontée ſur le Trône de ſes pères, avoit même offert de partager ſon ſceptre avec Amadis, qui l'avoit refuſée. Galaor ſurvint heureuſement pour la diſtraire de ce refus par des émotions nouvelles qu'il étoit très-diſpoſé à ne pas contrarier : mais Briolanie exerça ſur lui un empire puiſſant & nouveau. La gaîté de Galaor s'obſcurciſſoit de jour en jour ; déjà il recherchoit moins les jeunes Beautés : ſon cœur, juſqu'alors vuide, ſembloit être trop rempli.

Non loin des Etats de Briolanie étoit une Isle, où deux Amans avoient bâti un Palais enchanté. Cette Isle & ce Palais devoient appartenir au Chevalier aſſez vaillant pour effacer la mémoire de celui qui avoit régné dans cette Isle, & qui étoit aſſez loyal & aſſez fidèle Amant pour ſupporter toutes les épreuves. Toutes

les richeſſes de la Nature, & tous les preſtiges de l'Art, avoient embelli ce ſéjour délicieux, qui, comme on s'en doute bien, devoit être long-temps inhabité. Nous allons copier mot pour mot le Traducteur, que nous tranſcrivons toujours avec un nouveau plaiſir.

« On ne pouvoit entrer, dit-il, dans » ce Palais, ſans paſſer ſous une eſpèce » d'arc de triomphe, qui prit le nom de » l'Arc des loyaux Amans ; l'entrée en » étoit défendue par des forces inviſibles, » qui repouſſoient avec violence les té- » méraires & volages Amans qui s'expo- » ſoient à cette épreuve. Une Statue de » bronze ſurmontoit la voûte de cet arc ; » elle portoit une trompe avec laquelle » elle honoroit le paſſage d'un Amant » fidèle ſous cet arc, en rendant un ſon » mélodieux, & répandant des fleurs ſur » ſa tête ; la même trompe puniſſoit l'A- » mant coupable par des ſons effrayans & » par des flammes mêlées d'une fumée » noire & empoiſonnée.

» Au-delà de cet arc, on trouvoit un » perron de bronze doré, ſur lequel on » voyoit les figures d'Apollidon & de » Grimanèſe (les deux Amans Souverains

» autrefois de l'Isle) ; une grande table » de jaspe étoit à leurs pieds, enclavée » dans le perron, & le nom de ceux ou » de celles qui passoient sous l'arc paroissoit aussi-tôt s'y graver lui-même.

» Au-delà du perron de cuivre, on en » voyoit un de marbre blanc : mais ceux » même qui venoient de passer sous l'arc » ne pouvoient en approcher & monter » quelques dégrés de ce perron, qu'autant que le Chevalier pouvoit atteindre, » par sa valeur & par ses exploits, à la » haute renommée d'Apollidon, & que la » Dame pouvoit égaler la beauté de Grimanèse.

» Au-dessus de ce perron, on voyoit » une plate-forme, & la porte toujours » fermée d'une espèce de Temple en ro» tonde, qui portoit le nom *de la Cham» bre défendue* : des Génies puissans veil» loient sans cesse sur cette enceinte sacrée, » qui ne pouvoit s'ouvrir que pour un » Héros supérieur au grand Apollidon ou » pour une Beauté digne d'éclipser celle de » la belle Grimanèse ».

Une nouvelle épreuve étoit pour Amadis une occasion nouvelle de justifier le choix d'Oriane. La conquête de l'Isle, & la

posſeſſion de ce Palais magique, devoient être des preuves parlantes de ſa fidélité. Il ſe ſentoit aſſez fort pour courir ces haſards. Arrivés tous les quatre dans l'Iſle, Agraies ſe préſenta le lendemain pour paſſer ſous l'arc des loyaux Amans : auſſitôt la Statue répandit quelques fleurs, & de ſa trompe elle fit retentir l'air d'un ſon agréable ; ſon nom parut gravé ſur la pierre de jaſpe qui étoit dans la première enceinte : mais ayant voulu franchir le perron de marbre blanc, il n'y put jamais parvenir. Une force inviſible & plus puiſſante que lui le terraſſa, & il fut reporté ſans connoiſſance ſous l'arc des loyaux Amans.

Amadis avoit déjà paſſé ſous l'arc, franchi le perron de cuivre, & avoit ſoutenu les combats qu'on lui livroit pour l'empêcher de monter ſur le perron de marbre blanc ; il en avoit monté tous les dégrés. Arrivé ſur la plate-forme, les coups parurent redoubler, & l'en euſſent précipité peut-être, « ſi tout-à-coup la » porte de la chambre défendue s'entr'ou- » vrant, il n'en fût pas ſorti un bras en- » veloppé de ſatin verd, qui le tira dans » l'intérieur de la chambre. Dans ce mo-

» ment un nombre infini de voix se fit » entendre. Honneur, crioient-elles, au » brave Chevalier, dont la gloire & les » exploits surpassent ceux d'Apollidon qui » fit cet enchantement ». — Le Gouverneur & les principaux Habitans de l'Isle vinrent sur le champ prêter serment de fidélité à Amadis, & le reconnoître légitime Souverain du Pays. Floreſtan & Galaor ne furent pas heureux dans leurs essais; Galaor sur-tout reconnut qu'il étoit téméraire, & qu'une valeur excessive ne remplace jamais la fidélité qu'on exige dans un Amant.

Cependant, lorsqu'Amadis venoit de recevoir un prix dont Oriane auroit été flattée si elle avoit été témoin de son triomphe, Oriane, en proie aux soupçons jaloux, avoit osé écrire une lettre déchirante; & pendant qu'Amadis se félicitoit avec ses frères, pendant que le nom de sa Maîtresse étoit déjà révéré dans son Isle, il reçut la lettre d'Oriane. Cette lettre tomba de ses mains; Oriane lui défendoit de paroître à ses yeux, & lui disoit qu'elle défiroit & qu'elle attendoit la mort. Amadis ne put soutenir la pensée d'être haï d'Oriane; de l'abattement il

passa au désespoir, & du désespoir à la rage. Il se rouloit sur la terre, poussant des cris, & demandant son épée. Il se déroba à la vue de ses frères, franchit la chaussée qui séparoit l'Isle-ferme de la terre, s'enfonça dans une forêt, & s'éloigna sans avoir des desseins suivis, ni d'autre but que celui de chercher la mort. Il rencontra un Chevalier nommé Patin, qui, sans connoître & sans être connu d'Oriane, osoit chanter le bonheur d'être aimé d'elle. Il est inutile de dire qu'Amadis lui donna une terrible leçon de modestie & de discrétion, qui cependant ne le corrigea point, parce qu'un fat est incorrigible. Amadis, en proie à la plus vive douleur, ne se permit cependant rien contre Oriane; sa bouche n'osa point l'accuser : malheureux, mais rempli de respect, les ordres d'Oriane lui paroissoient absolus, & il auroit cru l'offenser en voulant la juger. Le hasard l'amena sur les pas d'un Hermite courbé sous le poids des années; il débride son cheval, le chasse dans un bois voisin, arrache ses armes qu'il jette éparses sur l'herbe, & nue tête & désarmé, il se jette aux genoux du Vieillard. Le sage Solitaire en

lui parlant au nom du Très-Haut, verse dans son cœur le baume consolant. Amadis ayant appris qu'il exerce depuis plus de quarante ans le Sacerdoce, lui fait un humble aveu de ses fautes. L'Hermite qui connoît alors la haute naissance d'Amadis, tous les détails & toute la violence de son amour, lui parle en ami tendre pour le ramener, & consent à le conduire dans sa retraite. Cet hermitage étoit bâti sur une roche stérile qu'on nommoit la Roche-Pauvre : le saint Religieux n'y vivoit que d'aumônes. Rien n'effraya Amadis, à qui l'Hermite donna le nom du *Beau-Ténébreux* : mais Amadis éprouva bientôt qu'on peut tout oublier, hormis celle qu'on aime encore.

L'Ecuyer d'Oriane lui avoit rendu compte de l'état où sa lettre avoit réduit Amadis, & lui avoit appris comment il avoit conquis l'Isle-ferme. Ce récit fidèle fit naître mille regrets, & répandre un torrent de larmes : ainsi les plus fidèles & les plus tendres Amans en étoient les plus malheureux. Elle écrivit aussi-tôt une nouvelle lettre, qu'elle mouilla de ses larmes, & en chargea la Demoiselle de Danemarck, qui prit la route du Château

de Gandales, où Oriane avoit supposé qu'Amadis auroit pu se retirer. On retrouva les armes d'Amadis, & Lisvard les voyant dans des mains étrangeres, craignit d'avoir perdu l'honneur de la Chevalerie; le chagrin d'Oriane ne connut plus de bornes.

Le Beau-Ténébreux languissoit dans l'hermitage de la Roche-Pauvre : il assistoit aux Prières & à tous les Offices de l'Hermite; quelquefois il alloit pêcher à la ligne sur le bord de la mer. Un matin qu'il rêvoit en se promenant sur le sable, il vit aborder une galère sur cette côte déserte; & sa surprise redoubla, lorsqu'il en vit descendre des femmes accompagnées de quelques Chevaliers. Ils paroissoient occupés à soutenir une Dame richement vêtue, & à lui chercher un asyle; la fatigue de la mer l'avoit rendue malade. Cette Dame s'appelloit Corisande; c'étoit celle que Floreſtan aimoit, & qui l'avoit fait reconnoître à Galaor : elle s'étoit embarquée pour passer dans la Grande-Bretagne, où elle espéroit joindre Floreſtan. Corisande entendit chanter au Beau-Ténébreux une Complainte; il s'accompagnoit avec son luth, &

la grace avec laquelle il chantoit, ainsi que ses manières, persuadèrent à cette Dame qu'il étoit sans doute d'un rang illustre, & que la dévotion l'avoit conduit dans cette solitude. Corisande, ayant repris ses forces, se remit en mer, arriva à Londres : mais elle n'y trouva ni Galaor, ni Floreſtan ; l'un & l'autre parcouroient les Etats voisins pour avoir des nouvelles de leur frère. Corisande raconta ce qu'elle avoit vu sur la Roche-Pauvre ; elle se ressouvint de quelques couplets de la Complainte que le Beau-Ténébreux avoit chantée. Oriane en reconnut l'air. Amadis l'avoit composé autrefois. Un rayon d'espérance l'éclaira. La Demoiselle de Danemarck, qui n'avoit point trouvé Amadis au Château de Gandales, s'étoit rembarquée ; une tempête l'avoit jettée sur un écueil, & cet écueil étoit le rocher qu'habitoit Amadis. Le son d'une cloche dirigea ses pas jusqu'à l'Hermitage. L'Hermite célébroit alors le plus saint des Mystères. Le Beau-Ténébreux à genoux, & le dos tourné contre les Assistans, servoit le Prêtre à l'Autel. Ayant jetté la vue du côté opposé, il reconnut la Demoiselle de Danemarck, & il ne put soutenir la

vive émotion qu'il sentit alors. La Demoiselle de Danemarck ayant appris que c'étoit un Chevalier qui faisoit dans cette retraite une pénitence rigoureuse, s'empressa à lui donner des secours : Amadis revint à lui . . . . Abrégeons. Il fut reconnu ; il lut la lettre d'Oriane, il écouta la Demoiselle de Danemarck, la crut, oublia tous les projets qu'il avoit faits, remercia l'Hermite, s'embarqua, & trouva que les vents ne le poussoient pas assez vîte sur les bords où il devoit revoir Oriane. *L'Amour heureux commençoit à ne plus laisser des traces de la pénitence sur son front.* Floreſtan, Galaor & Agraies étoient revenus à Londres après des courses inutiles. Amadis aborda enfin dans la Grande-Bretagne ; il ne voulut se présenter devant Lisvard qu'après avoir salué Oriane. La Princesse étoit à Mirefleur, Château éloigné de la Ville : il fut introduit auprès d'elle mystérieusement. *Les Cieux ouverts*, dit le Traducteur, *auroient-ils pu causer un ravissement pareil à celui d'Amadis, lorsqu'un reste de lumière lui fit entrevoir Oriane ? Il se précipite à ses genoux, elle passe ses bras à son cou, & baigne son front de larmes. Me pardonnez-vous*, se

disoient-ils ? . . . *Chaque assurance de ce pardon mutuel étoit une caresse. Amadis, maître des mains d'Oriane, les tenoit toutes deux dans l'une des siennes, & les pressoit avec ardeur . . . . Amadis devenoit plus tendre & plus pressant. Oriane baissant les yeux : O mon ami,* disoit elle, *sont-ce là les leçons que vous avez reçues de l'Hermite ? Amadis ne répondit rien ; son trouble augmentoit ; il fallut bien qu'Oriane se tût, car que pouvoit-elle dire à l'heureux Amant qui ne lui répondoit plus.*

Amadis employa le temps qu'il passa *incognito* avec Oriane à faire forger & polir de nouvelles armes. Gandalin, qui étoit dans la confidence, lui rendoit compte de tout ce qui se passoit à la Cour. Il lui apprit qu'un Vieillard avoit apporté au Roi une épée de la plus grande beauté, dont un côté brilloit du feu le plus vif au travers du fourreau transparent : il avoit dit au Roi qu'elle ne pouvoit être tirée & servir qu'au plus loyal des Amans ; & que ce n'étoit que de sa main que le Vieillard pouvoit recevoir l'ordre de la Chevalerie. Ce même Vieillard avoit encore ap-

porté un chapeau de fleurs, dont la moitié étoit fraîche & brillante, & l'autre moitié paroiſſoit flétrie. Les fleurs deſſéchées ne pouvoient reprendre leur éclat, que lorſque la Dame la plus tendre, la plus fidelle & la mieux aimée en couvriroit ſa tête.

Le Roi avoit eſſayé de tirer l'épée, mais il ne l'avoit pu qu'à moitié. *Les flammes qui s'étoient élancées de la lame, ne lui avoient pas permis de plus longs efforts. Une partie des fleurs flétries avoit repris ſon premier éclat ſur la tête de la Reine ; mais il en étoit reſté quelques-unes de ſeches.* Amadis propoſa à Oriane de ſoutenir ces épreuves ſous des habits étrangers, & le viſage couvert d'un voile. Amadis & Oriane furent reçus avec des acclamations : Amadis, parce que ſous ſes nouvelles armes il s'étoit déjà ſignalé ; & Oriane, parce qu'elle étoit avec lui. » Amadis ſaiſit l'épée, & la tira ſans » effort du fourreau : la lame rendit une » lumière éclatante qui diſparut à l'inſ- » tant ; & les deux côtés devinrent égaux. » Oriane ayant pris le chapeau, les fleurs » ſeches parurent auſſi brillantes que les » autres, & toutes enſemble exhalèrent

» le parfum le plus délicieux ». Les deux Amans se retirèrent de la Cour contens d'eux mêmes, & sans être connus. « Si » je n'adorois pas Oriane, je n'aurois pas » conquis cette épée, disoit tout haut » Amadis. — Si j'eusse été plus sévère, » disoit d'un ton plus bas la tendre Oria- » ne, je n'aurois pas ce beau chapeau de » fleurs ».

Le Roi d'Irlande, Tributaire de la Grande-Bretagne, avoit envoyé défier Lisvard par un Héraut d'armes : Galaor, Floreſtan & Agraies se disposoient à marcher à la tête des Chevaliers qui se trouvoient à Londres. Amadis étoit bien éloigné de demeurer dans une honteuse oisiveté : il quitta Oriane, & marcha vers le champ de bataille occupé par les troupes du Roi ; il s'arrêta à peu de distance du camp, & fit annoncer que le Beau-Ténébreux combattroit pour lui. La réputation d'Amadis sous ce nom étoit déja brillante. Lisvard regarda sa venue comme un préſage assuré de la victoire. La Fée Urgande, qui, semblable à une Divinité tutélaire, toujours préſente & toujours invisible, protégeoit Amadis & Lisvard, avoit écrit deux lettres : celle adreſſée à

Lisvard lui prédisoit « que la bataille » contre le Roi d'Irlande seroit sanglan- » te ; que le Beau-Ténébreux y perdroit » son nom ; que tous ses hauts faits se- » roient mis en oubli par un seul coup » d'épée ; & que par deux autres coups, » ceux de son parti seroient vainqueurs : » mais qu'elle ne pouvoit lui cacher qu'un » de ces trois coups feroit couler son sang ». La lettre pour Galaor portoit « que, dans » ce combat terrible, il demeureroit sans » défense ; que sa vie seroit au pouvoir » du Beau-Ténébreux ; & que cependant » elle feroit tout son possible pour que cette » vie si célèbre ne fût pas terminée ». La prédiction fut bientôt accomplie. Les deux armées s'étant mêlées, & se battant avec furie, Galaor, épuisé par une longue défense contre un Géant ennemi, étoit resté sans connoissance sur le champ de bataille. Le Roi d'Irlande étoit accouru pour le tuer, ou le faire prisonnier. Le Beau-Ténébreux défendit Galaor, & renversa son ennemi d'un seul coup de son épée. Dans ce moment Lisvard avoit été enlevé par un Géant, qui l'emportoit vers les Galères. Le Beau-Ténébreux vola à son secours, tua le Géant; mais du même

coup fit une bleſſure à Liſvard. Les Ennemis s'étant ralliés, & le Beau-Ténébreux ſe diſpoſant à faire main-baſſe, & voulant inſpirer du courage aux Chevaliers qui le ſuivoient, s'élança dans les rangs Irlandois, en s'écriant d'une voix terrible : *Gaule ! Gaule* ! victoire ! je ſuis Amadis ! Amadis perdit alors en effet le nom de Beau-Ténébreux, mit en fuite les Irlandois, & la prédiction d'Urgande fut entièrement accomplie.

Lorſque les événemens, qui ſe ſuccèdent avec rapidité, nous preſſent & nous entraînent, nous ne nous arrêterons point à des détails. Une imagination vive, une ame ſenſible ont déjà deviné quels honneurs Liſvard & Briſène rendirent à Amadis. Liſvard lui devoit la vie & la liberté ; Briſène revoyoit en lui ſon Chevalier, & tous les Chevaliers retrouvoient leur modèle. On a dû deviner auſſi quelle fut la joie d'Oriane au retour du plus tendre Amant. On ſçait qu'il étoit aimé autant qu'il aimoit, c'eſt-à-dire uniquement. Nous ſuivrons Galaor, qu'on a vu tomber ſans connoiſſance ſur le champ de bataille. Deux jeunes Demoiſelles, en-

voyées par Urgande, ont demandé son corps & celui de Cildadan, Roi d'Irlande : l'un & l'autre ont été transportés dans un Château d'Urgande. Galaor à son réveil se trouve sur un lit dans un sallon richement orné, élevé de trente pieds sur quatre gros piliers de marbre ; Cildadan est renfermé sous une voûte : mais les mêmes soins lui sont prodigués, avec cette différence, qu'une vieille femme lui sert de gouvernante, & que Galaor est soigné par Urgande, toujours accompagnée de deux jeunes Belles de quatorze à quinze ans. Ces deux jeunes personnes étoient chargées de le surveiller : on eût cru voir l'Amour servi par les Graces. Le Traducteur ingénieux croit que les conversations de ces deux aimables filles, pour amuser Galaor, ont été l'origine de ces Contes de Fées dont les manuscrits furent long-temps perdus. Nous sommes bien loin de n'être pas de son avis. Cette manière de louer quelques Gens de Lettres nous rappelle l'éloge que M. de Voltaire a fait de Montesquieu : *Le genre humain avoit perdu ses titres* (dit-il), *& Montesquieu les a retrouvés.*

Les blessures de Galaor se fermèrent

promptement. Urgande, ayant été forcée de sortir de son Isle, le confia aux soins de Juliande, la plus jeune & la plus aimable des deux surveillantes. Juliande avoit vu de quelle manière sa tante s'y prenoit pour panser les plaies de Galaor; elle en sçavoit assez pour le régime du malade. Urgande, qui lisoit dans le Livre des destinées, prévit tout ce qui arriveroit à Juliande : mais elle lut dans le même Livre qu'on ne pouvoit fuir sa destinée. Cildadan prêta serment dans les mains de la Fée, de renoncer à toutes ses prétentions contre Lisvard, & s'étoit engagé à le servir envers & contre tous. Urgande, après ce serment, le plaça dans un appartement plus commode, & lui donna la sœur de Juliande. La Fée partit: Juliande, à l'heure indiquée, vola à la chambre de Galaor. « Les blessures de » Galaor, dit le Traducteur, étoient déjà » presque toutes refermées; il baisa les jo- » lies mains qui s'occupoient à les décou- » vrir : il avoit un air si tendre, si recon- » noissant, que Juliande en étoit attendrie. » — Vos blessures vont très-bien, lui » dit-elle; mais n'auriez-vous pas un peu » de fièvre? je vois dans vos yeux un feu

» qui m'inquiète. — Galaor ne la rassura » point, car elle s'apperçut que son cœur » palpitoit avec bien plus de violence ; » son effroi fut extrême : elle ignoroit les » moyens de calmer une agitation qui » n'avoit jamais paru devant sa tante. » — Mais, lui dit-elle d'une voix trem- » blante, je crains que vous ne soyez » bien plus mal que ces jours derniers. — » Galaor ne répondit rien. Juliande fut » encore bien plus effrayée, lorsqu'elle » crut qu'un transport violent mettoit ses » jours en danger. Elle fit un cri... de sur- » prise & de douleur ; mais l'instant d'a- » près, elle fut rassurée, en le trouvant » plus calme. — Cildadan faisoit éprouver » le même embarras à la sœur de Juliande. » Pendant les trois jours qu'Urgande fut » absente, les deux sœurs furent si dou- » cement occupées à calmer les légers » accidens que leur tante n'avoit point » connus, qu'à son retour ils ne reparu- » rent point en sa présence. Urgande s'étoit » déjà assurée de deux excellentes nour- » rices ; & même elle fut prévoir que deux » jolis enfans, dignes de Galaor & de » Cildadan, seroient un jour les compa- » gnons de celui qui devoit naître pour

» le bonheur d'Amadis & d'Oriane, &
» pour la gloire & la réunion de la Gaule
» & de la Grande-Bretagne ».

Lisvard étoit inquiet de la longue absence de Galaor. Il auroit entrepris sa délivrance, s'il n'avoit été forcé de se préparer à combattre la veuve de Samongomad, mère de Madasine, qui retenoit dans ses chaînes des Chevaliers à qui Lisvard devoit de la reconnoissance: mais Urgande, qui arriva sur une galère dorée, qui portoit des voiles de pourpre, & environnée de flammes brillantes, le rassura sur le sort de Galaor. Cette Fée vint lui prédire des événemens futurs. — Trompé par des traîtres, lui dit-elle, vous vous préparez les plus mortels chagrins. — Vous, Amadis, vous ferez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de la riche épée. — Bien des orages, bien du sang répandu, ô Lisvard, vont troubler la paix de cette heureuse Cour. — Urgande prit congé du Roi, remonta dans sa galère, & s'éloigna.

Une heure après son départ, une Demoiselle, envoyée par la veuve de Samongomad, vint proposer à Amadis le

combat contre Ardan Canille, le futur époux de Madasine. Amadis l'accepta, offrit son appartement à cette Demoiselle, qui ne le refusa point ; & pendant qu'elle s'y trouva seule, elle enleva la belle épée qu'Amadis avoit conquise, comme le prix de son amour & de sa loyauté. Les conditions du combat étoient que ce cartel termineroit la guerre. La veuve donnoit sa fille Madasine en ôtage, & promettoit d'amener les Chevaliers prisonniers, qui devoient être livrés au même instant qu'Amadis seroit vainqueur. La lice fut préparée, les échafauds furent dressés, les ôtages remis. Amadis ne trouvant point sa belle épée, s'en consola : le choix des armes lui étoit assez indifférent. Ardan Canille parut dans la lice, couvert de fortes armes ; il ébranloit avec vigueur une lance du double du poids ordinaire, il avoit osé ceindre l'épée que la Demoiselle avoit dérobée. Amadis se ressouvint de la prédiction d'Urgande, & n'en fut que plus animé à conquérir ce prix une seconde fois. Les trompettes sonnèrent, les deux combattans se chargèrent : bientôt les chevaux furent abattus. Amadis s'apperçut aisément de l'impor-

ance du vol qu'on lui avoit fait. « Quel-
» que force qu'eussent les coups qu'il
» portoit sur le bouclier & sur le casque
» d'Ardan, à peine son épée pouvoit-elle
» les entamer ; & celle d'Ardan, d'une
» trempe bien supérieure, tranchoit, dé-
» clouoit les armes & le haubert d'Ama-
» dis, dont le sang commençoit à couler,
» sans que la sienne se fût encore rougie
» de celui de son ennemi : cependant
» Amadis lui portoit des coups si redou-
» blés & si terribles, que souvent il le
» faisoit reculer, chanceler, & le met-
» toit dans un si grand désordre, qu'Ar-
» dan, heureusement, ne lui portoit que
» des coups mal assurés. Amadis, hon-
» teux de laisser si long-temps indécis un
» combat qu'il livre sous les yeux d'O-
» riane, saisit son épée à deux mains ;
» s'élance sur Ardan, le frappe sur son
» casque d'un si terrible coup, qu'il le
» fait tomber sur ses genoux : mais l'épée,
» trop foible pour en supporter la force,
» se brise en trois pièces, sans autre effet
» que d'étourdir son ennemi. Ardan se
» relève en chancelant : alors voyant Ama-
» dis désarmé, il se rassure, & lève son
» épée pour le percer. Amadis pare le

» coup, s'élance sur son ennemi, le frappe » du pommeau qui lui restoit, l'étonne, » le fait reculer, arrache son écu; & » pensant encore moins à s'en couvrir » qu'à redoubler ses attaques, il ramasse » le fort tronçon d'une lance qu'il porte » dans la visière d'Ardan. Celui-ci l'évite, » lève l'épée redoutable, en frappe un » coup terrible, qu'Amadis pare avec le » bouclier d'Ardan, dans lequel la lame » pénètre trop avant pour que celui-ci » puisse aisément la retirer. Amadis saisit » cet instant, le frappe, & lui perce le » bras du fer de lance qui tenoit au tron- » çon. La douleur que ressent Ardan dé- » tend les muscles de son bras; il laisse » échapper l'épée qu'Amadis arrache du » bouclier, & dont il cherche à frapper » son ennemi. Ardan désarmé se trouve » trop lâche pour chercher les mêmes » ressources qu'Amadis avoit sçu saisir: il » se retire à reculons sur le rocher, & » parvient, en reculant, jusqu'à l'extré- » mité; & Amadis le frappant dans la » visière d'un coup du pommeau de son » épée, il le précipite dans la mer ».

Amadis, couvert de blessures, sembloit être en droit de compter sur l'amitié de

Lisvard ; il pouvoit se flatter de voir bientôt arriver le jour qui l'uniroit à Oriane. Les destins en avoient autrement ordonné. Lisvard devoit être la victime de ses flatteurs, Amadis celle de cette espèce de courtisans, que trop de mérite offense & irrite. Les grands hommes, de tous les temps & de tous les pays, prêts à verser leur sang pour la Patrie, ont presque tous éprouvé ce que disoit le Maréchal de Villars à Louis XIV : « Sire, » je vous réponds de vos ennemis ; ré- » pondez moi des miens que je laisse à » Versailles ». Lisvard prêta l'oreille aux flatteurs ; bientôt il en crut la calomnie, & en vint jusqu'à soupçonner Amadis capable d'une noirceur. Le prétexte lui manquoit pour rompre : il s'obstina à le faire naître par une dureté inouie dans les procédés, & par des refus marqués. L'ingratitude de Lisvard n'étoit point ce qui affligeoit Amadis ; il ne pouvoit plus rester à Londres : il falloit donc se séparer d'Oriane, & il ne lisoit point dans l'avenir, quand viendroit le jour fortuné qui les réuniroit. Oriane, incapable de conseiller une foiblesse à son Amant, approuva les raisons de son départ. Que

de pleurs précédérent & suivirent cet adieu cruel ! combien de sermens ! Ils se réduisirent à prendre des mesures pour recevoir facilement & mutuellement des nouvelles sûres & promptes. Amadis partit pour l'Isle-ferme, & fut suivi de tous les Chevaliers qui se trouvoient à Londres. Lisvard étonné de cette désertion générale, reconnut qu'on l'avoit trompé : mais trop fier pour avouer des torts, il dédaigna de faire des démarches, qui, sans l'humilier, lui auroient ramené la fleur de la Chevalerie. Il se trouva seul, entouré d'ennemis, & privé des plus puissans secours. Oriane étoit livrée à des craintes mortelles ; tranquille sur la tendresse d'Amadis, elle ne pouvoit l'être sur le gage de cette même tendresse qu'elle portoit dans son sein. La maternité pouvoit-elle s'annoncer sous des auspices plus rigoureux ! Lisvard étoit trop l'ennemi d'Amadis, pour qu'Oriane pût se flatter d'en recevoir un pardon. Lisvard, dans sa colère, venoit de défier les Chevaliers de l'Isle-ferme, de reprendre l'Isle de Montgase qu'Amadis avoit conquise dans son combat contre Ardan, & que les Chevaliers vouloient rendre à Madasine.

Ils

Ils s'étoient rendus dans l'Isle pour combattre Lisvard : mais Amadis refusa de se joindre à eux, & s'embarqua pour la Gaule. Il toucha à l'Isle-Triste, dans laquelle Cildadan & Galaor étoient retenus par un Géant. Amadis les délivra, & les conduisit à la Cour de Périon. Périon & Elisène n'avoient point revu Galaor depuis son enlevement. Son retour, qui fut célébré par des fêtes dont la tendresse paternelle & la piété filiale firent les honneurs, calma les regrets du Roi & de la Reine. Cildadan & Galaor furent obligés de quitter la Cour de Périon. Cildadan avoit promis à Urgande d'amener à Lisvard un secours d'Irlandois ; Galaor étoit son Chevalier, & il ne pouvoit l'abandonner. Périon, aussi brave que généreux, permit à Galaor de retourner à Londres. Chemin faisant, ils rencontrèrent douze Demoiselles, qui conduisoient à la Cour de Lisvard un jeune Damoisel pour être armé Chevalier. Ce Chevalier se nommoit Norandel ; Lisvard en étoit le père, quoiqu'il ne fût point fils de Brisène. Norandel s'attacha à Galaor, dont il voulut être, pendant la première année, le compagnon

d'armes. Lisvard avoit formé le siége de l'Isle-ferme, defendue par les Chevaliers ; & pendant qu'il étoit occupé à ce siége, Oriane mit au monde un fils. Sa joie fut bientôt troublée par la terreur que lui causoit la destinée d'un enfant si cher ; la cruelle nécessité de s'en séparer pensa lui couter la vie. « La dé» moiselle de Danemarck, qui l'envelop» poit dans les langes, fut très-surprise de » voir plusieurs caractères qui paroissoient » écrits sur son sein : les uns étoient d'un » rouge éclatant, les autres étoient blancs». La Demoiselle de Danemarck & Durin son frère furent chargés de lui chercher une nourrice, & ils l'emmenèrent. La crainte d'être découverts les fit marcher toute la nuit ; ils arrivèrent au point du jour dans une vallée, & auprès d'une fontaine. Dans cette vallée étoit un hermitage : l'Hermite qui l'habitoit se nommoit Nascian. Cet homme vénérable vivoit dans cette retraite sauvage, où il n'avoit rien à craindre des hommes & des animaux. Les hommes s'humilioient devant lui, les bêtes les plus féroces cessoient de rugir à son approche ; il avoit apprivoisé une lionne, qui recevoit de sa

main du pain. Un des plaisirs de Nascian étoit de pénétrer dans son repaire, & de voir jouer ses petits lionceaux.

Cette lionne n'étoit point éloignée de la fontaine ; elle rugit en voyant des chevaux & des inconnus : le cheval de la Demoiselle de Danemarck, épouvanté par ces rugissemens, s'enfuit & l'emporta. Les cris qu'elle poussoit obligèrent Durin à poser doucement l'enfant sur le gazon, & à courir au secours de sa sœur. La lionne revenue, avoit trouvé cet enfant, l'avoit pris dans sa gueule, & contente de sa proie, étoit rentrée dans son repaire. L'Hermite jouoit alors avec les lionceaux; qu'on juge de sa surprise, en voyant cet enfant prêt à être dévoré. Il le retire des dents de la lionne qui ne l'avoit point blessé, & la bête, comme attendrie, baisant les pieds de Nascian, s'étendit près de ses petits. Nascian (inspiré sans doute) prit une de ses mamelles qu'il mit dans la bouche de l'enfant; l'enfant en tira du lait, & la lionne alors le léchant doucement, lui présenta d'elle-même la seconde mamelle. Nous ne dirons rien de la première jeunesse & de l'éducation sauvage de cet enfant, qui fut

nommé Esplandian. Nos Lecteurs imaginent bien quelle fut la douleur de Durin & de la Demoiselle de Danemarck, quand ils ne le retrouvèrent plus. Un mensonge les tira d'embarras auprès d'Oriane.

Pendant ce tems-là, Lisvard avoit forcé les Chevaliers, qui défendoient l'Isle de Montgase, à capituler; il devoit à Galaor les succès de cette campagne. Lisvard, quoique fier, étoit généreux; il accorda une capitulation honorable. Sa générosité lui reconcilia une partie des Chevaliers, qui le servirent utilement dans une guerre nouvelle qu'il eut à soutenir contre Arcalaus qui s'étoit ligué avec d'autres Souverains. Il regretta Amadis. Oriane n'osa prier son Amant de secourir son père; mais elle lui écrivit *qu'elle lui laissoit la liberté de quitter la Gaule, & d'aller où ses intérêts & l'honneur l'appelleroient.* Floreſtan étoit arrivé à la Cour de Périon, & en avoit été reconnu. Périon voulut lui-même aller combattre avec Amadis & Floreſtan pour Lisvard, sans se faire annoncer & sans être connus. Leurs écus étoient semés de serpens d'or; la Fée Urgande

leur en avoit fait préſent. Auſſi-tôt qu'ils eurent pris la réſolution de partir pour la Grande-Bretagne, l'armée de Liſvard les nomma les Chevaliers aux ſerpens ; & les ennemis n'en trouvèrent point d'auſſi redoutables qu'eux. Leur défaite fut complette, & elle fut due à la valeur des trois inconnus, qui s'éloignèrent après la victoire. Un vent contraire les repouſſa ſur les Côtes de la Grande-Bretagne ; ils abordèrent auprès d'une prairie riante, & furent conduits dans un Château par une Demoiſelle qu'ils rencontrèrent chaſſant à l'oiſeau. Cette Demoiſelle étoit nièce d'Arcalaus, & ce Château dans lequel les trois Chevaliers trouvèrent une chambre magnifiquement parée, fut changé en priſon. Le lit ſur lequel les Princes reposèrent, poſoit ſur un parquet coupé dans le plancher ; ce lit, au moyen d'une groſſe vis, avoit été deſcendu dans un cachot, où les Princes furent menacés de perdre la tête. Une Gouvernante, la même qui avoit favoriſé autrefois les amours d'Eliſène & de Périon (Dariolète) avec le ſecours des Ecuyers, remonta le lit dans la chambre ſupérieure, & délivra les Princes, qui firent main-

basse sur les traîtres qui leur avoient rendu ce piège, & mirent le feu au Château. Ils retournèrent dans la Gaule, où Galaor & son Compagnon d'armes Norandel étoient arrivés. Le motif du voyage de Galaor & de Norandel étoit de connoître les trois Chevaliers aux serpens ; ils furent bien flattés de les retrouver dans des personnes qui leur étoient si chères. Norandel demanda & obtint leurs armures pour les porter à Lisvard ; Lisvard les reçut avec autant de reconnoissance que d'admiration.

Amadis n'avoit appris qu'avec amertume qu'il étoit père, puisqu'il ne pouvoit se réunir à Oriane. Il avoit quitté la Gaule, & parcouroit des contrées lointaines, couvert d'armes simples, sans couleur & sans devise ; il n'étoit reconnu que par le fourreau de sa belle épée qui brilloit d'un verd éclatant, & qui le faisoit appeller le Chevalier à la verte épée. Sa haute réputation sous ce nouveau nom étoit déjà parvenue à la Cour de Bohème ; le Roi Taffinor l'accueillit avec distinction. Amadis, toujours accoutumé à faire triompher le parti qu'il protégeoit, rendit les armes de Taffinor victorieuses ;

il affranchit ce Roi d'un tribut qu'il devoit à l'Empereur Patin, le même qu'Amadis avoit terrassé pour le punir de sa fatuité.

Lisvard étoit venu à bout de pacifier tous les troubles : les plaisirs avoient été de nouveau rappelés dans sa Cour ; les grandes chasses se mêloient aux jeux & aux fêtes. Ce Prince, animé par la chasse, voulut poursuivre un jour un cerf ; il se trouva seul à l'extrémité d'une forêt : le cerf, très-mal mené, étoit presque aux abois, lorsque Lisvard apperçut deux beaux enfans, dont l'un conduisoit en laisse une grande lionne. Cet enfant avoit vu passer le cerf, & animoit la lionne à sa poursuite. Lisvard apprit de lui que Nascian avoit pris soin de son enfance. Nascian raconta au Roi par quel miracle il avoit retiré cet enfant des dents d'une lionne. Lisvard s'intéressoit à lui, emmena le jeune Esplandian ; il arrivoit à peine à Vindisilore qu'il reçut une lettre de la Fée Urgande, qui lui apprit qu'Esplandian étoit de race Royale des deux côtés, & qu'il surpasseroit les Chevaliers les plus renommés de son tems. Le Roi se reposa sur Oriane pour tout

ce qui regardoit le jeune Damoiſel. Oh ! comme la nature parla dans le cœur d'Oriane. A cette première entrevue, qu'elle ſentit bien qu'Eſplandian étoit ſon fils ! Eſplandian ſembloit lui prouver par ſes careſſes qu'il la croyoit ſa mère. Quels momens pour elle ! Que de larmes ce fils lui avoit coûtées depuis ſix ans ! La rencontre que Naſcian en avoit faite la confirmoit de plus en plus dans ſes ſoupçons, qu'Eſplandian étoit ce même enfant qu'elle avoit abandonné. Naſcian, dans le ſein duquel elle épancha ſes doutes, la raſſura, & ſe chargea de reconcilier un jour Liſvard avec Amadis.

Amadis avoit quitté la Cour du Roi Taſſinor pour ſe rendre dans celle de l'Empereur de Grèce. Il fut attaqué par un Géant, qui lui ordonnoit de ſe préſenter devant la belle Graſſinde, couſine de Taſſinor. Amadis déſarma le Géant ; mais il fut bleſſé à la gorge, & conduit au Palais de cette Princeſſe qui lui prodigua les plus tendres ſoins. Ce Prince, trop plein d'Oriane, n'étoit pas aſſez maître de lui pour deviner la cauſe des ſoupirs de Graſſinde, & le motif des ſoins qu'elle lui rendoit. Dès qu'il fut en

état de monter à cheval, il prit congé d'elle ; Grassinde le somma de revenir avant que l'année fût expirée, & de lui promettre de lui accorder ce qu'elle lui demanderoit. Amadis lui en fit le serment ; elle lui donna Hélisabel, fameux Chirurgien, qui lui fut utile en bien des occasions.

L'Empereur Patin, trop orgueilleux pour n'être pas toujours fat, & trop fat pour être raisonnable, aimoit Oriane, non point parce qu'elle étoit digne d'être aimée, mais parce qu'elle étoit la plus belle de toutes les Princesses. Le titre d'époux étoit, selon lui, un mérite suffisant pour être aimé, & il se trompoit. Sa qualité d'Empereur ne lui faisoit point craindre un refus, & il se trompoit encore. Il envoya à Lisvard une ambassade solemnelle. Pendant que les Ambassadeurs faisoient voile vers les Côtes de la Grande-Bretagne, Amadis voguoit sur les mers de la Grèce ; un orage furieux le poussa contre des rochers qui défendoient l'approche d'une Isle qu'on nommoit l'Isle du Diable. Un monstre conçu dans des flancs incestueux ;

moitié homme, moitié bête féroce, & couvert d'une écaille impénétrable, l'habitoit; il soufflait la mort de son haleine empestée, & répandoit des torrens de feu & de fumée; il dévoroit les malheureux que les naufrages jettoient dans cette Isle. Les Chevaliers qui avoient osé l'attaquer avoient trouvé la mort la plus cruelle. L'Empereur de Grèce, dont cette Isle confinoit presque la Capitale de ses Etats, se préparoit à tenter une entreprise contre ce monstre. Amadis seul entreprit ce combat terrible, le soutint, & purgea la terre d'un ennemi si dangereux; mais le souffle infecté du monstre avoit fait passer son poison dans ses entrailles. C'en étoit fait d'Amadis sans le secours d'Hélisabel. Amadis fit dans la Capitale de la Grèce une entrée publique, non point semblable à celle que nous faisons à nos grands Capitaines, ce seroit trop peu dire; mais plus brillante que les honneurs accumulés qu'on prodigue à des têtes couronnées. L'Empereur de Grèce ne se regardoit que comme le Souverain de ses Etats; il reçut Amadis comme on doit recevoir celui qui, comme

Philoctète, pouvoit dire : *J'ai fait des Rois & n'ai pas daigné l'être.*

L'Empereur avoit une fille unique, la Princesse Léonorine, âgée de sept à huit ans. Tout étoit précoce en elle : elle joignoit à l'enjouement enfantin & si aimable de son âge, des graces qu'on n'a guères que dans un âge plus avancé ; son petit cœur paroissoit même n'être plus dans sa première enfance. Nous ne voulons point dire qu'elle aimoit déjà ; mais déjà elle étoit prête à aimer, ce qui s'appelle n'être plus enfant. Elle présenta à Amadis deux couronnes, en le priant de donner la première à la Demoiselle qu'il jugeroit la plus belle, & la seconde *à la plus excellente Dame*, & voulut connoître la cause de sa tristesse. Amadis lui rendit la première couronne, elle étoit dûe aux appas naissants de Léonorine ; il garda la seconde, & fit entendre à la Princesse qu'il n'étoit plus libre. Léonorine le pria de lui donner le plus de tems qu'il pourroit, & lui offrit un anneau, en le priant de ne le remettre qu'à celui qu'il jugeroit digne d'être son Chevalier ; Amadis reçut l'anneau, & fit le serment que la Princesse exigeoit. Au moment de son départ, Léonorine lui

présenta six épées d'un travail & d'une beauté rares ; Amadis les reçut, la Princesse lui fit promettre de n'en faire don qu'à ceux qui seroient les plus dignes de les porter. — Ah ! Madame, répondit Amadis, ils ne les recevront de la mienne qu'en jurant de vous servir avec le même zèle & le même attachement que je vous consacre à jamais. — Amadis revint dans les Etats de Grassinde pour dégager sa parole.

Grassinde avoit un frère qui avoit fait élever un perron sur les frontières de la Romanie, où il avoit fait placer le portrait de sa sœur. Ce Prince avoit soutenu pendant trois mois avec succès contre tous venans, que Grassinde surpassoit en beauté *la Dame de leurs pensées*. Grassinde exigea d'Amadis qu'il la conduisît à la Cour de Lisvard, & qu'il lui procurât le même triomphe. Amadis ne put dissimuler son trouble : il songea à Oriane : elle n'avoit jamais cessé de lui paroître la plus belle de toutes les Princesses. Il étoit bien éloigné de lui faire une injure ; mais il ne pouvoit refuser Grassinde, parce qu'il avoit promis de lui accorder ce qu'elle demanderoit. Qu'il se re-

pentit d'avoir fait ce ſerment indiſcret ! Amadis qui ne mettoit plus Oriane au nombre des Demoiſelles, ſous prétexte de ne point offenſer la Reine Brisène, fit convenir à Graſſinde qu'elle ne prétendroit remporter la palme de la beauté que ſur les Demoiſelles, & ſe diſpoſa à la ſuivre. Graſſinde fit de magnifiques préparatifs pour ſon voyage.

Cependant l'ambaſſade de Patin étoit arrivée à Londres, & avoit été reçue avec tous les égards qui ſont de convention entre les Souverains. Les motifs de cette députation navrèrent le cœur d'Oriane, en même tems qu'ils flattoient l'amour-propre de Liſvard. Oriane déſeſpérée s'abandonnoit à ſes chagrins, Liſvard à ſa joie. Galaor qui ſavoit tous les ſecrets d'Amadis, & qui liſoit ſur le front d'Oriane ſa répugnance & ſes ennuis, s'oppoſa en vain aux deſſeins de Liſvard, & s'étoit retiré de ſa Cour pour n'être pas témoin d'une ſi cruelle injuſtice. Floreſtan partit auſſi pour l'Iſle ferme, mais avant de partir il avoit promis à Oriane de s'oppoſer à cet hymen à force ouverte. Le lendemain du départ de Floreſtan, Amadis arriva dans la Grande-Bretagne

avec la belle Grassinde ; il ne voulut point quitter ses armes pour n'être point reconnu, & prit le nom du Chevalier Grec. Amadis ayant appris ce qui se tramoit contre Oriane, & la résolution de Florestan, dépêcha ses Ecuyers vers les Chevaliers de l'Isle ferme, & se crut heureux de se trouver si à propos dans la Grande-Bretagne. Il forma le projet d'empêcher que les Ambassadeurs n'emmenassent Oriane, & de l'enlever lui-même.

Lisvard accorda le combat que Grassinde fit demander ; les Chevaliers Romains qui composoient le cortège de l'ambassade obtinrent l'honneur de soutenir la prééminence des beautés Bretonnes contre le Chevalier Grec. Ces Chevaliers Romains n'étoient pas aussi braves qu'ils étoient avantageux ; & vanité n'est point bravoure. Les Romains de ce tems-là, s'il faut en croire le Traducteur, avoient déjà dégénéré des Scipion & des Paul Emile. Amadis se présenta dans la lice, & exigea que tous ceux qui se présenteroient apportassent une couronne de la Princesse qu'ils voudroient défendre, & que cette couronne appartiendroit au

vainqueur. Il posa celle de Grassinde sur le perron du balcon royal, & tous les assaillans devoient y poser la leur à côté de la sienne. Amadis pria encore Lisvard de lui permettre de ne combattre que contre les Chevaliers Romains. Le premier qui se présenta fut renversé & mis hors d'état de défense Amadis prit les deux couronnes & les porta à Grassinde ; il changea de lance & attendit un nouveau combattant. Nul n'osa se présenter. Amadis qui les haïssoit les brava à son tour, & posant son écu sur le perron, il les défia d'oser y toucher en sa présence. Deux d'entr'eux eurent l'audace ; Amadis les attaquant & les pressant tous deux à la fois, les saisit, arracha leurs casques : il alloit leur donner la mort du même coup, lorsque le jeune Esplandian s'écria... Ah Sire Chevalier, accordez moi la vie de ces deux Chevaliers qui vous crient merci.—Aimable Enfant, lui répondit Amadis ému, je vous accorde leur vie, & je n'en demande pour prix que de savoir qui vous êtes. — Il serra tendrement Esplandian dans ses bras. Amadis ayant satisfait les désirs de Grassinde, s'embarqua avec elle & la conduisit dans l'Isle-ferme, où il vouloit lui

montrer toutes les merveilles du Palais d'Apollidon. Il laissa à Vindifilore un de ses Ecuyers pour lui apprendre le jour fixé pour le départ d'Oriane. Lisvard avoit notifié son intention à la Princesse. Il falloit obéir ; elle quitta le séjour de Mirefleur, se mit en marche, *déterminée*, dit le Traducteur, *à se précipiter dans la mer avant que d'arriver à Rome, si son cher Amadis ne pouvoit réussir à la délivrer.*

Le cortège fut arrêté par un Chevalier qui remit à Oriane une lettre, dans laquelle les Chevaliers de l'Isle-ferme l'assuroient d'un prompt secours, & lui annonçoient qu'Amadis se joindroit à eux dans peu de jours.

Amadis étoit arrivé en effet à l'Isle-ferme, & avoit tout préparé pour le combat qu'il devoit livrer à l'escorte d'Oriane. Ses vaisseaux furent envoyés à la garde du détroit qui sépare la Gaule de la Grande-Bretagne. C'est là que le combat naval devoit se livrer, pour enlever la Princesse. Amadis commandoit lui même cette flotte. Les vaisseaux Romains ne tardèrent point à paroître. Amadis dirigea la proue du sien sur celui qui étoit orné de banderolles & de pavillon, défendit qu'on tirât

des flèches, & courut à l'abordage. Il fauta le premier dans le vaisseau ennemi, en criant : *Gaule! Gaule* ! Ce cri, qui n'étoit jamais que le signal du carnage, fut un cri précurseur de la victoire. L'attaque fut cruelle & la défense longue : mais Amadis étoit fait pour vaincre toujours. Il força celui qui commandoit à crier merci, & à lui dire dans quel endroit Oriane étoit renfermée. Il y courut, & d'un bras nerveux & animé par l'amour, il ébranle la porte & en fait sauter les gonds. Il voit Oriane, laisse tomber son épée, presse ses genoux, & s'enivre à longs traits du plaisir de sa nouvelle victoire. Oriane est à lui; son bras vient de la conquérir. Oriane lui tend les bras, serre ses mains, & lui dit : Qu'il m'est doux d'être dans vos fers ! Je veux toujours être votre prisonnière. Conduisez-moi dans votre Isle. — Dans mon Isle, divine Oriane ! Venez y donner des loix à l'Amant le plus passionné qui fût jamais. Vous, prisonnière ! c'est à moi de porter vos chaînes : ordonnez, tous mes compagnons sont prêts à vous obéir. Est il dans la Gaule un Chevalier qui ne se fasse un honneur de reconnoître l'empire de la Beauté, cet empire le plus

doux de tous. Ah ! si le monde étoit formé pour avoir des Souverains, c'étoit aux Belles sans doute à régner. — Les voiles enflées par un vent favorable, conduisirent en peu de tems Oriane dans l'Isle. Le premier présent qu'elle y reçut d'Amadis, en visitant le Palais d'Apollidon, fut un éventail fait des plumes du Phénix, relié par un diamant & un escarboucle. Cet éventail préservoit celle qui s'en servoit de toute espèce de venin. Oriane, qui ne vouloit point affliger Amadis, osa cependant lui signifier qu'il falloit qu'ils habitassent séparément. Amadis, si près d'être heureux, & qui l'avoit si bien mérité, accoutumé à respecter Oriane, n'en murmura point ; il ne la vit jamais qu'en présence de la Cour ; jamais il n'essaya de la voir en particulier. Quel amour ! disons mieux, quel respect ! On pourra trouver de nos jours un exemple de cet amour ; en trouveroit-on d'un semblable respect ? Amadis étoit trop délicat pour se prévaloir d'une première foiblesse, & il ne se permit jamais un seul larcin ; quoiqu'époux, puisqu'il étoit père, il fut un amant soumis.

Les préparatifs de guerre firent diver-

sion à ses sentimens amoureux. Amadis envoya des Députés à Lisvard, qui étoient chargés de lui dire que suivant les loix de la Chevalerie, qui ordonnent de secourir les Dames à qui on fait violence, il avoit enlevé Oriane ; qu'il étoit prêt à la lui rendre, à condition qu'il ne la contraindroit point à donner sa main à l'Empereur des Romains, & qu'il ne l'a déshériteroit point. Amadis envoya des Ecuyers dans toutes les Cours auxquelles il avoit rendu des services signalés, pour leur demander du secours. La Reine Briolanie, Périon, Taffinor, le Roi d'Ecosse, les Etats de Grassinde s'armèrent promptement en sa faveur. Lisvard ayant mal reçu les Députés des Chevaliers de l'Isle-ferme, & ayant lui-même imploré l'assistance de ses voisins & de l'Empereur des Romains, on se prépara de part & d'autre à la guerre. Pendant que Lisvard se disposoit à marcher, il arriva à ce Prince ce qui arrive presque toujours quand deux Puissances ont pris les armes ; c'est qu'une troisième, qui garde en apparence la neutralité, se présente dans le moment que les deux partis sont épuisés, pour recueillir les fruits auxquels l'un & l'autre pré-

tendoient. Le perfide Arcalaus forma une ligue avec un Roi encore plus scélérat que lui ; ils levèrent des troupes sans laisser pénétrer leurs motifs, & se tinrent prêts à fondre sur les deux armées ou sur les troupes de Lisvard, ou à donner un assaut à Londres, pendant que la ville seroit abandonnée par ses défenseurs. Les Chevaliers de l'Isle-ferme s'étoient décidés à ne point attendre l'ennemi, & à porter la guerre dans ses Etats. Qu'on se souvienne qu'Amadis étoit l'héritier de la Gaule, & que cette manière d'attaquer fut de tous tems celle des Gaulois ; elle est encore celle des François :

Le François qu'on attaque est à-demi vaincu.

Mais ils furent prévenus par Lisvard, & pour n'être point attaqués dans leurs propres foyers, ils résolurent de former un camp retranché hors des murs de la forteresse, pour disputer aux ennemis l'abord de leur Isle. Si ces préparatifs occupoient Amadis, les autres Chevaliers avoient encore assez de momens à donner aux Dames : on sait que nos bons aïeux menèrent toujours de front la galanterie & la guerre ; peut-être

en avons nous un peu hérité. Grasandor, fils unique du Roi Taffinor, avoit vu Mabille; il n'avoit pas senti d'abord tout le danger qu'il y avoit à la voir de près. Il ne se proposoit que d'être galant, il fut amoureux. On croyoit aussi n'avoir en l'écoutant qu'un plaisir léger; ce plaisir devint bientôt plus vif. Le sentiment ne tarda point à s'en mêler, en peu de tems Grasandor se crut digne de tenter l'épreuve des loyaux Amans. Mabille lui accorda le titre de son Chevalier; & dans le moment qu'il le reçut, dans le moment qu'il alloit commencer les épreuves, il serra tendrement la main de Mabille: « *Daignez*, lui dit-il, *me conduire* vous-» même à cet arc si redoutable pour les » cœurs légers & pervers; l'indifférence » du vôtre vous a seule empêchée de fran-» chir ce passage, & vous ne courez d'au-» tre risque, s'il est vrai que vous ne » m'aimiez point comme vous me l'assu-» rez, que d'éprouver encore le même » obstacle. Grasandor franchit le premier » & sans effort le passage de l'arc; on le » vit ramasser les fleurs que lui jettoit la » Statue, & qu'il présentoit à Mabille en » l'appelant pour les recevoir. Mabille,

» émue à ce spectacle, ne put s'empêcher » de s'avancer un peu.... On fait souvent » alors plus de pas qu'on ne croit, & » Mabille étoit déjà (sans s'en douter) » sur le seuil de l'Arc des loyaux Amans, » lorsqu'elle s'apperçut qu'elle n'éprouvoit » plus d'obstacles..... Elle en frémit..... » voulut se retirer.... (Eh ! peut-on re- » culer ! le premier pas, le plus difficile » de tous, étoit fait) Un pouvoir invisi- » ble l'en empêcha, lui fit franchir le pas- » sage de l'arc & la porta jusqu'aux pieds » des Statues d'Apollidon & de Grima- » nèse, où Grasandor se trouvoit dans le » même instant ; un coup de tonnerre, » suivi d'une lumière douce & brillante » retentit dans le Palais d'Apollidon « : *& ce fut sans doute depuis ce moment-là que le double trait de l'amour qui pénètre sur le champ deux cœurs destinés à s'aimer le reste de leur vie, fut appelé le coup de foudre.*

Périon étoit venu au secours d'Amadis à la tête de trois mille Chevaliers Gaulois, & chaque Chevalier avoit alors cinq hommes armés au moins à sa suite. Ces troupes & celles des Rois alliés mirent les Chevaliers de l'Isle-ferme en état de résister à Lisvard, qui s'étoit réuni avec Patin.

Le commandement fut déféré à Périon d'une voix unanime. Galaor étoit resté en Gaule où ses blessures le retenoient. Lisvard & Périon se trouvèrent enfin en présence l'un de l'autre : déjà les troupes commençoient à s'ébranler, quand les Coureurs envoyés à la découverte, découvrirent une nombreuse armée non loin de-là, portant la bannière d'Aravigne, Roi allié d'Arcalaus. L'incertitude des mouvemens d'Aravigne retint les deux partis. Le Roi de Suesse, qui étoit dans le camp de Lisvard, ayant proposé un cartel à Amadis, ce cartel fut presque décisif. Le Roi de Suesse avoit été abattu de son cheval ; Amadis qui avoit aussi-tôt mis pied à terre & tiré son épée, le voyant sans mouvement, venoit à lui pour le secourir : l'Empereur Patin, incapable de sentir & d'éprouver un mouvement généreux, crut qu'Amadis alloit trancher la tête de son adversaire ; il fit tirer sur lui plusieurs coups d'arbalête, & détacha quatre Chevaliers pour l'enlèver & le prendre prisonnier : les deux avant-gardes s'étant ébranlées se chargèrent avec fureur ; l'affaire devint presque générale. La nuit survint, l'Empereur Patin envoya

demander une trève de vingt-quatre heures.

La trève expirée, la bataille se donna le lendemain au point du jour ; les premières charges furent terribles & sanglantes. Lisvard fut reconnu par le Prince Agraies : » O Roi, lui dit-il avec fureur, » le plus ingrat qui respire, reconnois » Agraies ton plus mortel ennemi «. Amadis voulant sauver le père d'Oriane, les sépara ; il chargea en même tems avec fureur les Romains, & sa première victime fut un parent de l'Empereur. Patin ayant voulu venger cette mort, y perdit d'abord une épaule, & un moment après la vie. Les Romains ayant perdu leur Chef se dispersèrent : Agraies vouloit les poursuivre, dans l'espoir de pouvoir joindre Lisvard ; Amadis l'en empêcha encore, en engageant Périon à lui commander de faire halte. Lisvard demanda une seconde trève, pour pouvoir faire rendre au corps de l'Empereur les honneurs funèbres qui lui étoient dûs.

La nouvelle du mariage d'Oriane avec l'Empereur Patin s'étoit répandue dans le Royaume de la Grande-Bretagne ; elle étoit parvenue jusques dans la retraite de Nascian

Naſcian. Ce ſage Hermite, dans le ſein duquel Oriane avoit épanché ſon trouble, ſes douleurs & l'hiſtoire de ſes amours, ne crut pas qu'il dût garder le ſilence. Tant de ſang répandu à l'occaſion de ce mariage, la paix de tant de Royaumes altérée, le tendre intérêt qu'il prenoit à Oriane & à Eſplandian, lui inſpirèrent un grand projet; celui de tout pacifier, en déclarant tout à Liſvard. Vieux, pauvre, Hermite, Naſcian n'avoit pour en impoſer que ſa bonne réputation, & d'autre caractère dans cette négociation que le caractère auguſte de la vertu. Il s'achemina vers le camp de Liſvard: ainſi marchoient les premiers pacificateurs du genre humain, dans ces temps heureux où l'homme ne tiroit ſa dignité que de ſa vertu, & où les Ambaſſadeurs ne s'annonçoient point encore par des titres, des brevets & du luxe. Naſcian deſcendit d'abord dans l'Iſle-ferme, obtint d'Oriane la permiſſion de révéler ſes ſecrets à Liſvard, courut au camp de ce Roi, & lui déclara tout ce qu'il avoit appris. Liſvard avoit de grandes qualités; l'inimitié qui l'animoit contre Amadis n'étoit point de la haine; le père d'Eſplandian, l'époux d'Oriane avoit

des droits sacrés sur lui ; il conjura Nascian, les larmes aux yeux, de proposer la paix. Nascian n'eut pas de peine à résoudre Amadis & Périon à quitter les armes. Les deux armées se retirèrent à sept lieues de distance l'une de l'autre, en attendant que les articles fussent signés. Arcalaus, qui observoit les mouvemens de l'armée de Lisvard, la voyant se replier, & la croyant battue, fondit sur elle, & l'auroit taillée si Amadis n'étoit survenu à propos. Arcalaus fut défait, & enfermé dans une cage de fer. Le Rois qui s'étoient ligués avec lui furent dégradés de l'Ordre de Chevalerie, & confinés dans une Abbaye. Lisvard se rendit à l'Isle-ferme, où le mariage d'Amadis & ceux de tous les Princes & Princesses qui l'avoient suivi devoient se célébrer. Galaor, rétabli de toutes ses blessures, venoit d'arriver à l'Isle, & se disposa à recevoir la main de Briolanie. Les Cours de Gaule & de la Grande-Bretagne s'y étoient réunies. La Fée Urgande voulut embellir la fête ; on la vit arriver dans un vaisseau, qui d'abord présenta la figure d'un rocher de feu, ensuite celle d'un serpent monstrueux qui nageoit, enfin celle d'une frégate do-

rée, couverte de guirlandes, de pierreries & de banderoles. La Fée avoit amené avec elle deux jeunes Damoiſels qu'elle donna pour compagnons à Eſplandian : l'un qui ſe nommoit Maneli, étoit fils de Cildadan ; le ſecond, qui ſe nommoit Talanque, étoit fils de Galaor. Que nos Lecteurs ſe reſſouviennent de Juliande & de ſon aimable compagne, qui panſoient les bleſſures de ces deux Chevaliers dans le Château d'Urgande, & ils ne ſeront plus étonnés de les voir père.

Oriane tenta l'épreuve des loyaux Amans. Sa beauté l'emporta ſur celle de Grimanèſe. Le Traducteur, toujours ingénieux, ajoute avec une fineſſe que nous n'avons beſoin que d'indiquer pour qu'elle ſoit ſentie : « Qu'Oriane vit dans le laby-» rinthe, ſur une colonne de porphyre » très-élevée, une urne de cryſtal de » roche qui renfermoit le reſte du feu que » Prométhée avoit ravi des Cieux. Ce feu » brillant, dit-il, étoit l'une des princi-» pales merveilles du Palais d'Apollidon, » & devoit ſe diſſiper à l'aſpect de celle » qui ſurpaſſeroit Grimanèſe. Il parut en » effet s'élancer tout-à-coup de ſon urne, » entourer la Princeſſe, s'élever & ſe diſ-

» ſiper en entier dans les airs. Ce feu » céleſte fut alors perdu pour les Mor» tels ; c'eſt vainement que Zoroaſtre, » & que depuis ce grand Mage, *pluſieurs* » *Sçavants ont cru qu'ils en avoient raſ*» *ſemblé quelques étincelles.* Ils n'en ont » joui tout au plus que quelques inſtans, » & n'ont jamais pu réuſſir à s'en for» mer un foyer qui fût durable ». Le triomphe d'Oriane mit fin à tous les enchantemens & à tous les prodiges de l'Iſle ; l'accès en devint libre à tout le monde. La Fée Urgande, avant de partir, annonça des malheurs à Liſvard & à Amadis ; elle craignoit pour elle-même des revers funeſtes, & prédit qu'Eſplandian & ſes Compagnons les délivreroient des piéges qu'on leur tendroit. Elle remit deux anneaux qui pouvoient les défendre des enchantemens d'Arcalaus. Elle laiſſa ſa frégate qui avoit la figure d'une ſerpente, où étoient dépoſés les armes & les chevaux deſtinés aux jeunes Damoiſels pour le jour qu'ils ſeroient armés Chevaliers. Cette ſerpente devoit les conduire où les deſtins les appelleroient. Amadis & Graſandor reſtèrent ſeuls avec leurs épouſes dans l'Iſle-ferme. Liſvard,

Périon & les Princes en étoient partis, pour se rendre dans leurs Etats.

Amadis, toujours prêt à secourir les opprimés & à remplir les devoirs infinis de la Chevalerie, s'arracha des bras d'Oriane, pour protéger une Dame qui réclama son appui contre un Géant qui avoit tué son époux en combattant, & qui retenoit son père dans les prisons. Balan (c'étoit le nom de ce Géant) fut vaincu, le père de la Dame remis en liberté; & Balan lui-même pénétré d'admiration pour la valeur d'Amadis, mais encore plus touché de sa générosité, s'attacha à lui par les liens de l'amitié. Grasandor avoit rejoint Amadis, & tous les deux, sur la foi d'un récit merveilleux (le merveilleux, comme on a pu le voir dans le cours de ce Roman, n'étoit pas ce qui dominoit le moins dans les récits de ce temps-là) relâchèrent dans l'Isle des Hébrides. Cette Isle étoit sous la domination d'une Enchantereſſe, qui dans sa jeuneſſe abusa ou plutôt jouit trop de sa beauté. Son père, pour l'en punir, lui avoit préparé de longs tourmens, en lui conservant seulement le pouvoir de rajeunir son visage, sa gorge, en un mot

ce qui frappe les yeux ; le reste de sa personne subit toutes les dégradations de la vieillesse. Ce père trop vindicatif ne changea point son cœur ; ce cœur trop sensible fut condamné à aimer toujours. Quel supplice quand on est condamné à n'être jamais aimé ! que de crimes cette position cruelle dût lui faire commettre ! combien d'ingrats furent des victimes de sa vengeance ! Son parc, ses jardins furent bientôt peuplés de rochers, de thermes, de cerfs & de daims. Les uns étoient punis par cette immobilité figurée, de la froideur & de l'inaction de leurs sentimens ; les autres qui avoient voulu fuir, étoient condamnés à courir toujours. Cette Enchantereresse avoit enfin trouvé la mort ; car il faut mourir, dès qu'on ne peut plus rencontrer une ame qui se courbe vers la nôtre, & la soutienne. Près d'un promontoire élevé sur un rocher qui s'avançoit dans la mer, s'élevoit un Temple d'Hercule (il étoit petit), fermé par des portes d'airain ; il servoit de péristile au Temple de Mémoire, qu'un golfe assez profond séparoit cependant de l'autre : on ne pouvoit entrer dans le premier Temple qu'après avoir retiré une

épée merveilleuse qui en fermoit la porte; & ensuite on traversoit un pont fait de lianes, tel qu'on en voit encore dans le Pérou, qui docile & léger, & sans appui sur ses côtés, menaçoit celui qui osoit s'y confier, de le précipiter dans le golfe. « Avant que l'Enchanteur eut » fermé l'accès de ce pont, une infinité » de Guerriers, de Philosophes & de » Poëtes, avoient tenté ce dangereux pas- » sage; peu n'avoient pas succombé. » Ce golfe profond, nommé celui de » l'oubli, les avoit ensévelis pour tou- » jours ». Amadis essaya de retirer l'épée qui fermoit le Temple d'Hercule; il en avoit découvert la lame jusqu'à la pointe: mais une voix se fit entendre, & lui annonça qu'il n'avoit pas besoin d'aller au Temple de Mémoire, où sa statue étoit déjà placée entre celles d'Achille & de Thésée, & que cette aventure étoit réservée à un autre. Amadis songea à Esplandian, & se rembarqua.

Amadis étoit à peine arrivé dans l'Isle-ferme, qu'une Dame embrassa ses genoux, & le supplia de lui accorder un don. Il lui donna sa parole. C'étoit une perfide nièce d'Arcalaus qui demandoit

la liberté de son oncle. Amadis, esclave de sa promesse, prévit avec douleur tout ce qu'il avoit à craindre d'Arcalaus.

Lisvard fut la première victime des enchantemens de ce Géant. Ce Roi chassant dans la forêt de Vindisilore, fut attiré par les cris d'une Demoiselle, dont le sein étoit meurtri & les yeux couverts de larmes; il courut sur son ravisseur. Ce lâche prit la fuite, & se retira dans un pavillon tendu sous les arbres; Lisvard l'y suivit: à peine il avoit fait un pas, qu'il tomba sans connoissance par l'effet d'un prestige. Il fut enlevé, porté dans un vaisseau, & conduit au Château d'Arcabone, nièce d'Arcalaus. On sut bientôt ce qui étoit arrivé à Lisvard; les Souverains ses alliés se mirent en marche; Amadis se disposoit à partir, quand Urgande lui apprit que la gloire de délivrer Lisvard étoit réservée à Esplandian. Esplandian & ses cinq Compagnons furent armés Chevaliers: les couleurs de leurs armures étoient nouées sur leurs boucliers; ils portoient une croix blanche. Amadis embrassa son fils, & lui raconta tout ce qu'il sçavoit de la Princesse Léonorine, fille de l'Empereur de Grèce, la promesse

qu'il lui avoit faite de lui faire rendre l'anneau qu'il avoit reçu d'elle par le Chevalier qui seroit le plus digne de cet honneur, & finit par engager Esplandian à se rendre au plutôt à la Cour de Grèce, dès qu'il auroit délivré Lisvard. Esplandian embrassa le genou d'Amadis, baisa la main d'Oriane & s'embarqua. Il mit pied à terre dans l'Isle merveilleuse, & conquit l'épée qui fermoit le Temple d'Hercule, après avoir abattu un dragon monstrueux qui en défendoit l'approche. Il pénétra dans l'intérieur du Temple, où il prit le riche & brillant fourreau de son épée, qu'un lion d'airain tenoit d'une patte; de l'autre cet animal tenoit un rouleau qui contenoit ces mots:

« Lorsque doux récit & vive peinture » exciteront la grande contrainte en toi, » Chevalier, que fortune conduit à sur- » passer tout autre renom par celui que » tu dois acquérir, force te sera de revenir » en ce même lieu pour y conquérir le tré- » sor auquel en ce moment il t'est défendu » de prétendre ».

Esplandian s'étant jetté dans l'esquif qui devoit le ramener dans la grande serpente, où ses Compagnons l'attendoient,

fut entraîné loin du vaisseau avec une rapidité étonnante, & aborda, après une navigation de dix jours, dans une Isle que dominoit un très-grand Château, défendu par de fortes courtines & de grosses tours. Esplandian, qui ne donnoit rien au hazard, & qui croyoit au contraire que tous les événemens de sa vie étoient liés à une chaîne invisible, d'où dépendoient sa félicité & celle de bien d'autres, crut qu'il avoit été conduit dans cette Isle pour de grands desseins. Plein de confiance dans la sage Urgande, il chercha parmi les rochers un sentier qui pût le rapprocher du Château. Il parvint devant la cabane d'un Hermite (Dans ce temps-là, & c'étoit bien avant le goût des pélerinages & les riches fondations des Monastères, on voyoit beaucoup d'hermitages), qui lui apprit que l'Isle appartenoit à Arcabone, nièce d'Arcalaus; qu'un prisonnier fameux venoit d'être amené & renfermé dans un cachot; que deux Géans invincibles veilloient à la défense de l'Isle; & que tous ceux qui les avoient attaqués avoient péri de témérité. Esplandian, qui, déjà savoit braver tous les dangers, repoussa

toutes les terreurs dont l'Hermite vouloit remplir ſon ame : il marcha droit vers le Château. Arrivé ſur la plate-forme, il fut inſulté par un Géant, qui vint ſur lui la hache levée, en lui criant de rendre ſon épée. Eſplandian l'attendit de pied ferme, l'attaqua, le combattit avec courage, & le tua. Le frère de ce Géant recommença le combat, & roula enfin ſur la pouſſière, en mêlant ſon ſang avec celui de ſon frère. Ce ſecond Géant étoit Arcalaus lui-même, qui enfin avoit trouvé la mort. Arcabone accourut en jettant des cris affreux. Eſplandian la pria de le conduire dans le cachot où Liſvard étoit retenu : mais cette cruelle Enchantereſſe ne voulut y conſentir qu'après avoir vu tomber ſous les coups d'Eſplandian ſes deux fils. Le dernier, qui ſe nommoit Matroco, voulut, avant de mourir, recevoir le baptême. C'eſt à ce trait qu'on peut reconnoître la fabrique Eſpagnole, & pour nous ſervir de l'expreſſion du Traducteur, l'influence du Saint-Office ſur le génie Eſpagnol : car cette dernière partie de l'Amadis a été continuée par un Ecrivain de cette Nation, qui con-

damne Amadis, qui n'a point, comm Eſplandian, fait rapporter toutes ſes entrepriſes à Dieu. Heureuſement Amadis eſt éclos d'un cerveau François ; & de tous les temps une liberté éloignée de l'abus fut permiſe à nos Ecrivains. Quand nos Aïeux ſentoient ſi bien l'amour, ils étoient libres de le peindre : on ne leur demandoit que ces voiles légers de la décence, qui ſont une parure nouvelle.

Eſplandian rompit les fers de Liſvard. Arcabone s'étant précipitée dans la mer, l'Iſle fut ſoumiſe légitimement au vainqueur d'Arcalaus. Tout ce que ce jeune Chevalier avoit entendu dire de Léonorine avoit ouvert ſon cœur aux plus tendres impreſſions : ſon imagination embelliſſant le tableau, il aimoit déjà, & trouvoit Léonorine digne d'être aimée ; il brûloit d'exécuter les ordres d'Amadis, qui lui paroiſſoient bien doux. L'Hermite avoit une fille. Carmelle, élevée auprès d'Arcabone, & qui n'avoit point eu à s'en plaindre, encore dans cet âge tendre, qui eſt rarement celui de l'ingratitude, pleura la mort de la Reine, &

encore plus celle de Matroco, qu'elle n'aimoit point cependant, mais qu'elle étoit bien près d'aimer : il étoit naturel qu'elle jurât dans son cœur un peu de haine à Esplandian, qu'elle n'avoit point vu. Le desir de venger la mort d'Arcalaus l'entraîna dans la chambre du Chevalier pendant qu'il dormoit ; son épée pendoit au chevet de son lit : Carmelle s'en saisit, & courut sur lui la pointe levée. C'en étoit fait d'Esplandian : mais Carmelle eut l'imprudence de tirer les rideaux, & de regarder sa victime, son courroux s'affoiblit, son bras retomba. Esplandian étoit si beau ! Qu'avoit-il fait à Carmelle, ou plutôt quel Génie veilloit sur ses jours ? C'étoit sans doute l'Amour, puisque Carmelle soupira... Elle fut punie du projet qu'elle avoit osé former : car elle aima, & ne fut point aimée. Obligée de se vaincre elle-même, de s'immoler, on la vit devenir la confidente d'Esplandian ; le servir, songer à son bonheur, ne vouloir jamais s'éloigner de lui, ce fut l'unique occupation de Carmelle. C'est bien-là de l'amour, mais ce n'est point un amour heureux. Elle chan-

toit souvent, pour suspendre ses douleurs, les paroles suivantes :

Te voir, t'aimer sans te le dire ;
Pourra suffire à mon bonheur ;
Je sçaurai cacher mon martyre
Que tu plains au fond de ton cœur ;
Les maux que fait souffrir l'absence
Seroient les plus mortels pour moi ;
Je crains moins ton indifférence,
Que d'aller languir loin de toi.

Esplandian avoit conçu pour elle une vive amitié : mais un siècle d'amitié n'a jamais pu balancer un instant de véritable amour. Cette amitié ne la dédommageoit point. Esplandian, obligé de suivre Lisvard, & de retourner dans l'Isle-ferme, la chargea de se rendre à la Cour de l'Empereur de Grèce, d'y voir Léonorine, de lui peindre tout ce qu'il sentoit pour elle, & le regret qu'il avoit de n'être pas encore à ses pieds. Quelle confidence ! quel rôle pour une Amante ! Qu'il en est peu d'aussi tendres que Carmelle ! « Je vous obéirai, lui dit-elle, » puisque votre bonheur en dépend. Je

» verrai Léonorine ; je lui dirai . . . .
» oui ... je lui dirai que vous l'aimez ...
» Il me sera bien plus facile de lui dire
» combien vous méritez de l'être ! Mais,
» ajouta-t-elle, vous partez avec Lisvard:
» il faut donc me séparer de vous ». Et ce que n'avoit point produit la confidence qu'elle avoit reçue, l'idée seule de la séparation le produisit. Carmelle versa des pleurs : Esplandian l'embrasse sans être ému ; & ne songeant qu'à Léonorine, l'idée du départ de la triste Carmelle ne lui fait éprouver que de la joie. Que faut-il donc pour attendrir une ame indifférente, puisque tant d'amour & de beaux yeux furent insuffisans ? Hélas ! souvent il ne faut pas tout cela. Enfin, Carmelle est partie en gémissant : Esplandian se prépare à remplir ses brillantes destinées.

Ses Compagnons, qui avoient été emmenés par la serpente, avoient touché sur une Isle inconnue, & avoient délivré Urgande, qui retenoient dix Chevaliers armés ; le vent les avoit ensuite poussés vers une autre Isle, où ils avoient combattu un fameux Pirate, nommé Prandolo, qu'ils avoient forcé de crier merci.

Ce Pirate, Sujet rebelle de l'Empereur de Grèce, sur l'espoir d'un pardon que ces jeunes Chevaliers lui promirent, les fit aborder à Constantinople, où ils sçavoient qu'Esplandian devoit arriver; ils avoient brisé les fers de Carmelle, que Frandolo avoit fait prisonnière; ils le présentèrent à l'Empereur & à Léonorine. Aussi-tôt qu'elle se trouva seule avec le Prince, elle lui présenta l'anneau que Léonorine avoit donné à Amadis, & qu'Esplandian avoit remis à Carmelle, pour lui tenir lieu de lettres de créance. Elle commença le récit de toutes les victoires d'Esplandian, parla ensuite de ses secrets sentimens; elle peignit l'amour du Prince, comme elle le sentoit pour lui. Carmelle s'abandonnoit au plaisir qu'elle éprouvoit en parlant d'Esplandian, & en parloit toujours. Elle s'apperçut trop tard & avec douleur de l'impression qu'elle faisoit sur Léonorine : mais la pensée qu'elle préparoit le bonheur de son Amant suffisoit pour la consoler, ou du moins pour calmer ses regrets. Elle reçut une agraffe, que Léonorine la pria de remettre à Esplandian. Quelle Amante auroit assez

de force pour recevoir des mains d'une rivale préférée un gage de sa tendresse, & pour le porter à son Amant, en ne lui cachant rien de tout ce que sa rivale auroit dit ou fait deviner ?

La montagne défendue qu'Esplandian avoit conquise sur Arcalaus, fut attaquée par Armato, Roi de Turquie ; l'Ecuyer d'un des Compagnons d'Esplandian qui se trouvoit dans cette Isle, étant venu demander des secours à l'Empereur de Grèce, Frandolo & les Chevaliers qui étoient à Constantinople s'embarquèrent pour défendre cette conquête. Carmelle monta sur un de leurs vaisseaux. Esplandian, toujours averti par Urgande des occasions d'acquérir de la gloire, quitta l'Isle-ferme, se mit en marche, fut jetté sur une Isle où il rendit la liberté à des Chevaliers prisonniers. Norandel, fils de Lisvard, & son oncle, se joignit à lui ; ils abordèrent tous deux à l'Isle de Lindriaque, où l'Empereur de Grèce avoit fait élever un Monument à Amadis, & furent conduits devant Constantinople : mais une tempête violente, & la serpente devenue immobile, les empêchèrent de

descendre dans la Capitale de ce vaste Empire. Léonorine qui sçavoit que cette frégate portoit Esplandian, ne pouvoit deviner la cause qui l'empêchoit d'approcher; elle osa accuser Esplandian de peu d'empressement. Son soupçon se confirma quand elle vit la serpente jetter des feux, étendre ses grandes aîles, & passer le Bosphore. L'inquiétude d'Esplandian n'étoit pas moins vive. Il étoit ardent; les desirs ne naissoient jamais dans son cœur sans cette impatience brûlante qui caractérise le bel âge. Esplandian fut conduit à l'Isle défendue, où son secours étoit devenu nécessaire à ses Compagnons; Carmelle l'y avoit précédé. Cette tendre Amante lui serra la main avec transport; il répondit à ses caresses: mais au moment qu'elle se livroit aux douceurs d'une illusion passagère, l'ingrat Esplandian osa lui demander comment Léonorine avoit reçu son message. Carmelle affligée, mais dissimulant son ennui, prévint ses questions en lui faisant des détails qu'elle sçavoit devoir intéresser Esplandian.

Esplandian repoussa les assiégeans, fit

prisonnier le Roi de Turquie. La prise du Soudan répandit l'alarme dans le camp des Turcs ; leur défaite fut entière. Enhardi par ce succès, Esplandian résolut d'attaquer par terre & par mer les Etats d'Armato.

Pendant qu'on se préparoit à cette importante expédition, Lisvard donnoit à Vindisilore un spectacle rare, celui d'un Roi abdiquant la Couronne, & la posant lui-même sur la tête de son gendre. Le Traducteur observe que l'abdication de Charles Quint a pu fournir cette idée au Romancier Espagnol. Il observe encore que Philippe II ne ressembloit point à Amadis, & nous en sommes bien persuadés. Philippe II fut ambitieux ; mais il rechercha peu la gloire. Il eût peu figuré dans l'Histoire sans les troubles d'un puissant Royaume, & sans l'or qu'il répandit dans presque toutes les Cours avec très peu de fruit, malgré ses nombreuses & sourdes négociations.

Esplandian avoit dépêché des Couriers dans toutes les Cours alliées. Tous les Souverains & tous les Chevaliers faisoient de puissantes levées ; Amadis, Pé-

rion & Lisvard même voulurent marcher à son secours. Une lettre qu'Esplandian reçut dans cet intervalle de la part de Léonorine, l'obligea de se reposer sur Talanque & sur Maneli pour tous les détails de cette guerre. Léonorine l'accusoit d'indifférence. Passer si près de ce qu'on aime, lui écrivoit-elle, & différer de le voir ! ..... Carmelle qui entendoit gémir Esplandian, lui conseilla de voler à Constantinople, de rassurer la Princesse & de se rassurer lui-même. « Par-» tons, lui disoit-elle, mon sort est de » souffrir sans cesse ; mais le plus cruel » supplice est de vous voir verser des lar-» mes pour un autre, tandis que celles que » je verse pour vous seront éternelles». Esplandian suivit les conseils de Carmelle, & s'embarqua ; mais le vent contrariant sa marche, le fit relâcher à l'Isle merveilleuse. Esplandian se souvint alors qu'il n'avoit pu se saisir que de la riche épée, & que la conquête des autres richesses du Temple d'Hercule étoit à entreprendre. « Il arriva, sans peine, au som-» met de la montagne, & pénétra dans » le Temple : il admira une grande &

» magnifique tombe qu'il trouva au mi-
» lieu de ce Temple ; une lame de cryſ-
» tal de roche de ſix pouces d'épaiſſeur
» & de douze pieds de long, couvroit
» une ſeconde lame de lapis lazuli. Eſ-
» plandian trouva ſous cette ſeconde ta-
» ble un grand coffre de bois de cèdre,
» enrichi de bordures d'or, couvertes
» de pierres précieuſes ; un parfum ex-
» quis remplit l'air du Temple, & la
» clef d'or qu'Eſplandian trouva dans la
» ſerrure d'émeraude de ce coffre, lui
» donna le moyen de l'ouvrir. Une ſta-
» tue d'or maſſif, & brillante du feu des
» diamans & des eſcarboucles qui l'or-
» noient, rempliſſoit l'intérieur de ce
» coffre. Cette ſtatue repréſentoit le
» grand Jehova. Un delta de diamant,
« ſurmonté par une étoile étincelante,
» s'élevoit du milieu de la couronne : ſa
» main droite ſoutenoit une ſphère cé-
» leſte ; ſa main gauche un ſerpent de
» rubis, mordant ſa queue, & le ſym-
» bole de l'éternité ». Eſplandian ſe ren-
dit maître de ces riches tréſors, & diri-
gea ſa route vers Conſtantinople. A me-
ſure qu'il approchoit, il tomboit dans une

profonde rêverie ; Carmelle, qui devoit craindre d'en demander la cauſe, fut capable de s'oublier, d'inviter le Prince à parler de ſes chagrins. Que cette invitation étoit délicieuſe ! Eh ! n'eſt-ce pas déjà un bonheur que d'avoir trouvé quelqu'un avec qui on puiſſe s'entretenir de ce qu'on aime ? Carmelle fit plus ; elle ſervit le Prince, qui, dans la crainte d'avoir déplu à Léonorine, n'oſoit paroître en ſa préſence ; elle ſe chargea de ménager leur entrevue. La ſerpente ayant jetté l'ancre devant Conſtantinople, elle fit cacher Eſplandian dans le fond de cale, deſcendit ſeule à terre, & parla à l'Empereur des préſens que le Prince, occupé des grands préparatifs d'une expédition célèbre, n'avoit pu mettre lui-même aux pieds de Léonorine. Elle ſupplia l'Empereur de venir les voir ſur le tillac de ſon navire, & de lui permettre après de les faire tranſporter dans l'appartement de la Princeſſe. Carmelle fit entrer & coucher Eſplandian dans le coffre de cèdre, & le fit tranſporter dans le ſallon de l'appartement de Léonorine. En vous remettant ces dons, Madame,

lui dit elle, j'ai deux graces à vous demander : la première, c'eſt de n'ouvrir ce coffre que demain matin; la ſeconde, c'eſt de me le remettre après que vous l'aurez examiné. Léonorine accorda ce que Carmelle lui demandoit, & lui fit des plaintes ſur le retard d'Eſplandian. Je vous repondrai, lui dit Carmelle, après que vous aurez examiné ce coffre; en voici la clef. Je vous laiſſe, Madame, dit-elle en ſoupirant, un tréſor ineſtimable. Ces dernières paroles inquiétèrent Léonorine : m'apporteroit-elle, diſoit-elle, le corps d'Eſplandian ? O Dieux! Elle vouloit & craignoit d'ouvrir ce coffre qui paroiſſoit contenir ſes deſtinées. Elle abandonne enfin ſes clefs à la Reine Ménoreſſe, qui étoit dans ſa confidence; & pendant que cette Reine poſoit la clef dans la ſerrure, Léonorine, les yeux fermés pour ne pas voir Eſplandian mort, avoit le cœur ſi ſerré que ſon état auroit pu devenir dangereux. Ménoreſſe, frappée d'un autre idée, diſoit, prête à ouvrir le coffre, ne ſeroit-il pas poſſible qu'il renfermât une créature vivante ? — Oui, Madame, repondit Eſplandian

» qui l'avoit entendue ; mais sa vie ou » sa mort sont entre vos mais. — Eh ! » qui pouvez vous être ?— le plus heu- » reux, ou le plus malheureux de tous » les hommes : la vie d'Esplandian dé- » pend de la pitié de Léonorine & de » la vôtre. — Ménoresse ouvrit le cof- » fre ; Esplandian en sortit, & se mit à » ses genoux ». Ménoresse accourt vers Léonorine, l'entraîne ; Léonorine la suit en rougissant, & voit son Amant qui se précipite à ses pieds : Esplandian prit une des mains de la Princesse qu'il approcha de sa bouche ; elle trembla, rougit, seroit tombée à la renverse sans le secours de Ménoresse. Tout cela dit assez qu'Esplandian avoit, dans ce moment décisif, porté à son comble l'amour que Léonorine avoit conçu pour lui ; celui qu'il sentoit pour elle fut extrême. Carmelle ne manqua point de venir reprendre le coffre ; ce fut le seul déplaisir qu'elle donna à Esplandian. Cette nuit avoit paru bien longue à cette Amante infortunée : elle vit Léonorine rougir à son approche ; elle rougit aussi, soupira & se tut, & fit transporter le coffre dans la frégate

frégate : la ſerpente mit à la voile, & les vents la portèrent ſur une Côte inconnue, où Eſplandian trouva des occaſions de ſe ſignaler. Cette Côte n'étoit pas éloignée des Etats de Turquie & de la montagne défendue ; il eut bientôt rejoint dans la Galatie ſes Compagnons d'armes, & fait reculer les Turcs qui étoient rangés en bataille ſous les murs de cette Ville. Non loin de-là il apperçut la Fée Mélye, l'ennemi implacable d'Urgande & des Chevaliers Chrétiens, qui ſous la figure la plus hideuſe, étoit aſſiſe ſur la pointe d'un rocher : Eſplandian courut à elle pour purger la terre de cette furie : Mélye évita le coup en changeant de place avec la plus grande agilité ; & comme elle ſe vit pourſuivie, elle parut s'abîmer dans un antre, qui, au même inſtant, vomit des feux. Urgande qui reconnut Mélye au portrait que les Chevaliers lui en firent, voulut la voir, & conduiſit Eſplandian & quelques Chevaliers dans une prairie, au bout de laquelle ils trouvèrent Mélye aſſiſe ſur ſes jambes, & abſorbée dans une profonde rêverie. Cette Fée poſſédoit un Livre ma-

gique, dont Urgande désiroit depuis longtems la possession. Mélye feignant de ne pas soupçonner les motifs d'Urgande, l'accueillit avec aménité, la fit entrer dans sa grotte : mais Urgande y avoit à peine pénétré, que Mélye s'élançant sur elle, la renversa par terre en lui serrant la gorge avec violence. Talanque & Maneli les entendant se débattre, entrèrent dans la grotte ; le pouvoir des enchantemens les fit tomber sans connoissance : le retentissement de leurs armes attira Esplandian ; il tira son épée qui le garantissoit de tous les piéges magiques, courut sur Mélye qu'il arrêta, & il retira promptement Urgande & ses deux Compagnons. Ainsi, cette Fée fut de nouveau délivrée d'un grand péril, & se vit en possession des Livres de Mélye. Enfin, la serpente mouilla dans le port de Constantinople. Esplandian put faire son entrée publique, & annoncer sa flamme pour Léonorine. Armato & Mélye, tous deux prisonniers, furent traités avec respect par l'Empereur de Grèce. Urgande étoit bien éloignée de solliciter contr'eux des ordres rigoureux.

L'Empereur fit préparer pour elle une fête ; Mélye parut surprise qu'Urgande ne se disposât point à l'embellir par quelques prodiges agréables. Urgande lui ayant répondu que c'étoit à elle qu'étoit réservé le talent merveilleux d'étonner par de semblables prodiges, Mélye redemanda ses Livres. Urgande, peu défiante, lui offrit celui qu'elle voudroit choisir parmi ceux qu'Esplandian avoit enlevés de la grotte. Mélye prit celui qui portoit le nom de Médée ; & formant aussi-tôt une conjuration, « les nuages » s'assemblèrent sur leur tête, le Ciel » s'obscurcit, un nuage noir s'abattit sur » la prairie : il en sortit un chariot attelé » par deux dragons, qui vomissoient des » flammes ; & tout-à-coup Mélye & Armato enlevant Urgande, ils la placèrent au milieu d'eux dans le chariot, » qui, s'élevant de terre, disparut bientôt dans les airs. Au moment de la » conjuration, l'Empereur & toute sa » Cour avoient été saisis d'un engourdissement absolu. Le seul Esplandian, » à l'abri de tout enchantement par son » épée, n'étoit malheureusement alors

» occupé que de Léonorine, & ne put » accourir à tems pour s'opposer à ce » funeste enlèvement ». Esplandian & ses compagnons s'armèrent promptement, & s'embarquèrent. La serpente vogua si rapidement, qu'en deux jours elle les rendit dans le port de la Montagne-défendue. Esplandian, ne doutant point que Mélye n'eût amené Urgande dans Thésyphante, Ville voisine, résolut d'en faire le siége. Urgande y étoit en effet, renfermée dans une grosse tour, sous la garde d'Armato. Armato se mit en état de soutenir une longue attaque, & de reprendre lui-même les Villes qu'on avoit prises sur lui : il envoya des Courriers auprès de toutes les Cours du Levant, & jusques dans les régions hyperborées des Amazones. Calafie, Reine de ce Peuple de femmes guerrières, marcha à son secours, & lui amena des griffons dressés aux combats, dont les blessures étoient bien plus profondes que celles que faisoient les javelots des ennemis. Les troupes d'Esplandian furent assiégées dans Galatie. Rodrigue, Soudan de Liquie, venu au secours d'Armato, voulut, dès les premiers jours du

siége, donner un assaut général : mais il fut repoussé avec perte de toutes ses machines. Rodrigue offrit ensuite le combat de dix contre dix, qui fut accepté ; il fut vaincu. Esplandian établit son camp dans une plaine qui étoit auprès de la Ville assiégée : & c'est-là que Périon, Lisvard, Amadis & tous les Chevaliers Chrétiens se réunirent L'armée fut divisée en phalanges, le front desquelles étoit formé des plus braves Chevaliers ; la Reine des Amazones, à la tête de sa troupe, avoit osé donner l'assaut : déjà elle avoit planté son étendard sur les murs ; Talanque, qui crut voir en elle un ennemi digne de lui, se mesura avec elle : Calafie se défendit long-tems avec un courage rare, & fit couler le sang de Talanque ; mais un coup qu'elle reçut ayant coupé le lacet de son casque, sa belle tête resta désarmée. Talanque recula de surprise & d'admiration, en voyant le visage de Calafie ; il fléchit un genou, & lui présenta son épée par le pommeau. Calafie étoit belle ; & au défaut de son bras, elle n'avoit qu'à se montrer pour être plus sûre de vaincre. Elle fut touchée

de la générosité de Talanque. « Non, » Sire Chevalier, dit-elle, je n'ai garde » de recevoir une épée dont vous vous » servez avec tant de gloire, lorsque je » suis sans défense, que la mienne est à » vous, & qu'elle n'a pu me défendre » de porter des fers. — Ah ! Madame, » s'écria Talanque en delaçant son cas- » que, vous êtes destinée à faire porter » les vôtres à l'Univers, & à n'en rece- » voir que de l'Amour : mon cœur sera » pénétré jusqu'à mon dernier soupir des » coups que vous m'avez portés ». Calafie rougit un peu. Talanque avoit une figure charmante : c'en étoit trop pour ne pas éteindre une inimitié politique. Esplandian venoit de retirer Urgande de sa prison. Nous nous dispenserons de raconter tous les exploits qui se firent dans les combats particuliers & dans les attaques générales pendant le siége. Amadis & Esplandian payèrent cher leur victoire: il en coûta la vie à la fleur de la Chevalerie ; Périon & Lisvard périrent les armes à la main, Amadis baigna ses lauriers de ses larmes, Esplandian fut dangereusement blessé : enfin la paix se fit.

Esplandian reçut la main de Léonorine, & avec sa main l'Empire de Grèce. Talanque avoit touché le cœur de Calafie, qui consentit à se donner un maître, si c'est s'en donner un que de faire un époux de son Amant. Léonorine mit bientôt au monde un fils, qui fut nommé Lisvard de Grèce.

Urgande, qui veilloit sur la famille d'Amadis, laquelle, au moyen de toutes les alliances, étoit devenue très-nombreuse, l'avoit entièrement réunie à Vindisilore. Deux ans s'étoient écoulés sans qu'elle se fût montrée & sans qu'elle eût voulu lui permettre de se séparer. Enfin elle arriva. Elle avoit lu dans le Livre de Mélye que les plus grands malheurs menaçoient cette famille chérie : mais son pouvoir pouvoit les détourner, en la tenant sous la garde de ses enchantemens pendant tout le tems qu'elle devoit être en péril. Cette prédiction effrayante les alarma : mais Urgande lut dans les yeux de tous combien ils avoient de confiance en elle. Elle les fit mettre sur un vaisseau, & les fit aborder dans l'Isle-ferme. Carmelle toujours fidelle, tou-

jours tendre, quoique bien plus infortunée depuis qu'Esplandian s'étoit marié, ne voulut point se séparer de lui. Urgande les conduisit tous deux dans la chambre défendue du Palais d'Apollidon, les fi asseoir par ordre sur de riches sophas. » Elle » les embrassa tous l'un après l'autre les » larmes aux yeux ; & frappant des mains, » on vit entrer ses deux aimables nièces, » Juliande & sa compagne, élevées alors » à la dignité de Fées : l'une portoit un » riche bassin d'or, l'autre un flacon aussi » riche, qu'Urgande prit pour remplir le » bassin de l'eau merveilleuse qu'il con- » tenoit : la chambre défendue fut em- » baumée du parfum délicieux que cette » eau mystérieuse exhaloit. Juliande pré- » senta le bassin tour à-tour à tous ceux » qu'Urgande avoit placés : ils se baignè- » rent tout le visage & les mains de cette » eau par ses ordres ... A l'instant même » ils sentirent qu un nouveau sang com- » mençoit à couler dans leurs veines : le co- » loris & les fleurs du printems de la vie bril- » lèrent sur le teint de celles qui com- » mençoient à n'être plus que belles ; & » la force & le feu de la jeunesse se ra-

» nimèrentplusquejamais avec des graces
» vives & brillantes dans les Chevaliers
» que trente ans de combats & de victoires
» paroiſſoient avoir appeſantis.

» Ce nouveau bienfait d'Urgande parut
» leur être plus cher encore à tous que
» les ſoins qu'elle prenoit de leur vie : il
» eſt dans la Nature qu'une Belle, entre
» trente & quarante ans (il eſt donc bien
» court le règne de la Beauté !) craigne
» moins la mort que la perte de ſa beauté ;
» & que de quarante à cinquante, un
» brave Chevalier voie avec des regrets
» bien amers ceſſer pour lui le tems heu-
» reux de plaire & de combattre.

» Tous ces couples fortunés, plus jeu-
» nes, plus beaux, plus amoureux que
» jamais, ſe regardoient avec tranſport,
» & ſe penchoient doucement l'un vers
» l'autre ſur leurs riches ſophas. Mais ce
» moment ſi preſſant & ſi doux fut trou-
» blé par l'agitation effrayante dans la-
» quelle parut Urgande. Ses cheveux ſe
» hériſsèrent ſur ſon front ; elle ſe tour-
» na vers les quatre points cardinaux du
» monde, en proférant à haute voix des
» mots dans une langue inintelligible,

» auxquels des voix rauques & terribles
» sembloient répondre dans les airs : un
» coup de tonnerre affreux fit trembler la
» voûte ; un éclair éblouissant remplit la
» chambre défendue: aucune des person-
» nes présentes ne put en soutenir l'éclat ;
» tous les yeux se fermèrent, & leurs
» paupières, appesanties sur le champ par
» un doux sommeil, ne purent se rouvrir
» que lorsque Lisvard de Grèce vint les
» tirer de cet enchantement où nous les
» laissons;—avec quelque sorte de crainte,
» ajoute le trop modeste Traducteur, que
» nos Lecteurs n'éprouvent, à la fin de
» cette Histoire, le même sommeil qu'A-
» madis & la belle Oriane—Nous osons
cependant l'assurer d'un succès complet.
Nous regrettons de n'avoir pu interrom-
pre le fil de la narration principale pour
nous arrêter sur des détails charmans. Sou-
vent on s'apperçoit que M. le Comte de
Tress** s'abandonne. Combien alors il
nous paroît estimable ! Quel Père ! quel
Ami ! quel Amant (a-t-on pu ajouter au-
trefois)! On se peint soi-même dans ses
écrits.

Qui ne reconnoîtra pas M. le Comte

de Treſſ** dans le portrait ſuivant, T. II, pag. 546 & ſuiv. ?— « Gandalin, dit M. le » Comte de Treſſ**, ſuivit le Vieillard » dans ſon cabinet ; il ne put s'empêcher » de lui demander par quel hazard tant » de choſes ſi différentes entr'elles s'y » trouvoient réunies.—Ces armes, dit le » Vieillard, me ſont toujours chères, » après les avoir portées plus de cinquante » ans avec honneur. Ces recueils de miné- » raux ſont le fruit de mes recherches. » Ces machines, ces inſtrumens & ces li- » vres qui traitent des ſciences exactes, » occupent une partie de mes momens ; » ces Poëtes, ces Romanciers amuſent » les autres. Vous êtes peut-être ſurpris » de ne trouver ici qu'un petit nombre de » livres de Philoſophie : mais je crois » qu'à mon âge on ne doit plus la cher- » cher que dans ſon cœur ; j'eſtime d'elle » tout ce qui tend à nous rendre meil- » leurs & plus tranquilles : mais j'ai preſ- » que pitié des vains efforts qu'elle fait » dans la recherche de la vérité... J'ai » peut-être fait quelques efforts heureux » pour connoître les grands reſſorts de la » Nature : mais je ſuis ſi peu ſûr moi-même

» du succès de mon travail, que je » m'amuse maintenant à faire des contes » —». Quels contes? Nous en restons là.

(*Par M. Mayer.*)

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

AMOURS DU COMTE DE DUNOIS.

Paris, 1691.

On a déjà cité avec honneur, dans cet Ouvrage, Henriette-Julie de Castelnau, Comtesse de Murat, qui mourut en 1716, âgée de quarante-cinq ans. Cette Dame a composé différentes Poésies légères, des Chansons, quelques Romans que nous ferons successivement connoître, & l'Ouvrage dont nous donnons aujourd'hui l'Extrait.

Il est dédié à Madame de Nemours, Souveraine de Neufchâtel & de Valengin, fille de cette fameuse Duchesse de Longueville, si connue dans les troubles de la Fronde. Madame de

Nemours étoit Auteur elle-même ; elle nous a laissé sur son tems des Mémoires, dont le récit s'accorde assez avec celui du Cardinal de Retz : elle étoit le dernier rejetton du sang de Dunois.

Le Héros de ce Roman, l'un des ancêtres de Madame de Némours, étoit petit-fils de ce grand Bâtard d'Orléans, libérateur de la Monarchie Françoise sous Charles VII. Son fils (François d'Orléans), connu dans l'Histoire par de grandes actions militaires, jouit d'une réputation presque égale à celle de son aïeul, il s'est beaucoup signalé dans les guerres d'Italie, sous Charles VII. Dans le tems que Madame de Murat écrivoit, les Romans historiques étoient fort à la mode. Les grands Seigneurs & les femmes de Qualité, réunis dans un sallon, ou retirés dans leurs Terres, passoient leur tems à raconter des anecdotes ; souvent on en débitoit de fort galantes, & de si secrettes, qu'on n'en trouve nuls vestiges dans les monumens historiques. Elles frappoient & intéressoient vivement par l'air de vraisemblance qu'on leur donnoit, & par les noms chers à la Patrie, dont elles retraçoient les prouesses & les amours. Nous aurons occasion de parler souvent de ces sortes de fictions qui ont succédé au ton précieux de

Clélie & du grand Artamène, pour faire place à leur tour aux Romans légers ou lugubres de notre âge.

(A) Charles VIII avoit parcouru l'Italie en conquérant, & avoit soumis le Royaume de Naples. Il revenoit de cette expédition brillante avec la principale Noblesse de son Royaume ; le Duc d'Orléans, qui lui succéda depuis sous le nom de Louis XII ; Pierre de Rohan, Maréchal de Gié ; la Trémouille, Dunois, & une infinité d'autres. Contents d'avoir vaincu, peu inquiets du soin de garder leurs conquêtes, tous ces grands Chevaliers, bien braves & bien étourdis, pensèrent être vaincus à leur retour, à Fornoue. Leur valeur les sauva cependant contre la plus grande partie de l'Italie, qui avoit conjuré leur perte.

(B) Anne de Bretagne attendoit au Château d'Amboise son époux & les Compagnons téméraires de sa victoire ; elle devoit y revoir aussi son Amant, cet infortuné Duc d'Orléans (C), qui l'ai-

moit sans espoir, & qui devoit cependant la posséder un jour.

Toutes les beautés de la Cour s'étoient rendues à Amboise. On y vit arriver M. & Madame d'Alençon, avec leur fille, jeune & charmante. On alla au devant du Monarque. François d'Orléans (D), Comte de Dunois, qui avoit acquis tant de gloire à Naples, fut présenté à la Reine par le Roi lui-même. On donna à sa valeur les louanges toujours si flatteuses à un jeune courage, quand c'est la beauté qui les donne. Anne de Bretagne ne se lassoit point de parler des grandes actions de ce Prince, & la modestie avec laquelle il recevoit ses marques d'estime, ajoutoit à sa gloire.

Il étoit alors dans l'éclat de la jeunesse, beau autant que brave. Madame de Comminges (E), sentit déjà un goût naissant pour ce jeune Guerrier; mais insensible à l'amour, Dunois n'aimoit encore que les combats. Mademoiselle d'Alençon lui inspira bientôt une passion nouvelle.

Le Maréchal de Gié (F) étoit le secret adorateur de cette Princesse. Quoi-

qu'il eût passé le tems de séduire, il n'en aimoit qu'avec plus d'ardeur. Mais trop peu sûr d'un tendre retour, il gardoit, par prudence, un silence pénible. Dévoré de ses mortelles inquiétudes, il vouloit les combattre en vain : elles le surmontoient. L'incertitude, en amour, est le plus cruel des tourmens ; le Maréchal résolut de fixer la sienne. Déjà il avoit découvert un Rival dans les regards du jeune Dunois : il veut s'assurer si cette découverte est fondée ; il veut sur-tout savoir si Mademoiselle d'Alençon ne seroit point sensible pour son Rival. Il va trouver Dunois, exagere finement la beauté de Mademoiselle d'Alençon, observe le visage du Comte en lui parlant : il en tira bientôt les conjectures les plus fatales à sa tranquillité.

Ces conjectures deviennent des preuves ; le Comte lui répond : *Il est certain qu'elle a fait une impression si vive sur mon cœur, que je n'en ai jamais senti de pareille. En comparaison du charme qu'elle m'inspire, ma passion pour la gloire n'est plus qu'un attachement léger..... Et vous croyez*, interrompt le Maréchal, *être sûr de son amour ? Vous ne craignez rien de la*

légéreté de son âge ? vous comptez sur un retour fidèle & durable ? ..... Non, reprit Dunois. *Je crains tout ; mais j'espère tout aussi : c'est la fatalité de l'amour, d'avoir toujours pour compagnes inévitables la crainte & l'espérance.....* Le Maréchal ajoute : *Vous réuniſſez à l'éclat de la gloire l'eſtime générale qu'elle excite ; je le répète avec toute la France. Mais, croyez moi, l'amour n'eſt que trop ſouvent l'effet du caprice, & la gloire n'eſt pas toujours ce qui touche le cœur d'une Belle : il n'eſt pas ſi sûr de riſquer en amour que dans les batailles. Pour moi, vous le ſavez, je n'ai jamais balancé de me précipiter au milieu des dangers ; celui que vous bravez eſt le ſeul que j'aie jamais redouté..... Plus le péril eſt grand*, dit le Comte, *plus il eſt glorieux de le ſurmonter. Duſſé-je en périr, le deſſein en eſt pris, je m'abandonne tout entier à mon cœur..... La victoire*, dit le Maréchal, *eſt l'apanage des héros ; allez combattre & vaincre, pourvu cependant*, ajouta-t il en baiſſant la voix, & en cachant ſon dépit ſous l'apparence du bien public, *pourvu que les intérêts de l'Etat ne s'oppoſent pas à ceux de votre amour.* Cette

converſation fut interrompue par l'arrivée ſubite de M. de la Trémouille, l'ami fidèle & tendre de Dunois.

Le Comte n'avoit point compris le ſens des dernières paroles du Maréchal, ni remarqué la douleur peinte dans tous ſes traits, malgré les efforts qu'il avoit faits pour lui en dérober la connoiſſance. M. de Gié plein de ces triſtes penſées, ne pouvant plus les renfermer dans ſon ſein, cherche une confidente, & la trouve dans Madame de Comminges, dont il connoiſſoit l'eſprit fertile en intrigues; il ſavoit d'ailleurs le goût qu'elle avoit pour Dunois. Cette connoiſſance le rendit confiant : il lui avoua ſon amour pour Mademoiſelle d'Alençon; Madame de Comminges lui confirma celui qu'elle avoit pour Dunois. Leurs intérêts étant réunis, ils prirent des arrangemens communs. L'intrigante Comminges devoit redoubler d'aſſiduité auprès de Mademoiſelle d'Alençon, & tâcher de s'inſinuer dans ſon cœur : tel fut leur premier but.

Les fêtes qu'on donnoit alors à Amboiſe leur parurent propres à leur deſſein. La Reine avoit réſolu d'aller paſſer

une journée entière dans l'Isle de Saint-Jean sur la Loire. Avant cette agréable promenade, le Maréchal alla rendre visite à Mademoiselle d'Alençon. Il l'avoit toujours vu tranquille & gaie, il la trouva, ce jour là, triste & mélancolique ; elle venoit même de congédier un de ses Bouffons, qui faisoit alors les délices de la Cour. Ce Bouffon qui joue un rôle assez intéressant dans cette Histoire, se nommoit *Maisieres*. Sous une folie apparente, il cachoit l'esprit le plus fin & le plus délié. L'air inquiet & chagrin de la Princesse donna une nouvelle activité à la jalousie du Maréchal : il crut Dunois aimé ; il crut que la diligence de Madame de Comminges avoit été en défaut, & que, sans doute, le Comte avoit déjà parlé de son amour : il demanda à Mademoiselle d'Alençon la cause de son chagrin. *Il me seroit impossible de vous l'apprendre*, lui répondit-elle ; *je sens bien que je ne suis point si gaie qu'à l'ordinaire, & cependant j'en ignore la cause..... Ces sortes de changemens*, dit le Maréchal, *n'arrivent cependant pas sans sujet. A votre âge, ce ne sont guères les affaires générales qui inf-*

pirent la triſteſſe. Je me trompe fort ſi votre melancolie n'a pas une ſource ſecrète; & s'il n'y avoit point d'inſcrétion de vouloir la pénétrer, je me flatterois d'en venir aiſément à bout....,. Votre pénétration eſt admirable, répliqua la Princeſſe un peu embarraſſée ; *mais mon chagrin, quel qu'il ſoit, ne mérite pas votre attention. Je ſuis fâchée, pourtant, que vous ſoyez arrivé dans mon quart-d'heure de rêverie : quelque gai que l'on ſoit, chacun a le ſien..... Vous défendez trop bien cet heureux quart-d'heure*, reprit le Maréchal, *pour me laiſſer croire qu'il vous ſoit ſi déſagréable. Au reſte, vous avez raiſon, & la déclaration que M. de Dunois vous a faite de ſon amour, mérite bien que vous y penſiez ..... Je ne ſais*, dit froidement Mademoiſelle d'Alençon, *ſi M. de Dunois a les ſentiments que vous lui ſuppoſez ; mais il s'eſt bien gardé, du moins, de m'en faire part ; il ſait trop bien que notre choix ne dépend point de nous..... C'eſt-là du moins*, dit M. de Gié, *la marche ordinaire des perſonnes de votre rang. Il pourroit arriver que des raiſons d'Etat prévaluſſent, en effet, ſur les inclinations de votre cœur. Le Roi a*

besoin d'Alliés étrangers, & il ne seroit pas impossible que vous devinssiez le sceau de quelqu'une de ces alliances.

Le Maréchal sortit, & un instant après Dunois entra chez la Princesse. A sa vue elle rougit. Pour cacher son trouble, elle ne parla à Dunois que de choses générales, tandis que le Comte, abaissant la voix pour engager la Princesse elle-même à parler plus bas, cherchoit l'instant de lui découvrir le fatal secret qui pesoit sur son cœur.

Cet instant étoit arrivé : Mademoiselle d'Alençon s'attendrissoit ; le Comte encouragé alloit s'expliquer lorsque Madames de Comminges entra. Le trouble & l'embarras succédèrentà l'attendrissement, & l'occasion de parler fut perdue. Dunois se retire en désordre & se rend chez la Reine: elle étoit seule, & s'étant apperçue d'abord de l'amour de ce Prince pour Mademoiselle d'Alençon, elle lui en parla, approuva son penchant, lui promit de lui être favorable, de le servir auprès du Roi, & conseilla à Dunois d'en prévenir M. & Madame d'Alençon. Anne de Bretagne avoit été contrariée dans son goût ; elle étoit sensible &

bonne, & vouloit épargner, à ce qui l'entouroit, les maux qu'elle avoit soufferts elle même & dont elle n'étoit pas encore exempte.

On partit pour l'Isle de Saint-Jean. On y trouva un repas splendide, de la Musique, une Comédie : on goûta ensuite la douceur de la promenade ; Dunois eut la liberté d'entretenir Mademoiselle d'Alençon. Le Maréchal avoit voulu plusieurs fois troubler un entretien si desiré : mais l'obligeant la Trémouille, confident de Dunois, l'en empêcha, s'empara absolument de lui, lui parla de guerre, de politique, de Naples, de Fornoue, de Sforce (H), l'entraînant toujours du côté opposé aux deux jeunes Amans ; il eut même la malice de s'amuser beaucoup des distractions de l'infortuné Maréchal.

Pendant que M. de Gié étoit ainsi à la torture, Dunois prit sur lui de parler : on l'écouta sans se fâcher ; mais sans lui donner aucune espérance, & en protestant qu'on n'auroit jamais d'autre volonté que celle du Roi & de sa famille.

Madame de Comminges avoit trop

d'esprit pour n'avoir pas remarqué d'abord que la Reine étoit favorable à l'amour de Dunois ; elle en avoit fait part au Maréchal. Ce Maréchal, le plus grand homme de ce siècle, issu des Souverains de Bretagne, parent de la Reine, étoit cependant odieux à cette Princesse, à cause des efforts qu'il avoit faits pour s'opposer à son mariage, & sur-tout parce qu'il étoit plus puissant qu'elle en France. Ce fut dans l'isle de Saint Jean que Madame de Comminges apprit cette disposition de la Reine au Maréchal, après l'avoir débarrassé de sa conversation pénible avec la Tremouille. Maisières (L) ayant vu M. de Gié & cette Dame se parler mystérieusement dans un lieu écarté, leur prêta un intérêt tout différent de celui qui les occupoit alors ; il leur supposa une liaison en forme, & en instruisit toute la Cour. On plaisanta beaucoup sur leur amour prétendu ; & Comminges fort peu délicate, & méprisant les bruits qui pouvoient compromettre sa gloire, ne se défendit que foiblement de cette opinion répandue dans le public. Pourvu qu'elle en pût tirer un grand parti, sa réputation l'occupoit peu ;

la

la seule chose intéressante pour elle étoit de pouvoir se soutenir à la Cour par ses intrigues : c'étoit-là sa vie, son existence, le terme de son ambition.

Les efforts de la jalousie vinrent à l'appui des ruses de l'intrigue. Le Maréchal forma le plan d'ôter la Princesse à Dunois. Ne pouvant l'obtenir, il résolut de l'enlever à son Rival. Il couvrit son intérêt personnel du prétexte toujours imposant de l'intérêt de l'Etat.

Les Napolitains soumis par Charles VIII, venoient de se remettre sous l'obéissance du Roi d'Aragon. Le Maréchal de Gié étoit seul auprès de Charles, quand il reçut cette fâcheuse nouvelle ; & saisissant soudain l'occasion de nuire à Dunois, il dit au Monarque, que le moyen le plus sûr de conserver l'Italie, étoit de s'assurer du Milanois. Il ajouta qu'on viendroit facilement à bout de ce dessein, en mariant Mademoiselle d'Alençon avec le jeune Sforce, Duc de Milan. Le Roi approuva cette idée du Maréchal : on convint du secret qu'il falloit garder dans cette négociation, & on résolut de n'en parler qu'à M. & à Madame d'Alen-

çon. L'habile Gié saisit cet instant pour apprendre au Roi l'amour du Comte pour la Princesse, amour qu'on délibéra d'arrêter dans sa naissance.

On surprit aisément la franchise de M. & de Madame d'Alençon. Ils consentirent l'un & l'autre à l'alliance de Sforce, & l'on dressa les dépêches pour l'oncle du jeune Duc. Elles étoient à peine parties, que la Reine, qui ne sçavoit rien de ce projet, parla à Madame d'Alençon en faveur de Dunois. Etonnée de la trouver si froide à cette proposition, elle soupçonna quelque mystère. Elle recourut alors à toutes les finesses, à toutes les graces de son esprit pour le découvrir. Gagnée par les bontés de la Reine, la Duchesse laissa échapper son secret. Anne de Bretagne combattit le dessein formé contre Dunois, en réveillant la tendresse maternelle dans l'ame de Madame d'Alençon. *Comment pouvez*, dit elle, *vous résoudre à vous priver pour jamais de votre fille ? N'est ce pas sacrifier une enfant si chère ? Et pour qui ? pour le fils d'un Payſan, d'un Usurpateur, pour le pupille & le neveu d'un scélérat, à qui les crimes ne coûtent rien*,

quand ils peuvent lui être profitables ? N'eſt-il pas mille fois plus avantageux pour vous d'avoir pour gendre un jeune Héros, petit-fils du Sauveur de la France, & comme lui élevé ſans contradicteur à l'état de Prince du Sang ?

Ce diſcours ayant produit l'effet que la Reine en attendoit, elle apprit à Dunois ſon malheur, & tout ce qu'elle avoit fait pour en arrêter le cours. A cette nouvelle tout le reſſentiment de Dunois ſe porta contre le Maréchal. *Le procédé de M. de Gié*, dit la Reine, *étant appuyé de l'apparence du bien public, mérite de votre part les plus grands ménagemens. Ce ſeroit vous perdre dans l'eſprit du Roi, de faire le moindre éclat contre ſon ami ; par-là vous m'ôteriez à moi-même la facilité de vous ſervir.*

Ne pouvant point ſe venger, le Comte dépoſa ſes peines dans le ſein de l'amitié. Il apprit ce nouveau chagrin à la Trémouille.

En réfléchiſſant ſur la conduite du Maréchal, les deux amis la trouvèrent étrange. Ils ſe rappellèrent le paſſé, combinèrent les démarches, les diſcours de

M. de Gié ; ils soupçonnèrent enfin que l'amour pouvoit bien entrer dans des procédés si extraordinaires. Mais comment accorder ce soupçon avec la découverte de Maisieres, avec cette liaison du Maréchal & de Madame de Comminges ?

Cependant la Reine faisoit les derniers efforts pour prévenir Mademoiselle d'Alençon en faveur de Dunois, & cette Princesse, secondée d'un tel appui, se livroit à son penchant avec moins de contrainte. Elle avoit de très-fréquentes conversations avec le Comte, d'autant plus aisément que Madame de Comminges, qui étoit tombée malade, n'étoit plus là pour les troubler, quoique Mademoiselle d'Alençon ne soupçonnât pas encore cette indigne femme. L'amour ne veut point de tiers ; & Comminges auroit ennuyé, ainsi que tout autre. Le bonheur des deux Amans parut insupportable au Maréchal. Il alla trouver le Duc d'Alençon, & colorant sa mauvaise volonté du prétexte de l'attachement, il lui fit sentir qu'il étoit à propos pour sa gloire d'avertir la Princesse de voir moins souvent M. de Dunois. Le Duc, selon le penchant naturel des

pères à borner la liberté de leurs enfans, fut ravi d'avoir trouvé matière de défense. Par son ordre la Princesse fut privée de la vue de son Amant.

Lorsqu'elle gémissoit de cet ordre rigoureux, la Reine l'informa de l'alliance que le Maréchal concertoit pour elle en Italie. C'est le triste partage de l'ingénuité d'être éternellement en butte à la fausseté humaine. La personne du monde, dont Mademoiselle d'Alençon auroit dû se défier le plus, étoit Madame de Comminges, & ce fut elle qui devint sa Confidente. La Princesse lui apprit tous les secrets de son cœur, l'amour qu'elle avoit pour Dunois, la crainte de son mariage avec le Duc de Milan, l'ordre qu'on lui avoit donné de ne plus parler au Comte. Elle exprima ses chagrins d'un air si tendre, que Comminges en pensa mourir de dépit. Elle pleura de rage. La sensible Princesse crut que c'étoit de pitié, & l'en aima davantage; elle l'en remercia avec la plus touchante effusion de cœur. Le crime abûsa de cette aimable candeur, & la détestable Comminges fut choisie pour établir une correspondance secrette

entre le Prince & Mademoiſelle d'Alençon.

Il falloit avant tout prévenir cet Amant fidèle de la défenſe du Duc, afin qu'il ne fût point ſurpris de la manière ſi différente avec laquelle on devoit le regarder, & qu'il prît de ſon côté d'autres meſures. Mademoiſelle d'Alençon lui écrivit : *On m'a défendu de vous parler, il faut bien obéir. Etes-vous auſſi à plaindre que moi ?*

Comminges ſe chargea de remettre ce billet, mais le Maréchal le lut avant le Comte. Inſenſible aux larmes de la Beauté affligée, & tout entier à ſa vengeance, M. de Gié voulut d'abord garder le billet, & le porter à M. d'Alençon ; mais un ſentiment plus haïſſable encore, celui de voir la réponſe, pour perdre ce qu'il aimoit, le détermina à le rendre à la perfide Confidente. Elle le porta enfin à Dunois. Surpris, confondu, il perd l'uſage de la parole *Je ſuis déſolé de votre déſeſpoir*, lui dit Comminges, *& j'aurois bien déſiré que la Princeſſe chargeât toute autre d'une pareille commiſſion.* Le Comte attribuant à la tendre amitié cette nouvelle

noirceur de la perfide, lui témoigna la plus sensible reconnoissance. Aussi crédule que Mademoiselle d'Alençon, il conjura leur ennemie commune, par la compassion qu'elle lui marquoit, de lui ménager une entrevue avec la Princesse. Elle s'y engagea avec transport, & Dunois la chargea de ces mots pour son Amante : *Souffrez que je meure ou que je vous voie, pour vous faire comprendre tout ce que je ne saurois vous exprimer.*

On sent bien que Comminges n'eut rien de plus pressé que de porter encore ce billet au Maréchal, & du Maréchal à Mademoiselle d'Alençon. La Princesse, fidelle à l'ordre de son père, se refuse à l'entrevue. Comminges la combat, & l'amour l'emporte. L'heure & l'endroit sont marqués. C'étoit le lendemain à l'entrée de la nuit, dans le parc, que la conversation devoit avoir lieu. Le Maréchal en est instruit ; le moment arrive, Mademoiselle d'Alençon sort : elle entre dans une allée couverte ; elle apperçoit à la foible lueur de la lune un homme qui traversoit une autre allée. Il approche d'un air respectueux. *Par le péril où je m'ex-*

poſe, lui dit-elle, *jugez de mon eſtime & de mon affection ; quelle ſeroit ma douleur, ſi on me trouvoit la nuit donnant un entretien au Comte de Dunois, & ſur-tout ſi le Maréchal en étoit inſtruit ! . . . Eh ! pourquoi donc, Mademoiſelle*, interrompit le Maréchal (car c'étoit lui-même), *vous eſt-il ſi redoutable, ce Maréchal infortuné ?* Qu'on juge de l'étonnement de la Princeſſe. Elle trembloit encore que le Comte n'arrivât dans ce moment. Hélas ! il la croiroit infidelle ; il s'emporteroit du moins contre M. de Gié. Quel éclat ne devoient pas faire, en pareille circonſtance, les deux hommes les plus fiers de la Cour ? Mille frayeurs mortelles s'offrirent à l'imagination de la Princeſſe. L'adroit Maréchal s'en apperçut bien à ſon ſilence, & ſur-tout à quelques pas qu'elle fit pour s'enfuir. Il la retint reſpectueuſement par la robe : *Ce contretemps vous déplaît, Mademoiſelle, je le vois bien*, lui dit-il ; *ſouffrez pourtant que j'en profite, & que je vous diſe une vérité importune, que je me ſuis long-temps cachée à moi-même, & que j'avois bien réſolu de ne jamais révéler. Vous voyez ici le*

plus passionne de tous les hommes . . . . *Quoi ! vous avez eu l'indiscrétion*, reprit Mademoiselle d'Alençon, *de vous trouver dans un lieu où je ne crains que vous ? vous ne rougissez pas de vous servir d'un tel avantage, & vous ne craignez pas que mon mépris n'égale l'indignité de votre procédé ? . . . . Vous ne pensez donc point au désespoir où vous me jettez*, interrompit le Maréchal, *& vous ne songez pas aux suites de cet injurieux mépris, dont vous payez le respect d'un homme de cœur ? . . . Un homme de cœur*, dit elle, *ne s'abaisse point à de tels moyens. Je brave vos menaces. Vous pourrez m'empêcher d'être le bien de ce que j'aime, mais jamais vous ne serez l'arbitre de ma vie . . . . . La volonté d'un père pourra vous faire changer*, repliqua le Maréchal, *& votre vertu ne se permettra point sans doute une désobéissance criminelle à ses ordres ; ces ordres ne sont point si éloignés qu'on pourroit le penser.*

A cette terrible menace, la Princesse pensa expirer de douleur : elle se radoucit. *Croyez-vous*, dit-elle, *qu'on puisse gagner le cœur de ce qu'on aime, en faisant tout*

ce qui lui déplait ? Si vous êtes si jaloux de mon estime, pourquoi vouloir la perdre? pourquoi cette surprise & ces menaces? ... Hélas ! Mademoiselle, lui dit il, *quelle raison pouvez vous exiger d'un homme que la plus violente passion égare ? Savez-vous jusqu'à quel point elle est montée, cette passion que vous dédaignez ? Désespérant de vous posséder, brûlant de vous ravir à Dunois, j'ai voulu vous expatrier ; j'ai voulu qu'une alliance étrangère, en vous éloignant de mes yeux, me délivrât pour jamais de tout ce que je désirois, & qu'on m'envie ..... Je le sçais*, dit la Princesse, *& c'est le premier degre de mon indignation contre vous. Votre passion délicate auroit excité ma pitié, comme votre mérite excite mon estime.*

S'appercevant encore qu'elle aigrissoit d avantage l'ame altière du Maréchal, elle s'efforça de le ramener ; elle contraignit son dépit, descendit à la prière, le conjura de ne point révéler à M. d'Alençon ce qu'il avoit vu ; elle le quitta enfin, sans se flatter qu'il auroit cette générosité. Ne voyant point paroître Dunois, elle retourna tristement chez elle ;

elle écrivit à Madame de Comminges, pour lui demander la cause de cette étrange mépriſe.

Elle chargea de ſa lettre Mademoiſelle de Rieux (1). Pendant ce temps là Dunois étoit chez la perfide : c'eſt ce que l'Agente de Mademoiſelle d'Alençon vint lui rapporter, & lui dire que Comminges qui ne pouvoit pas lui répondre ce ſoir, ſeroit le lendemain à ſon lever pour lui éclaircir tout ce myſtère.

Cependant M. d'Alençon, inſtruit par le Maréchal de l'aventure du parc, entra dans une étrange colère contre ſa fille. En vain elle voulut ſe juſtifier par l'approbation que la Reine donnoit à ſon penchant, il lui défendit de ſortir de ſon appartement. Le Comte de Dunois n'étoit pas plus tranquille que la Princeſſe ; Comminges ne lui avoit point parlé du rendez vous du parc. Ce lieu n'avoit été marqué qu'en faveur du Maréchal. La perfide avoit donné au Comte, pendant ce temps-là, un rendez-vous chez elle, avec elle-même. *Mademoiſelle d'Alençon devoit s'y rendre*, lui dit elle. Elle tardoit, Dunois s'impatientoit ; il étoit encore

chez Comminges quand Mademoiſelle de Rieux y étoit arrivée.

Le premier trait de la jalouſie entra alors dans le cœur de la Princeſſe. Ce rendez vous avec Comminges, ouvrage de la méchanceté, fut regardé par elle comme une infidélité du Comte. Elle étoit en proie à toutes les atteintes de la plus déchirante des paſſions. C'étoit tout le but de Comminges, qui pour jouir de ſon infame trahiſon, alla trouver la Princeſſe à ſon lever, comme elle l'avoit promis. Elle mit tout en œuvre pour perſuader à la Princeſſe qu'elle étoit ſa Rivale, & la froideur de Mademoiſelle d'Alençon lui fit ſentir qu'elle avoit réuſſi.

Elle courut inſpirer la même crainte à Dunois; elle eut plus de peine à le rendre malheureux. Loin de ſoupçonner ſa Princeſſe, il n'avoit d'autre chagrin que l'inquiétude de l'amour, & la douleur de ne pas voir ce qu'il aimoit. *Au moment*, lui dit Comminges, *que vous avez tant d'impatience, peut être . . . . . Mais non il faut me taire, & puiſque votre cœur ne vous dit rien, ma precaution ſeroit*,

inutile .... Parlez, de grace, Madame, dit le Comte, *& sauvez moi du moins le malheur de l'incertitude ? ... Quoi !* dit Madame de Comminges, *vous êtes embarrassé à deviner pourquoi Mademoiselle d'Alençon ne s'est pas trouvée ici ! Vous ne formez aucun soupçon ? Je voulois me taire, mais l'amitié l'emporte. Pendant que vous l'attendiez dans mon cabinet, elle entretenoit le Maréchal dans le parc. Voilà ce que je n'aurois pas dû vous dire, & j'en rougis .... Mon sentiment pour la Princesse,* repartit le Comte, *la défend dans mon cœur, & je suis loin de la croire infidelle ..... Elle sçait pourtant,* dit Comminges, *que le Maréchal est amoureux d'elle, qu'il traite son Mariage avec le Duc de Milan ; elle donne à votre Rival un temps qu'elle vous avoit promis. Vous l'aimez, vous comptez sur son retour ; c'est à vous de concilier toutes ces contradictions, si vous le pouvez. Oui sans doute, vous le pourrez, & mes soupçons sont les plus injustes du monde.... L'amour du Maréchal ne me causera jamais de jalousie,* dit le Comte : *je connois Mademoiselle d'Alençon, & en rendant justice à M. de*

Gié, je me connois moi-même : la négociation de Milan ne me donne pas plus d'inquiétude ; la force de mon amour fait ma sûreté. Je sais bien que les apparences sont contre Mademoiselle d'Alençon, mais si ces apparences l'accusent, mon cœur la justifie . . . . J'aime à voir qu'on soit si ingénieux à se tromper, dit Madame de Comminges ; *& moi*, dit le Comte, dont les yeux commençoient à se dessiller, *je hais ceux qui sont si ingenieux à troubler le repos des autres.*

Après cette scène, Dunois alla trouver la Trémouille. Ce fidèle ami avoit vu dans le parc Mademoiselle d'Alençon & le Maréchal. Il le dit au Comte, qui sçavoit déjà cette circonstance, & qui cependant sentit une sorte de dépit quand la Trémouille lui en donna la confirmation. Sans l'amitié il devenoit criminel ; le poison de la jalousie altéroit une flamme si pure. Mais la Trémouille, guidé par un sentiment plus raisonnable, parce qu'il est plus calme, arrêta la jalousie naissante, en rappellant à son ami la passion de l'intrigante pour lui, & l'intelligence qu'elle entretenoit avec le Maréchal.

Déjà ce dernier avoit rendu compte à Madame de Comminges de sa conversation nocturne avec la Princesse, & de la tracasserie qu'il lui avoit faite auprès de M. d'Alençon. M. de Gié avoit résolu de séparer les deux Amans, & il y étoit parvenu. Par son conseil, M. d'Alençon, sans en rien dire même à la Duchesse, devoit intéressamment emmener sa fille en Normandie, pour la dérober aux poursuites de Dunois.

Ce malheureux Comte fut bientôt instruit par Maisières de ce départ funeste. Cet homme, curieux par état, étoit sans cesse au courant des nouvelles les plus secrettes, & son plaisir le plus doux étoit de les répandre. Il étoit attaché à la Trémouille & lui avoit donné des preuves de zèle en plusieurs circonstances. Ce fut à lui qu'il apprit d'abord cette nouvelle. M. de la Trémouille envoya sur le champ chez M. d'Alençon cet agent habile pour découvrir la cause d'un voyage si prompt; il en rapporta des détails capables de désespérer l'infortuné Dunois. M. d'Alençon étoit indigné contre sa fille; & Maisières remit à Dunois

cette lettre foudroyante de la Princesse: *Je pars de la Cour*, écrivoit-elle à son Amant, *sans d'autres regrets que celui de vous avoir trop estimé. Il est bien fâcheux de trouver la fin d'une illusion quand elle faisoit notre bonheur. Heureusement pour moi, le repentir a promptement suivi mon erreur, & je peux bien me répondre que je n'aurai jamais de pareils reproches à me faire. Je ne me sers pas de la voie de Madame de Comminges pour vous faire tenir ce billet; je la crois un peu intéressée pour entrer dans ma confidence.*

Le Comte si cruellement trahi par une femme artificieuse, si injustement soupçonné par son Amante, resta anéanti après cette lecture. La Trémouille releva son ame défaillante, le consola, réfléchit pour lui. *Pourquoi cet abandon de vous-même*, lui dit-il? *La Reine vous aime; elle approuve vos feux: venez, nous lui apprendrons vos malheurs.*

Il le traîne chez la Reine; il fait part à cette Princesse de tous ses soupçons sur Comminges. Anne de Bretagne, frappée de ces discours, remonta aussi tôt à la source du malheur, & fit appeller l'in-

trigante : *D'où vous vient*, lui dit-elle, *cette audace de vous intéresser au Maréchal de Gié contre mes desirs* ? Comminges rougit pour la premiere fois & se tut. *Votre silence ne me suffit pas*, continua la Reine ; *il me faut un aveu sincère de toutes vos noirceurs, si vous voulez en obtenir le pardon. La peine que cet aveu vous fera pourra vous servir d'excuse. Au lieu de vous punir, j'aurai peut-être pitié de vous.* Comminges se jetta aux pieds de la Reine, pleura & lui raconta tous ses crimes. Anne de Bretagne, juste, bonne & spirituelle, imagina une punition analogue à son caractère ; elle exigea de Comminges, en réparation du mal qu'elle avoit fait, qu'elle serviroit Dunois avec le même zèle qu'elle avoit servi le Maréchal, & tourneroit contre lui les mêmes artifices qui avoient fait tout le malheur du Comte. Elle voulut avoir toutes les lettres que M. de Gié lui avoit écrites. *Ce n'est pas tout*, ajouta la Reine, *il faut encore que vous alliez apprendre du Maréchal lui même l'état actuel & précis de la négociation de Milan : ne reparoissez pas devant moi sans les éclaircissemens que*

je vous demande. La perfide qui croyoit que ne pas vivre à la Cour c'étoit être morte, & en qui l'habitude de tromper étoit devenue une seconde nature, entra sans peine dans les vues d'Anne de Bretagne, & trahit complettement le Maréchal à son tour. Elle tira du malheureux Gié toute la négociation de Milan; & la Reine, continuant d'employer des talens si communs dans les Cours, chargea encore Comminges d'apprendre à Dunois tout ce grand changement.

Cependant, Mademoiselle d'Alençon avoit quitté Amboise, emportant avec elle, en Normandie, sa prévention contre son Amant. Il falloit la détruire, c'étoit tout le désir de Dunois. La Trémouille forma un plan, & Maisières l'exécuta. Cet homme habile fut donc envoyé à Alençon avec des instructions parfaitement combinées. Le Duc & la Duchesse le reçurent avec le plaisir que donnent toujours les gens aimables & gais, qui viennent soulager l'oisive monotonie d'une retraite éloignée.

Maisières, en arrivant de la Cour, jugea bien que Mademoiselle d'Alençon,

femme & jeune, étoit curieuse d'apprendre ce qui s'étoit passé depuis son départ ; mais il eut la prudence d'en faire désirer le récit en l'éloignant, & se contenta de dire mystérieusement à Mademoiselle de Rieux, compagne & amie de la Princesse, qu'il y avoit bien des nouvelles & fort étranges. Cette Demoiselle étoit dans les intérêts de Dunois ; elle avoit été moins prompte que la Princesse à le croire infidèle. *Vous vous êtes trop pressée*, lui disoit elle, *de le juger ; il falloit au moins l'entendre. Lui, vous trahir ! le Prince le plus loyal & le plus sensible de France ! Et, pour qui ! Je ne vous passe point cet excès de modestie. Madame de Comminges Rivale de Mademoiselle d'Alençon, & Rivale préférée ! Pouvez-vous le croire ? Je suis sûr que Maisières a des choses intéressantes à nous apprendre, & M. de Dunois pourroit bien y entrer pour beaucoup : je ne sais ; mais j'ai un pressentiment que mon idée est fondée. Mademoiselle, faisons venir Maisières ; accordez à mon attachement cette légère satisfaction. Hélas ! vous le savez, ce n'est pas pour moi que je vous en prie. Que dis-je ?*

c'eſt pour moi encore ; c'eſt plus que pour moi, puiſqu'il s'agit de vous, de votre tranquillité, de votre bonheur.

Mademoiſelle de Rieux tâchoit ainſi d'exciter la curioſité de la Princeſſe en lui peignant toute ſon amitié ; elle y réuſſit. L'habile Maiſières fut introduit. Il ſe garda bien de parler d'abord du Comte. Mademoiſelle d'Alençon étoit encore plus éloignée d'oſer lui en parler la première : mais Mademoiſelle de Rieux, qui n'avoit aucune raiſon pour ſe taire, prononça ce nom qui fit rougir ſon amie. L'habile Maiſières répondit ſimplement, ſans aucune apparence d'intérêt, à ce qu'on lui demanda ſur ce Prince. Mademoiſelle de Rieux revenoit ſans ceſſe à ce qui le regardoit, à ſes peines, à ſes liaiſons, ſans parler du chagrin de ſon amie. Enfin, elle laiſſa entrevoir quelque choſe de plus particulier ; & quand elle en eut aſſez dit, Maiſières croyant avoir trouvé l'occaſion favorable & les eſprits diſpoſés l'habile Maiſières parut en négociateur : il en développa le caractère avec un zèle admirable. Dunois fut juſtifié, & les ſoupçons de la Princeſſe diſſi-

pés. L'Agent du Comte finit cette conversation délicate, en remettant à la Princesse une lettre de celui qu'elle croyoit infidèle, & qu'elle aimoit alors plus que jamais.

Lorsque ces trois personnes s'entretenoient avec cette vivacité qui suit d'ordinaire les explications heureuses, le Duc & la Duchesse, naturellement défiants, survinrent & les surprirent ensemble : *Sur quel sujet entretenez-vous ma fille*, dit M. d'Alençon *à Maisières* ? Celui-ci, dont la présence d'esprit n'avoit jamais été prise au dépourvu : *Monseigneur*, lui dit-il, *j'entretenois la Princesse d'une aventure qui m'est arrivée à Turin. L'histoire n'est pas longue, & si vous me le permettez, je vais vous la raconter.*

Il s'agit d'une Visionnaire, qui se nommoit la Comtesse de Bevilaqua. Elle étoit jeune & charmante encore, quand je la vis dans la Capitale du Piémont. Elle avoit eu pour Amant un certain Bronsoli, qui étoit mort, & qu'elle croyoit encore vivant, parce que l'amour, disoit elle, *étoit immortel. Une femme-de-Chambre, fort avare, l'entretenoit dans cette folie, sûre*

d'obtenir de Madame de Bévilaqua tout ce qu'elle pourroit lui demander au nom de Bronſoli. Vous ſaurez, Monſeigneur, que la Comteſſe avoit les plus beaux cheveux du monde. Lucie, c'étoit le nom de ſa Femme-de-Chambre, *lui dit un jour que M. de Bronſoli vouloit les avoir, & la Comteſſe les coupa ſur le champ. Deux jours après, elle courut dans une promenade après un homme qu'elle prit pour M. de Bronſoli, l'embraſſa publiquement, & fit mille extravagances. Ce n'étoit pourtant qu'un étranger, qui n'avoit jamais entendu parler de Bronſoli; mais qui s'étoit fait faire, à la vérité, une perruque avec les cheveux que l'honnête Lucie lui avoit vendus. La vue des cheveux de la Comteſſe avoit enflammé ſon imagination, & occaſionné cette mépriſe, qui couvrit de confuſion la Dame Viſionnaire, quand elle s'en fut apperçue, ſans lui ôter pourtant l'idée que ſon Amant fût mort. Ce qui vous étonnera davantage*, continua Maiſières, *c'eſt que cette femme, extravagante dans ce point ſeul, étoit d'une ſageſſe & d'une raiſon ſupérieures dans tous les autres. Elle étoit toujours la première à rire*

des folies de quelques autres femmes ; elle en faisoit mille plaisanteries, qui devenoient extrêmement piquantes dans sa bouche. Elle en connoissoit une qui ne voyoit le jour que deux ou trois fois l'an, parce que la lumière l'enrhumoit. Une autre avoit une si grande frayeur d'alterer sa poitrine, qu'elle ne vouloit point lire, parce qu'en tournant seulement les feuilles d'un livre, il en partoit soudain un vent impétueux qui portoit sur ses poumons. Une de ses parentes avoit défendu de parler de la mort devant elle, & il y avoit plus de vingt ans qu'elle avoit perdu des amies, sans cesser d'envoyer tous les jours savoir de leurs nouvelles. La voisine de Madame de Bévilaqua étoit assez folle pour ne vouloir absolument voir personne, parce qu'il n'y avoit guère de conversation où le mot d'amour n'échapât, & que ce mot seul la faisoit trouver mal. Maisières, en faisant rire M. d'Alençon par cette Histoire, contint sa défiance & la dissipa.

Déjà il avoit mandé au Comte le succès de son ambassade : justifié dans le cœur de la Princesse, la permission de lui écrire lui avoit été rendue ; mais rien

n'eſt durable en amour. Aux peines qui finiſſent, d'autres inquiétudes ſuccédent. Charmée de la fidélité de Dunois, la Princeſſe commença à trouver les rigueurs de l'abſence inſupportables. Ce chagrin fut bientôt ſuivi d'un autre. Elle apprit que Dunois, las de ſe contraindre avec le Maréchal, avoit eu, malgré le conſeil de la Reine, une diſpute très-vive avec lui dans l'antichambre du Roi. Toute la protection d'Anne de Bretagne lui avoit été inutile; il étoit diſgracié, & exilé dans ſes terres de Normandie, à quelque diſtance d'Alençon.

La Princeſſe gémit de cette triſte nouvelle; Mademoiſelle de Rieux confondit ſes larmes avec les ſiennes. *C'eſt un malheur*, lui diſoit-elle; *mais au moins il eſt ſuivi d'un bien: vous êtes plus rapprochée de ce que vous aimez*. Mademoiſelle d'Alençon devint mélancolique: ſa ſanté s'altéra, & tous les efforts de Mademoiſelle de Rieux pour la diſſiper étoient inutiles. La langueur d'une fille chérie, alarma la tendreſſe maternelle. Un jour que la Ducheſſe, tremblante ſur l'état de Mademoiſelle d'Alençon, la couvroit de ſes

larmes,

larmes, cette tendreſſe excita la confidence de l'amour. La Princeſſe avoua ſes ſentimens à ſa mère : ils furent approuvés ; l'eſpérance rentra dans ſon cœur. Dunois arrivé au lieu de ſon exil, en donna avis à Maiſières, & lui manda de l'aller joindre. Maiſières prend les ordres de Mademoiſelle d'Alençon, qui le rend porteur de ce billet : *J'ai toujours déſiré de vous ſavoir innocent, & jamais je n'ai pu vous haïr, quoique je vous aie cru coupable. Je ſuis bien jâchée à préſent de mes doutes injurieux. Vous devez m'en vouloir : je m'en veux plus que vous. Si cette ſatisfaction ne vous ſuffit point, je vous permets d'eſperer. Que le Roi me ſeroit cher, & que mon père obtiendroit de nouveaux droits ſur mon cœur, s'ils me permettoient tous deux de vous tenir compte un jour de toutes les peines que je vous ai fait ſouffrir ?*

Dunois étoit enchanté ; Maiſières ſe glorifioit de ſon ouvrage : mais l'amour avoit tout fait. Hélas, que de choſes il reſtoit encore à faire ! Le Comte auroit bien déſiré de profiter du voiſinage pour voir la Princeſſe. La défenſe de ſon pere, toujours plus intraitable, y formoit un

obstacle invincible ; la rivalité en forma bientôt de bien plus grands encore.

Nous avons dit que le Comte avoit eu une dispute très-vive avec le Maréchal dans l'antichambre du Roi : voici le détail de cette dispute qui eut des suites si fâcheuses. Ces deux fiers Rivaux, mêlés à la foule des courtisans, désiroient depuis long-temps une explication ; une circonstance étrangère la fit naître. Le Maréchal, entouré de gens de guerre, annonça la résolution que le Roi avoit prise de retourner en Italie. Dunois lui objecta la difficulté du passage des Alpes ; le Maréchal dit qu'il avoit pourvu à tout. Le Comte animé par son ressentiment ; lui dit avec un ton d'aigreur : *Votre prudence est merveilleuse, elle s'étend bien au-delà du passage des Alpes ; mais vous êtes trop modeste de nous dérober l'avantage que vous avez dans des négociations plus glorieuses..... Tout l'avantage qui peut me flatter*, répliqua le Maréchal, *c'est de bien servir le Roi : tel est le seul motif de toutes mes actions ..... Je serai toujours le premier à vous louer*, dit le Comte, *tant que vous n'aurez que cette*

noble ambition : mais prenez garde de me faire servir de victime à votre zèle prétendu, ou je saurai bien distinguer mes intérêts des vôtres. Comme nos intérêts n'ont rien de commun, dit le Maréchal, *je ne connois point cette distinction..... Vous devez en mettre du moins entre vous & moi*, dit le Comte, *& songer à l'intervalle qui nous sépare..... De quel intervalle parlez-vous*, repliqua le Maréchal ? *de la naissance ? de l'état ? Je ne me prévaux point de cet avantage vain que le hasard me donne sur vous. Entendez-vous le mérite Militaire ? c'est à la France à nous juger.*

L'air hautain & dédaigneux que prit le Maréchal, en prononçant ces mots, fit blanchir Dunois de colère : *Je vous déclare*, lui dit ce dernier, *que si vous voulez me détruire dans l'esprit du Roi pour vous y établir, vous y trouverez des obstacles..... Un homme de cœur qui fait son devoir*, répondit le Maréchal, *n'en trouve jamais..... Je ne sais*, dit Dunois, *si un homme de cœur suit la route que vous tenez..... Comte*, interrompit le Maréchal, *ce n'est pas ici que je dois répondre à cet outrage. Pour*

le respect du lieu où nous sommes, je me tais : nous nous retrouverons. Le Roi arriva, prit le parti du Maréchal, & disgracia Dunois.

Quelques jours après que ce Prince fut arrivé en Normandie, on lui annonça un Gentilhomme de M. de Gié. Le Comte comprit aussi-tôt le sujet de ce message. Le Maréchal lui donnoit rendez-vous assez près de Longueville. Dunois vola au lieu marqué. Le Maréchal l'aborda avec cette fierté qui le caractérisoit : *C'est ici qu'il faut voir*, lui dit il, *s'il est vrai que je ne sois pas un homme de cœur.....*, *Vous l'avez été dans tout le cours de votre vie*, dit Dunois, *l'Europe le certifie, & mon cœur l'avoue : en un point seul vous avez cessé de l'être, & ce point intéresse le bonheur de mes jours.* Ils se battirent avec le courage qu'on devoit attendre de deux hommes si braves & si animés.

Le Comte fut blessé ; le Maréchal vola dans ses bras, & rougit de l'égarement où l'amour l'avoit jetté. Il reconduisit le Prince à sa demeure, assista au premier appareil, fut ravi de voir que la blessure n'étoit point dangereuse, & retourna auprès du Roi. Il croyoit haïr davantage son Rival.

Les ames naturellement généreuſes ne connoiſſent pas bien cette paſſion ; c'eſt le mérite de la médiocrité ou même de la baſſeſſe.

Mademoiſelle d'Alençon apprit cet événement avec la plus accablante douleur, & ſon père vint ajouter encore à ſes peines, en lui imputant ce combat qui avoit mis aux priſes les deux ſoutiens du Trône.

Déjà Dunois étoit convaleſcent ; avec la ſanté qui lui revint, le déſir d'entretenir la Princeſſe s'enflamma dans ſon cœur. Il en fit part à Maiſieres. Il fallut trouver un expédient pour ſe voir : on en trouva un. Mademoiſelle de Rieux fut de moitié dans ce projet.

La femme du Gouverneur d'Alençon, coquette, jeune, épouſe d'un vieux mari, brûloit d'envie de rencontrer quelque Aſtrologue qui pût lui apprendre ſi elle ſurvivroit à ſon époux. A force de répéter ce déſir extravagant, elle fit naître l'idée à Mademoiſelle de Rieux de faire ſervir Dunois lui même d'Aſtrologue. Quel déguiſement n'eſt-on pas capable de prendre quand on aime ? Dunois ſe déguiſa, ſe mit en route, & fut introduit chez Ma-

dame la Gouvernante. Mademoiſelle de Rieux, pour diſſiper la Princeſſe, lui propoſa de venir ſe divertir de l'extravagance de cette Provinciale, en lui cachant celui qui devoit jouer le principal rôle dans cette ſcène. Mademoiſelle d'Alençon eut cette complaiſance pour ſon amie, & ſe laiſſa entraîner. Elle reconnut d'abord Dunois, rougit, s'indigna contre Maîſieres; mais elle écouta Dunois. Auroit-elle pu ſe fâcher, en voyant à ſes pieds un Amant ſi ſenſible & ſi malheureux par elle, quand il lui dit, avec un ſon de voix ſi attendriſſant & ſi ſoumis : *Excuſez le crime, Mademoiſelle, c'eſt celui de l'amour.* La Princeſſe ne s'occupa plus que du danger auquel il s'expoſoit, oubliant celui qu'elle couroit elle-même. On ſe juſtifia, on pardonna, on ſe ſépara enfin, ſans que M. & Madame d'Alençon euſſent la moindre connoiſſance de cette aventure. Le ſort ceſſa enfin d'être ſi cruel aux jeunes Amans. Une de ces intrigues ſi ordinaires dans les Cours, termina bientôt leurs peines.

Le Comte de Montſoreau arriva à Alençon de la part du Roi, pour ordonner au Duc de revenir promptement

à Amboise avec sa femme & sa fille.

Anne de Bretagne venoit d'opérer la révolution la plus heureuse en faveur de l'amour. Par son ordre, Madame de Comminges, avoit trouvé le secret de dérober les papiers les plus intéressans du Maréchal de Gié. La Reine ne cessoit de donner à son époux les plus fâcheuses impressions contre son Favori. Mais rien ne pouvoit altérer la confiance du Roi pour un homme estimé de toute la France. Il imputoit à l'antipathie de la Reine tout ce qu'elle lui disoit contre son parent. Malheureusement pour M. de Gié il avoit promis d'attacher le Duc de Milan à la France, & déjà le Duc étoit en armes contre les François. Ce fut alors que la Reine produisit les papiers du Maréchal. Le Roi se laissa séduire ou persuader, & M. de Gié fut enfermé au Château de Tours (1).

(1) Il y a ici un anachronisme. Le procès de M. de Gié est postérieur au tems qu'il a plu à Madame de Murat de lui attribuer pour le dénoûment de sa fiction.

L'instant de sa disgrace fut celui du retour de Dunois ; il fut aussi le terme des peines de Mademoiselle d'Alençon. La Reine qui avoit enfin gagné toute la confiance du Roi, plaida si bien la cause du Comte, & fit si évidemment sentir à Charles VIII les convenances de l'union qu'elle désiroit, que le mariage étoit conclu lorsque les jeunes Amans déploroient encore leurs destins. Telle étoit la nouvelle que M. de Montsoreau venoit d'apporter à Alençon ; bientôt après M. de Dunois & la Princesse contractèrent sous les plus heureux auspices une alliance si traversée, en présence du Roi & de toute la Cour (M).

NOTES

Des Amours du Comte de Dunois.

(A) Charles VIII, surnommé l'*Affable* & *le Courtois*, régna à l'âge de treize ans, en 1483. Il ne dut pas cette courtoisie, si aimable dans un Roi de France, à son père, mais à la Nature & à Madame de Beaujeu sa sœur aînée. Louis XI avoit absolument négligé l'éducation de son fils. Relégué au Château d'Amboise, le jeune Prince y passa ses premières années dans l'abandon & dans l'oubli. Devenu Roi, l'amour de la gloire s'enflamma dans son ame; il conquit le Royaume de Naples, dont il reçut l'investiture d'Alexandre VI en 1495. Le même Pontife le couronna encore à Rome Empereur de Constantinople. Sa carriere, plus longue, auroit été plus glorieuse; on sçait qu'il la termina à l'âge de vingt-sept ans, au Château d'Amboise qu'il avoit toujours aimé, & ce fut quelques années avant l'intrigue qui fait le sujet de ce Roman.

(B) Anne de Bretagne, née en 1476, apporta ce beau Duché en dot à Charles VIII. Régente du Royaume, elle le gouverna sagement pendant le voyage de son époux en Italie. L'amour, dont elle n'avoit pu se défendre pour le Duc d'Orléans (depuis Louis XII), donna à son ame une teinte de mélancolie qu'elle conserva toute sa vie, & dont l'effet resta encore, lorsque la cause ne subsista plus. Devenue l'épouse de son Amant, elle continua d'être sérieuse & triste, suite inévitable des grandes passions. On pourroit reprocher à cette Princesse d'avoir montré trop d'acharnement à la perte du Maréchal de Gié son plus proche parent. C'est elle qui introduisit la première à la Cour les Filles de Qualité, appellées depuis *les Filles d'Honneur*. Elle institua aussi pour les principales Dames l'Ordre *de la Cordelière*, en l'honneur de Saint François d'Assise, pour lequel elle avoit une dévotion particulière. L'amitié qu'on lui suppose dans ce Roman pour M. de Dunois, est conforme à l'Histoire. Pouvoit-elle ne pas être attachée à l'ami inséparable de son Amant?

(C Louis, Duc d'Orléans (depuis Louis XII), fut nommé le *Père du Peuple*, le meilleur de nos Rois, à moins qu'on ne lui préfère Henri IV.

On trouve une conformité frappante entre ces deux Princes. Eloignés du Trône, sans espoir de régner, ils virent disparoître également toutes les têtes à qui la loi décernoit la couronne avant eux. Tous deux furent malheureux, révoltés, enfermés l'un au Château de Lusignan, l'autre à Vincennes. Tous deux épurèrent leurs vertus dans l'infortune, & devinrent sensibles à la misère de leurs Peuples, qui ne les ont bien appréciés que quand ils ne furent plus; triste & ordinaire destinée de leurs semblables, mais incapable de décourager la vraie bienfaisance, qui n'envisage point de retour, & dont le prix est toujours en elle-même. *On n'est point bienfaisant*, disoit un ancien Philosophe, *quand on a besoin de reconnoissance.*

C'est sur-tout dans Louis XII qu'on a vu briller cette vertu précieuse. Tel fut l'Amant d'Anne de Bretagne; telles furent ces deux personnes rares, qui, se voyant avancées en âge & sans enfans mâles, pleuroient ensemble de la dissipation de leur jeune successeur (François Premier), & qui prévoyoient d'avance la misère publique, en disant: *Ce gros Garçon nous mangera tout*; expression aussi sensible que celle de *la Poule au pot*, si elle est aussi triviale.

(D) François d'Orléans (Comte de Dunois) en faveur duquel le Comté de Longueville fut ériché en *Duché-Pairie* en 1505, petit-fils du brave Bâtard & Héros de ce Roman, épousa en effet Françoise d'Alençon, fille aînée de René d'Alençon & de Marguerite de Lorraine-Vaudemont, la même année 1505. Une telle alliance étonneroit aujourd'hui; c'étoit une chose fort simple alors; la bâtardise n'étoit point déshonorante. Ce qui doit nous étonner, c'est que celui de nos Rois qui auroit dû la prendre surtout en considération, le bon Henri IV, est précisément celui qui lui a porté le coup le plus funeste par une loi connue, à laquelle on donna depuis une plus grande extension, & qu'il seroit inutile de rapporter ici.

Ce Duc, René d'Alençon, étoit d'une branche plus proche de la Couronne que la branche de Bourbon, étant issu de Philippe-le-Hardi; elle s'éteignit par excès de dévotion. Deux frères, qui auroient pu perpétuer leur nom, embrassèrent l'Etat Ecclésiastique: l'un se fit Dominicain, & fit, sans répugnance, la quête dans Paris; l'autre devint Cardinal.

(E) Le caractère odieux de Madame de Comminges nous paroît absolument de l'inven-

tion de l'Auteur. Il exista cependant sous Charles VIII une Dame de ce nom : elle étoit femme de Jean, bâtard d'Armagnac, à qui Louis XI avoit fait don du Comté d'Armagnac. Peut-être Madame de Murat a-t-elle imaginé ce caractère atroce par analogie de nom. Dans le siècle précédent une Marguerite de Comminges s'étoit rendu fameuse par ses cruautés & ses noirceurs. Elle avoit fait arrêter son mari, qu'elle tint longtemps enfermé au Château de Brusson en Rouergue ; elle finit par lui faire perdre la vue, par le moyen d'un bassin ardent dont elle lui brûla les yeux : supplice abominable & fort usité à Constantinople, & même en Hongrie. Veuve de cet époux infortuné en 1403, elle s'étoit remariée à Matthieu de Grailli, qui avoit prévenu le sort de son prédécesseur, en enfermant lui-même sa dangereuse épouse au Château de Saverdun. Elle en fut délivrée par Charles VII, à qui, par reconnoissance, elle fit don du Comté de Comminges, dont son fils disposa, comme nous venons de le dire. Louis XII réunit ce Comté à la Couronne en 1498.

(F) Pierre de Rohan, Seigneur de Gié, du Verger & de Ham, Comte de Marle, Maréchal de France, parut à la Cour de Louis XI ;

enchanté d'avoir pu s'attacher un homme de cette naissance & d'un si grand mérite. Pendant la maladie de ce Monarque à Chinon, il fut l'une des quatre personnes nommées pour gouverner l'Etat. Sous Charles VIII, en 1486, il sauva la Picardie contre les entreprises de l'Archiduc d'Autriche. L'année suivante, il battit le Duc de Gueldres & le Comte de Nassau. En 1495, ayant suivi le Roi en Italie, il contribua à la conquête de Naples, & conduisit l'avant-garde de l'armée à la bataille de Fornoue, où les François ne perdirent que quatre-vingts hommes. Aimé, estimé de Charles VIII & de Louis XII, il s'attira la haine d'Anne de Bretagne, qui auroit dû être glorieuse des talens supérieurs de son parent, & se déclarer son appui. Tout le monde connoît les persécutions que cette Princesse suscita à M. de Gié, l'empriſonnement de ce grand homme à Tours, son procès, & sa fierté inflexible.

Ses Juges, fort portés à le condamner, lui demandèrent, selon l'usage, qui il étoit : *Je suis Prince*, leur dit-il, *par la grace de Dieu, & né tel.* Ils auroient bien voulu lui contester ce titre, leur arrêt en eût été plus promptement rendu. Ils ne le purent point ; toute la

France, la Bretagne sur-tout, & la Reine elle-même, les en auroient désavoués.

Ce fut une joie publique dans le Royaume, quand il sortit de prison.

L'amour qu'on lui suppose dans ce Roman est une chimère; les noirceurs qu'on lui prête sont des calomnies; nous n'en trouvons aucuns vestiges dans l'Histoire. Personne ne releva jamais cette erreur, parce que, comme dit Boileau :

Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.

Ce caractère auroit bien mieux convenu au Cardinal de Richelieu qu'à M. de Gié.

(G) Louis II de la Trémouille, surnommé *le Chevalier sans reproche*, issu de cette Maison dont tout le monde connoît la splendeur & les grandes alliances. A l'âge de vingt-huit ans, il fut nommé Général de l'armée qui devoit combattre le Duc d'Orléans, & vainquit à Saint-Aubin, en 1488, ce bon Prince, qui l'en aima davantage lorsqu'il fut Roi. Il se distingua à la bataille de Fornoue sous Charles VIII, à celle d'Aignadel en 1509 sous Louis XII, à celle de Marignan en 1515 sous François Premier, &

expira aux pieds de ce Monarque, à celle de Pavie en 1525. Il étoit auſſi grand Négociateur que grand Capitaine : mais une probité ſans tache étoit ſon plus beau titre. Il remplit dans tout le cours de ſa vie la deviſe dont il avoit fait choix ; c'étoit une roue avec ces mots : *Sans jamais ſortir de l'ornière.*

Il étoit en effet l'ami de Dunois : mais je doute qu'il ait jamais été de caractère à faire réuſſir en ſa faveur une intrigue amoureuſe.

(H) Le jeune Duc de Milan, à qui M. de Gié eſt gratuitement ſoupçonné, dans ce Roman, d'avoir voulu donner Mademoiſelle d'Alençon, ſe nommoit *Jean-Galéas-Marie Sforce* : il deſcendoit de *Jacques Sforce*, Valet de Charrue dans un petit Village près de Cotignole dans la Romagne. Cette famille obſcure avoit uſurpé le Milanez, ce qui prouve le mérite des premiers *Sforce*. Ce mérite ne fut pas long-temps héréditaire. Le jeune Galéas n'avoit nul reſſort ; ſon oncle, Louis-Marie Sforce, ſurnommé le *More*, ſcélérat décidé, empoiſonna ſon neveu dans le temps dont nous parlons, c'eſt-à-dire ſous Charles VIII, & régna en ſa place. Ce méchant homme ne jouit pas long-temps du fruit de ſon crime ;

il fut fait prisonnier, & conduit en France, où il mourut en 1510. Son fils Maximilien fut obligé de céder, depuis, Milan à François Premier. On sait que ce Monarque, & avant lui Louis XII, avoit des droits sur le Milanez, du chef de Valentine *Visconti*, leur Aïeule; inutile avantage qui ne put conserver cette belle Province à la France.

(L) La plupart des Valois avoient des Bouffons à leur Cour : leur Majesté avoit besoin d'être égayée. Tout est compensé dans ce monde; la magnificence est triste; la gaieté la fuit, & s'accommode bien mieux de cette heureuse médiocrité si vantée par Horace. *Rien*, dit un Auteur Anglois, *ne prouve mieux la vanité des grandeurs que l'ennui qu'on y éprouve.* C'est ce que sentoient nos vieux Rois; & pour se préserver de ce fléau, ils prenoient des Fous pour les faire rire. C'étoit une charge à leur Cour, & François Premier eut encore son Fou. Les Princes avoient aussi les leurs : & nous voyons, dans la belle Epître du Chancelier de l'Hôpital, intitulée *le Voyage de Nice*, que Marguerite de Valois, en quittant la France, n'avoit point manqué d'emmener avec elle son Fou en Piémont. Char-

les IX avoit des gens de mauvaise compagnie, qui lui apprenoient à jurer, *comme un Sergent qui mène pendre un pauvre homme* (1). Henri III eut des Mignons, Henri IV des Bouffons, & Louis XIII des Plaisans. *Sire*, dit le grand Sully à ce dernier, *quand votre père m'envoyoit chercher pour le guider dans ses Conseils, il faisoit premiérement sortir ces vils Baladins de Cour, qui osent aujourd'hui me tourner en ridicule.* Je crois que l'Angeli fut le dernier Fou de nos Rois. Louis XIV, sorti de l'enfance, n'étoit point de caractère à s'amuser de bouffonneries fades & grossières; les turlupinades disparurent devant lui, & M. de Roquelaure ne fut jamais qu'un Plaisant aimable.

(1) L'amie de Mademoiselle d'Alençon ne pouvoit être que *Péronnelle de Rieux*, fille de Jean IV, Sieur de Rieux & de Rochefort, Comte d'Harcourt & d'Aumale, Maréchal de Bretagne, & tuteur de la Reine Anne. L'Auteur du Roman fait de Mademoiselle de Rieux une Fille d'Honneur de la jeune Princesse d'Alençon : elle suppose même que le Comte de Dunois lui fit des présens, entr'autres celui d'une bague fort riche,

(1) Brantome.

pour la mettre dans ſes intérêts. Cette circonſtance injurieuſe à la Maiſon de Rieux, ne ſauroit être vraie, & nous l'avons ſupprimée dans notre Extrait. Nous ſommes fâchés de n'avoir pu retrancher de même les noirceurs attribuées à M. de Gié : mais elles fondent toute l'intrigue du Roman. Tout ce que nous avons pu faire, c'eſt de dire, de répéter que c'eſt ici une aventure controuvée & abſolument de l'imagination de Madame de Murat. Pourquoi ne pas conſerver la mémoire des grands Hommes dans toute leur pureté ? Ne faudroit-il pas du moins leur épargner les vices qu'ils n'ont jamais eus ?

(M) Ce Roman, dont le ſtyle eſt un peu diffus, & fort différent de la manière actuelle, eſt bien plutôt une peinture de la Cour de Louis XIV que de celle de Charles VIII. On y retrouve l'empreinte de cette galanterie noble, reſpectueuſe, ſenſible, qu'on aime encore à rencontrer dans ceux de nos vieux Seigneurs qui ont vu Louis XIV, & qui paſſe de mode, ainſi que toutes les choſes de ce monde. Le Lecteur jugera, par l'analyſe que nous avons faite, du dégré d'intérêt de l'Ouvrage ; il nous a paru aſſez conforme à l'Hiſtoire, à l'exception des traits que nous avons remarqués ; & nous déſirerions

rencontrer souvent des Ouvrages de ce genre, pour avoir occasion de retracer des noms célèbres aux yeux de nos Lecteurs.

*(Par M. l'Abbé C**.)*

AMOURS
DE GUILLAUME
DE SAINT-VALLIER,
TROUBADOUR.

La Rime & par conſequent la Poéſie conſervée par les Arabes, s'étant introduite en Eſpagne par l'invaſion des Maures, fut reçue en Provence, une des Provinces limitrophes ; & par une ſingularité remarquable, s'y naturaliſa, ſans pouvoir pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Mélancolique chez les Arabes, trop grave & trop monotone en Eſpagne, la Poéſie, en perdant ſous la plume des Provençaux du nombre & de la majeſté, y acquit des graces légères & des formes ingénieuſes. L'Amour parut s'être aſſocié pour toujours avec elle; il deſſina tou-

les tableaux : elle se chargea d'arranger les couleurs, & de produire des effets.

Les premiers Poëtes furent nommés Troubadours, dénomination parfaitement caractéristique. Plus sensible qu'on ne l'étoit communément, ces Pères du chant se livroient, sans défense, à tous les piégés que de beaux yeux leur tendoient. Rarement ils eurent à se plaindre des rigueurs d'une Belle. Qu'on n'imagine point que brûlants de feux modestes, ils n'aient allumé que des flammes roturières. Les Dames de la plus haute Qualité, les Beautés du premier ordre, bien loin de rougir des hommages d'un Troubadour, tenoient à honneur d'en être aimées, & ne les bornoient point à désirer toujours. Quitter leurs obscures chaumières, courir de châteaux en châteaux, chanter l'Amour, le sentir quelquefois, l'inspirer souvent, être heureux, tels étoient les Troubadours.

Est-il étonnant qu'avec une bonne constitution, une imagination exaltée par les images enchantereſſes de la Poésie, & enivrée des vapeurs de l'amour, les Troubadours aient fait tant d'extrava-

gances en aimant ; On leur reproche d'être trop fous ou trop fades, ou de dire des injures à leurs rivaux. Quand ils n'étoient point heureux, agités par les impatiences d'une vivacité trop active, ils ont pu outrer souvent le sentiment : parvenus à ce terme qui émousse presque toujours le désir, pouvoient-ils n'être point fades ? N'a-t-on pas tout épuisé pour toucher sa Maîtresse ? Que lui dire après qu'on l'a touchée ? Se répéter sans cesse . . . . . reprendre le Roman . . . . . voilà ce que nous appellons des fadeurs. Rien de plus fade pour autrui que la peinture d'un amour heureux. Cette situation est meilleure à sentir qu'à peindre. Quant aux injures qu'ils adressoient à leurs rivaux, dans leur siècle, on n'étoit pas bien poli; il est à présumer qu'elles étoient remboursées sur l'heure. On a reproché bien des vices aux Troubadours : mais à l'époque de ce reproche l'espèce étoit dégénérée. Philippe-Auguste ne sévit que contre une Tourbe méprisable, qui avoit usurpé une qualification jusques-là respectable, & dont s'étoient honorés des Princes, des Souverains, qui n'avoient

point cru déroger en admettant une sorte d'égalité entr'eux & les Troubadours (1).

GUILLAUME est le nom de famille du Héros de cette Histoire ; Saint-Vallier étoit le nom du lieu de sa naissance : de-là vient qu'il se fit appeller Guillaume de Saint-Vallier. C'étoit un usage reçu parmi tous ses Contemporains. La raison? Piron en rend compte assez plaisamment dans sa Métromanie :

J'ai, depuis quelques jours, imité mes Confrères :
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères ;
Et parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

Le don de Poésie que Guillaume reçut en naissant, le tira de la charrue, fit vo-

(1) On doit distinguer les Troubadours des Jongleurs, les Jongleurs des Ménétriers ; les premiers faisoient les vers, les seconds les chantoient, les troisièmes jouoient des instrumens. Cette association présente naturellement l'idée de la formation des Théâtres & l'origine des Comédiens.

ler

ler son nom sur les aîles de la Renommée : les Amours, qui ont aussi des aîles, lui apportèrent bientôt un doux message. Non loin de Vaucluse, Grotte charmante qu'ont immortalisée la belle Laure & le tendre Pétrarque, où, après trois siècles, les Amans n'entrent jamais sans soupirer, & en sortent encore avec regret, vivoit dans un Château qui ne ressembloit point à ces Châtels antiques, garnis de crénaux, & fermés par un pont-levis, une jeune Beauté (Polignac étoit son nom) : je dis jeune, quoiqu'elle eût trente ans passés, parce que la beauté ne vieillissoit pas de si bonne heure ; son règne, qui commençoit un peu plus tard, étoit plus long que celui de la rose : un vieux époux, dans un Château, n'est pas ce qu'on appelle la belle compagnie ; la Marquise de Polignac s'ennuyoit avec lui, quoiqu'il prétendît s'amuser beaucoup avec elle. Les Gentilshommes d'Avignon, de Venasques & de Carpentras, n'étoient guères plus amusans ; ils ne savoient pas même lire, parce qu'il étoit du bon ton d'être ignare & non lettré (1).

(1) Il y a eu long-tems en vigueur une Or-

Dans ce temps-là il n'étoit bruit que des Troubadours; on ne parloit que des Dames dont ils avoient accru *le renom*. La jeune Marquise, dévorée du desir de jouer un rôle, de voir son nom inscrit sur le tableau des Dames de la Cour d'Amour, cherchoit un Troubadour sur qui elle pût laisser tomber son choix. Guillaume parut. La peur d'être devancée engagea la Marquise (cela ne fut jamais rare) à faire les avances.

Guillaume répondit de son mieux au galant message, c'est-à-dire, qu'il prit son bâton, rabattit les aîles de son chapeau, prit sous son bras un sac de cuir, porte-feuille précieux où étoient renfermées ses richesses poétiques, & se mit en marche. Ainsi voyageoient ces Troubadours

donnance qui prouve la protection décidée que les Rois de France donnèrent aux Belles-Lettres & à l'instruction publique. Cette Ordonnance accordoit son pardon au criminel qui seroit condamné à être pendu, s'il savoit lire & écrire. On apprenoit donc à lire & à écrire pour n'être pas pendu.

illustres & charmans. Malgré la modestie de leur équipage, ils ne laissoient pas que d'être fêtés par-tout. Un Tenson (1) faisoit disparoître tout ce qu'il y avoit d'incongru dans leur parure & sur leur personne. Depuis le départ de son Courrier, la Marquise n'avoit cessé de monter tous les soirs sur un côteau qui dominoit sur la grande route ; son œil découvrit enfin dans le lointain son chet Troubadour, précédé du fidèle Messager. Oh ! comme son cœur battit ! elle descendit précipitamment du côteau, retourna dans son Château, & attendit dans la salle la plus richement meublée ce Mortel qu'elle avoit si long-temps cherché. Guillaume, couvert de poussière & de sueur, haletant, épuisé de lassitude, tombe aux pieds de la Marquise, baisse sa tête rembrunie sur son genou ; de sa main noire & calleuse presse fortement la main blanche & douce de son Amante, & marie la bure grossière de son habit à la soie fine & légère de la robe de la Marquise. Heureuse Marquise !

(1) Chanson dialoguée.

Plus heureux, ô toi, Guillaume, d'être venu dans un siècle si indulgent! Nos Dames de Qualité seroient aujourd'hui peu flattées d'un Amant de cette espèce, arrivé dans un semblable équipage. Ce que c'est que l'opinion!

Le Marquis pensoit cependant alors comme on penseroit maintenant. Il ne fut point flatté du motif de la visite de Guillaume; mais l'opinion enchaîna sa volonté. Il accueillit le Troubadour, parce qu'on accueilloit par-tout ses égaux. Il soupçonna la passion naissante de la Marquise, & n'osa en arrêter les progrès. Trop d'exemples fameux parloient pour elle. Dans la liste des Maîtresses des Troubadours, on comptoit Eléonore de Guyenne (1), Agnès de Monluçon, Malberge de Chatelleraud, Guillelmine de Poitou, la Princesse de Blaïs, la Vicomtesse de Marseille, Elise de Turenne, Amélie de Roussillon, &c. &c. &c.

Guillaume ne tarda point d'assurer dans ses vers l'immortalité à la belle de

(1) Depuis Reine d'Angleterre.

Polignac, qui lui donna en revanche ce qu'on donne à un Amant, & qui ne vaut pas moins que l'immortalité : je veux dire qu'elle laissa prendre sur sa main un baiser. S'il faut en croire ce que Guillaume en a dit dans une chanson qui a pour titre le baiser, ce n'étoit pas assez (1) pour lui.

LE BAISER.

Je vous disois ; las, ma Belle,
Donnez-moi un baiser doux,
Un doux baiser qui rappelle
Mon ame égarée en vous.

Quand, trop honteuse & farouche
Frayant vos lèvres en vain
Contre les bords de ma bouche,
Vous vous enfuîtes soudain.

Le Faucheur ne se retire
Plus vîtement effrayé

(1) Nous rendons la pensée de Guillaume par ces vers, qui ne sont point de ce siècle, & qui se rapprochent, par cette raison, davantage de la manière de ces anciens Troubadours.

De l'aſpic qui ſe revire
Par haſard deſſous ſon pié.

Appellez-vous, je vous prie,
Cela donner un baiſer ?
Non ; c'eſt en donner envie,
C'eſt le déſir d'un baiſer.

Ce don qui mène toujours une femme plus loin qu'elle ne penſe, cauſa quelques inquiétudes au Marquis. Guillaume s'étant expliqué deux jours après beaucoup plus clairement, dans des vers qui finiſſoient à-peu-près comme ceux-ci :

Pauvre Amant eſt celui qui ſe peut amuſer
A ce qui ſeulement doit ſervir de paſſage !
Bref, qui prend le baiſer, & ne prend davantage,
N'avoit point mérité de prendre le baiſer.

Le Marquis très-alarmé jura de faire une ſentinelle aſſidue : il ne perdit plus les Amans de vue. La Marquiſe ne s'accommodoit pas volontiers de cet état de contrainte. Ce n'étoit plus voir ſon cher Guillaume, que de le voir en préſence d'un mari. Si l'amour, comme on dit, meurt d'indigeſtion, il ſuccombe quel-

quefois à la diete. Guillaume trop obſervé par le Marquis, ne fut plus l'homme qu'il falloit à la Marquiſe. Un nouveau Troubadour devint ſon rival, & rival *inſtallé*.

La Comteſſe de Rouſſillon avoit commencé d'ouvrir les yeux ſur le mérite de Guillaume, dans le même temps que la jeune Polignac commençoit à vouloir fermer les ſiens. La Marquiſe devina aiſément les intentions de la Comteſſe : elle s'imaginoit (& c'eſt ainſi que ſe jugent toutes les femmes galantes) que ſon hiſtoire avec Guillaume étoit le ſommaire de celle de la Comteſſe avec lui. Auroit-on cru que la Marquiſe, qui avoit pris les devans, eût été ſuſceptible de jalouſie ? Il exiſte donc de ces êtres inquiets & tyranniques qui veulent que leur ſouvenir ſurvive à leur tendreſſe, & qui ſont, par un motif d'amour-propre, le tourment de ceux qu'ils ont ceſſé d'aimer? La Marquiſe fut donc jalouſe, & réſolut de ſe venger : elle écrivit à Guillaume de ſe rendre ſur le même lieu où l'amour avoit tant de fois reçu leurs ſermens : elle y donna auſſi rendez-vous à ſon rival. Tous les trois s'y trouvèrent à l'heure indiquée. On

croit déjà peut-être que les deux rivaux vont s'égorger. Qu'on soit sans alarmes : sans fiel & sans envie, ils jettent l'un sur l'autre un coup d'œil pacifique ; & s'ils sont forcés de livrer un combat, leurs plumes sont prêtes. Le cimeterre repose en paix dans son fourreau : ils voudront s'expliquer avant de se battre, & on sait qu'on ne se bat jamais quand on s'est expliqué. La Marquise s'étoit parée de ses plus beaux atours. Jamais Guillaume ne l'avoit trouvé aussi belle : il soupira en la regardant ; elle soupira à son tour, fit deux pas vers lui comme entraînée par un mouvement involontaire, & parut s'arrêter par réflexion. Guillaume trompé par ce manége, tombe à ses pieds, la conjure de recevoir son hommage. La Marquise n'avoit voulu qu'amener adroitement cette situation ; elle le voit à ses pieds, se tourne vers son rival, lui tend la main, reçoit la sienne, & tous les deux sont en présence de Guillaume, qui n'a pas la force de se relever, le ferment de s'aimer toujours (1).

(1) L'Histoire rapporte que la Marquise fit

La Comtesse de Roussillon s'offrit à consoler Guillaume ; mais elle avoit cinquante ans. Ce n'est pas qu'à cet âge on eût cessé d'être aimable : on faisoit encore des passions à soixante ; mais à cinquante le sentiment qui devoit avoir beaucoup gagné en maturité, n'avoit plus cette tendre primeur qui est si délicieuse : Quand on aime, & qu'on plaît depuis si long-temps, ce n'est plus qu'une habitude : c'étoit-là que la Comtesse en étoit réduite. Guillaume n'aima pas long-temps sa routine ; elle faisoit sans cesse des comparaisons où il ne pouvoit gagner quelque chose qu'en y mettant beaucoup trop du sien. Il chercha une Maîtresse qui fût plus jeune qu'elle. Il s'adressa à Adelaïde de Roquemartine. Les vers suivans annoncent assez qu'elle étoit belle & fraîche (1).

un pélerinage avec son Amant, monta avec lui dans la chambre de Guillaume, & consomma son infidélité sur le lit de cet Amant sacrifié. Quelles mœurs ! quel siècle ! & on nous accuse d'être corrompus !

(1) Ces vers sont encore une imitation de ceux de Guillaume, qui sont écrits dans une

IDYLLE

A la belle Adélaïde de Roquemartine.

Quand je vois ces belles fleurettes,
Ces roſes, ces paſſe-velous
Que la Nature a mis en vous,
Le beau jardin des amourettes,
Et que je vois ces roſes belles
Dans un bouquet de fleurs que l'art
En votre amoureux ſein épart
Comme au printemps les fleurs nouvelles,
Vraiment je ne puis pas connoître
Si ces fleurs, ces roſes, ces lis
Peuvent être vous, ô Philis!
Ou ſi ces fleurs vous pouvez être.

Adélaïde aimoit les dédicaces, parce qu'elles n'étoient point bannales & communes; mais elle ne vouloit les devoir qu'à ſa beauté, & non pas à ſes complaiſances. Elle mit ſon mari dans la confidence. Le Vicomte de Roquemartine prit le parti de s'amuſer aux dépens du

langue inintelligible pour le plus grand nombre de nos Lecteurs.

tendre Troubadour. Il protégea lui-même ses feux, lui ménagea des tête-à tête. Adélaïde parut l'écouter avec quelque plaisir; mais ces apparences flatteuses ne se changeoient jamais en réalité. Se croire aimé, & n'être jamais heureux, c'est presqu'un tourment. Il surprit enfin Adélaïde seule & endormie sous un berceau de feuillages. Dans l'excès de sa joie il a peine à en croire ses yeux; il n'est rassuré que quand il a posé sa main sur le corps de son Amante: c'est alors qu'il s'écrie d'une voix mal assurée: Oui, c'est elle, c'est Adélaïde... Il porte autour de lui & bien loin dans le bosquet des regards curieux. Personne n'approche, personne ne le verra?... on ne l'entendra point... Il revient auprès d'Adélaïde; il la contemple en silence. La crainte de l'éveiller lui fait retenir son haleine. Adélaïde étoit couchée sur un banc de gazon, légèrement vêtue. Son sein dont le vent avoit dérangé le mouchoir, étoit découvert. Qu'elle étoit séduisante! qu'il étoit pardonnable d'avoir de l'audace! Guillaume s'approche encore plus près, tombe aux genoux d'Adélaïde, penche sa tête vers la sienne. Il

semble qu'il veut respirer le souffle que sa bouche exhale... Il ose enfin.... prendre un baiser..... Ce larcin détruisit l'enchantement. Adélaïde s'éveille ; la frayeur & le courroux se peignent dans ses yeux ; elle se croit exposée à plus d'un danger, & s'enfuit avec précipitation. Il ne fut plus permis à Guillaume de la voir & de demeurer dans son Château. Deux baisers avoient fait son malheur. Il jura de n'en plus demander, ni recevoir à l'avenir de ces caresses si innocentes en soi, & dont les suites paroissent si dangereuses.

Il ne promit pas de n'aimer plus ; le serment eût été indiscret. Son cœur avoit des besoins, & bien différent de beaucoup de gens, il croyoit aux besoins du cœur. Il aima donc encore & fut aimé. Sa nouvelle Maîtresse ne couroit point après la renommée ; elle cherchoit le bonheur, & l'avoit trouvé dans l'amour & le mystère. Elle défendit à son Amant de lui prouver sa tendresse par des chansons. Il y avoit à son avis des moyens beaucoup plus sûrs de persuader qu'on aime. Les vers lui paroissoient autant de trompettes qui éveillent la médisance & la jalousie.

Le tems qu'un Amant emploie à mériter le surnom de Poëte, est, disoit-elle, un tems perdu pour les amours. Guillaume fut forcé de suspendre sa lyre, & de briser ses chalumeaux. On sent combien ce sacrifice dut lui coûter. Vivre inconnu! La gloire se présentoit à lui si brillante! L'immortalité, cette Déesse dont il croyoit avoir mérité les faveurs, sembloit l'appeller. — Mais sa Maîtresse avoit pour elle l'amour, c'en étoit assez. La mort vint mettre un terme à la félicité de Guillaume. Il fut condamné à verser des larmes: sa douleur alla jusqu'au désespoir, & le désespoir entraîna la perte de sa raison. Dans sa folie, il crut que sa Maîtresse vivoit encore. Il venoit tous les soirs sur le lieu où elle avoit été enterrée, en retiroit le corps inanimé, lui répétoit tout ce qu'il lui avoit dit cent fois de plus tendre, la caressoit & la conjuroit de lui dire si elle étoit morte ou vivante —.

Ce Dieu sur la statue duquel on devroit mettre cette inscription, *à celui qui console*, le Tems calma la tendre douleur de Guillaume. L'usage de sa raison lui fut

rendu. Apollon ralluma sa verve poétique, & le rendit à lui-même. Un billet plus que galant que lui écrivit Elise de Montfort (elle étoit fille du Vicomte de Turenne) lui fit oublier celle qu'il avoit tant regrettée. . . . . « Je vous offre, » lui mandoit Elise de Montfort, mon » amour & mon corps, en dédommage- » ment des chagrins que vous avez eus ; » je vous conjure de me venir voir : si » vous ne vous rendez pas à ma prière, » j'irai moi-même vous chercher (1) ». On n'écrivit jamais, pas même à Voltaire à qui on écrivoit tant, des billets si tendres. Nos Marquises & nos Duchesses, qui savent peut être où placer plus utilement leur tendresse, ne se piquent plus guères de mettre un prix si haut aux *Laïs* modernes, & n'ont pas tout-à-fait tort. Cette nouvelle amourette dégoûta cependant Guillaume des intrigues de Qualité. Il eut trop de moments de dignité à faire évanouir, trop de caprices à essuyer ;

(1) Quelles mœurs ! quelle naïveté ! que de mal, que de bien, si l'on veut ! car les Amateurs de l'Antiquité approuvent tout, jusqu'aux vices

il s'apperçut que l'amour ſans l'égalité n'eſt qu'une chimère. Comme ce ſentiment eſt preſque toujours le réſultat de toutes les convenances, & que l'orgueil entre pour beaucoup dans nos convenances, il eſt rare qu'on aime long-tems un plus grand ou un inférieur à ſoi. Il quitta & fut quitté.

Un nouveau choix ne le rendit pas plus heureux, quoiqu'il eût choiſi ſa Maîtreſſe dans la claſſe la plus commune. Mais libre avec elle, diſpenſé de mille petits ſoins, & de ces égards d'étiquette, cent fois plus gênans, le joug lui paroiſſoit plus doux. Il n'étoit pas obligé de s'obſerver ſans ceſſe, & de modeler ſon viſage ſur celui d'une autre. Il lui étoit permis d'être inégal, de ſe plaindre, de bouder, de dire des injures, de briſer ſa chaîne & de la reprendre, d'être enfin dans le même inſtant menaçant, tendre, jaloux & confiant. Il étoit eſclave & Roi tour-à-tour : il remettoit lui-même dans les mains de ſon Amante le ſceptre qu'elle lui avoit remis. Ces alternatives de puiſſance & de ſervitude, tous ces petits détails, qui par l'inquiétude & le deſir éloignent les langueurs, & font éclore

mille jouissances, le dédommageoient de tout ce qu'il avoit à souffrir. Sa Maîtresse avoit une manie singulière ; c'étoit de douter toujours de la tendresse de son Amant, & d'exiger sans cesse de nouvelles preuves. On sent qu'avec un pareil doute on peut mener bien loin un Amant. Elle lui demanda un jour de se faire arracher un ongle du doigt, d'écrire tout aussi-tôt une chanson amoureuse, & lui apporter l'une & l'autre. Guillaume ne balança point ; il se fit instrumenter sans donner le moindre signe de douleur, écrivit incontinent sa chanson, & vint en faire hommage à sa Maîtresse, qui trouva la chanson jolie, & qui le remercia tendrement du sacrifice de son ongle.

Une autre fois (on a mis cette aventure sur le compte d'un autre Troubadour) il s'exposa à des dangers plus grands. Il avoit si souvent entretenu sa Maîtresse des fictions Mythologiques, qu'elle lui demanda un jour s'il ne se métamorphoseroit pas volontiers pour elle. Romulus fut, lui disoit-elle, allaité par une louve, & il fut le père d'un Peuple vertueux : ce fait historique m'a donné la plus grande vénération pour

les loups. Ah ! devenez loup vous-même ; graviſſez les montagnes pour me plaire, deſcendez enſuite pour venir me dire que vous m'aimez. — Mais, votre Amant loup, lui diſoit Guillaume ! un loup dans vos bras ! — Eh ! que vous importe ? y auroit-il là rien de bien étonnant ? Si l'on voit tant de femmes s'attacher à des animaux domeſtiques, au point de préférer ſon chien à un époux ; ſi on les voit préférer à des perſonnes de mérite des gens ſi bêtes qu'on diroit qu'ils n'ont que la forme humaine, ne puis-je pas vouloir qu'un homme d'eſprit prenne pour me plaire la forme d'une bête ? — Le projet parut ſingulier à Guillaume, qui ne recula point. Le voilà couvert d'une peau de loup ; de longues oreilles ſont adaptées aux ſiennes, une longue queue retombe & bat ſur ſes talons. Il eſſaya dans ſa chambre à marcher à quatre pattes, & à imiter les différens cris d'un loup. Auſſi-tôt qu'il ſe crut aſſez dreſſé à ce nouveau manége, il en inſtruiſit ſa Maîtreſſe, & prit jour pour ſe lancer, & devenir la terreur des moutons & des agneaux du quartier.

Guillaume avoit un Rival ; ce Rival étoit dans le secret de la métamorphose : il profita de la circonstance pour rire un peu cruellement aux dépens du faux loup. Il donna l'alarme dans toutes les Bergeries ; chiens & piqueurs se mirent à la quête. On se prépara à une battue vigoureuse. Guillaume ignoroit ces funestes précautions, s'étoit caché dans les halliers, & au jour tombant, il avoit poussé des cris imitatifs. Déjà les troupeaux annonçoient, par leurs bêlemens, l'approche de l'ennemi. Le bélier frappoit avec sa corne sur la crèche ; les chiens se tinrent en arrêt. Un coup de sifflet rassembla tous les Bergers, qui, placés de distance en distance, formoient exprès un cercle pour fermer au loup tous les passages. Guillaume soutint de son mieux les premières attaques. Il couroit & sautoit assez légèrement ; mais il ne couroit pas si vîte que les pierres que les Bergers lui lançoient avec leurs frondes, & qui visoient si juste, que tous les coups portoient. Les chiens, qui le suivoient de près, ne le touchoient jamais sans lui faire des morsures qui firent

bientôt couler son sang. La course épuisa ses forces, il succomba. Prêt à être assommé ou déchiré par les chiens, Bernard, (c'est le nom de son rival) ne voulut pas pousser plus loin la plaisanterie : il apprit aux Bergers que le loup n'étoit qu'un homme, un fou assez puni. Guillaume reconnu fut reconduit mourant au bruit des sifflets & des huées. L'aventure devint trop publique pour que sa Maîtresse ôsât se montrer désormais avec lui ; elle lui ferma sa porte. Guillaume désespéré de cet outrage, après tout ce qu'il venoit de souffrir pour une ingrate, ne pouvoit faire usage de la liberté qu'elle lui rendoit. Ce n'est pas qu'il l'aimât encore : il avoit de l'amour-propre, & l'infidelle ne lui paroissoit plus digne de lui ; mais il lui avoit fait serment d'être toujours fidèle. Il exigea qu'elle vînt avec lui abjurer leurs sermens mutuels aux pieds des Autels, après avoir reçu l'un & l'autre, des mains d'un Prêtre, l'absolution à leur infraction : cela s'appelle observer religieusement son serment. Le grand nombre d'Amans infidèles a, sans doute, aboli ces abjurations sa-

cramentales: si cette coutume subsistoit encore, on ne se plaindroit plus de voir nos Temples déserts.

Guillaume avoit, comme on a vu, beaucoup à se plaindre des femmes; il devenoit vieux; il se plaignit. Le Dieu qui lui avoit dicté ses vers charmans, l'avoit abandonné; sa réputation baissoit, il étoit pauvre. Dans ce temps-là on ne connoissoit ni l'Imprimerie ni les Journaux, sur lesquels les Gens-de-Lettres fondent maintenant leurs revenus. Les Souverains qui estimoient les Troubadours peut-être plus qu'on n'estime les Poëtes, n'avoient pas songé à les pensionner. Tout se bornoit, de la part des grands Seigneurs, à beaucoup d'honorifiques, & à très-peu d'honoraires. Les Dames les comboient de caresses & de présens. Les caresses sont, il est vrai, la plus jolie de toutes les monnoies quand on n'a que vingt-cinq ans; mais elles ne sont pas circulantes. Les présens ne consistoient point en boîtes d'or, en riches bijoux, en dentelles, c'étoient purement des dons de l'amour; un portrait sans entourage, des chiffres, des broderies de

rubans, des lacs d'amour en cheveux, des lettres, des lettres, & puis des lettres; avec tout cela, on peut passer bien des momens heureux; mais on ne fonde point une riche succession.

Guillaume surchargé de ces galantes superfluités, regrettoit, en soupirant, le temps de sa jeunesse. J'ai vécu, disoit-il, comme si je devois toujours être jeune: insensé! avois-je donc oublié qu'on vieillit bien vîte au service d'Apollon & de l'Amour? Hélas! ces deux Divinités n'ont qu'une saison. Le seul Anacréon (de nos jours, Guillaume auroit dit Voltaire) put à quatre-vingts ans avoir des Lecteurs, plaire & célébrer sa Maîtresse. Le malheur rendit Guillaume méchant: la vanité en fit un médisant. Il haïssoit les hommes & disoit du mal des femmes qui le dédaignoient. Malheur à celle qui lui témoignoit le plus de rigueurs! il publioit aussi-tôt qu'elle l'avoit rendu le plus heureux des Amans Par ce moyen, il se vengeoit & récrépissoit sa réputation. Cette manière de se venger a été depuis renouvellée bien des fois; car ce ne sont pas ceux qui sont le mieux traités,

qui ſont les plus indiſcrets. Heureuſement pour les colomniateurs modernes, on ne leur fait point partager le châtiment que Guillaume reçut, & dont la décence nous empêche de parler.

Après ce traitement aviliſſant, Guillaume n'eut plus qu'à mourir. En attendant la mort, il s'amuſa à des paſſetems innocens, (s'il faut en croire les amis de Boileau); il fit des ſatyres, & mourut enfin, laiſſant (s'il eſt permis de s'exprimer ainſi) une réputation à deux faces: celle d'un Troubadour diſtingué, & celle d'un fou, & quelque choſe de pis. Combien de réputations à deux faces!

(*Par M. Mayer*).

Fin du Volume de Juin.

TABLE des matières du Volume de Mai.

LA Crétidée, page 3
Hiſtoire de Dom Luzman, ou les Amours extrêmes, 47
Morgus, ou la Tour ſans Huis, 113
Anecdotes hiſtoriques, premiere Race des Valois, 147
Anecdotes galantes, 179
Le Génie de la vengeance, 180

TABLE des matières du Volume de Juin.

EXTRAIT de la Traduction libre d'Amadis, page 3
Amours du Comte de Dunois, 153
Amours de Guillaume de Saint-Vallier, Troubadour, 189

Meſſieurs les Souſcripteurs ſont priés de faire renouveller leur Abonnement, ſi leur intention eſt de continuer de ſouſcrire. On leur apprend que la flatteuſe révolution que cet Ouvrage vient d'éprouver, augmentant infiniment les mouvemens & les opérations de l'entrepriſe, on eſt obligé de ſe procurer un plus grand eſpace. Le Bureau ſera, le 10 de Juin, dans la rue Neuve Sainte-Catherine : on s'y adreſſera toujours à Monſieur ANCEAUME.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Juin de *la Bibliothèque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une maniere aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, ce 30 Mai 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de GUEFFIER, au bas de la rue de la Harpe.

LF.C.
B582u

209698

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.63-64.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocke
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BURE